

HISTOIRE
DES LÉGISLATEURS
ET
DES CONSTITUTIONS
DE
LA GRÈCE ANTIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

INTRODUCTION GÉNÉRALE A L'HISTOIRE DU DROIT. Seconde édition. 1 vol. in-8.

PHILOSOPHIE DU DROIT. Seconde édition. 2 vol. in-8.

LETTRES PHILOSOPHIQUES ADRESSÉES A UN BERLINOIS. 1 vol. in-8.

DE L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE du XVIII^e siècle sur la législation et la sociabilité du XIX^e. 1 vol. in-8.

AU DELA DU RHIN, ou Tableau philosophique et politique de l'Allemagne depuis M^{me} de Staël jusqu'à nos jours. 2 vol. in-8.

ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE. 2 vol. in-8.

COURS D'HISTOIRE professé au Collège de France en 1836.
— Époque romaine depuis Auguste jusqu'à la fin de Commode.
1 vol. in-8.

DE POSSESSIONE ANALYTICA SAVIGNIANÆE DOCTRINÆ EXPOSITIO. 1 vol. in-8.

HISTOIRE
DES LÉGISLATEURS
ET
DES CONSTITUTIONS
DE
LA GRÈCE ANTIQUE

PAR
E. LERMINIER
ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

« *Resum natura, hoc est, vita narrator.* »
Pline l'ancien.

TOME SECOND

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

—
1852

HISTOIRE DES LÉGISLATEURS ET DES CONSTITUTIONS DE LA GRÈCE ANTIQUE.

CHAPITRE XIV.

SYRACUSE.

Dans une île célèbre, chantée de bonne heure par les poètes ¹ et située entre la Grèce et l'Italie, des Doriens étaient arrivés depuis plusieurs siècles en conquérants. Ils y avaient apporté l'aristocratique dureté de leurs institutions et de leurs lois; mais le génie de leur race ne put parvenir à changer et à s'asservir la pétulante et orageuse nature des indigènes de la Sicile, que les ardeurs et la

¹ Thucyd., lib. VI, cap. II.

beauté du climat semblent toujours provoquer à la volupté comme à l'anarchie. Tel est, n'en doutons pas, le nœud des destinées et des révolutions de Syracuse, que se disputèrent toujours et ne purent jamais garder longtemps l'oligarchie, la démocratie et la tyrannie. Aux Syracusains attaqués par Athènes, un général lacédémonien donna la victoire; mais le génie dorien ne put les gouverner avec une autorité durable.

Syracuse eut pour fondateur Archias, que le délire d'une passion toute grecque contraignit de s'exiler de Corinthe¹, et qui en Sicile dut à la même cause une fin violente. Le destin semblait vouloir que dès l'origine tout dans l'histoire de Syracuse fût tragique et désordonné. A l'endroit où, suivant les expressions de l'oracle de Delphes, l'Alphée sortait de terre pour mêler ses eaux à la belle Aréthuse, Archias établit une colonie que vinrent accroître encore d'autres Doriens. Une situation heureuse, qui lui permit d'avoir un double port, fit en peu de temps de Syracuse une populeuse cité. Un siècle s'était à peine écoulé,

¹ Plutarch. *Amatoric narrationes*, t. IX, p. 93-5. Ed. Reiske.

qu'elle avait elle-même fondé trois villes¹ : Acres, Casmène et Camarine.

En Sicile, non moins que dans le Péloponèse, l'organisation de la société nouvelle eut pour point de départ un partage des terres qui concentra la propriété entre les mains d'une forte oligarchie. Ceux que la conquête créait ainsi propriétaires, reçurent et gardèrent le nom de partageurs de terres, γεωμόροι, γάμοροι, et les richesses qu'ils durent bientôt tant à l'heureuse fertilité du sol qu'au commerce, achevèrent de les rendre maîtres du gouvernement.

Leur domination s'appesantit et provoqua une révolution. Les esclaves qui cultivaient les terres se soulevèrent contre eux². A ces serfs, qui portaient le nom particulier de Cylliriens, se joignit le peuple : les grands propriétaires furent expulsés, et Syracuse, un siècle après sa fondation, devint un État populaire.

Sans lois, sans équilibre, sans frein, cette démocratie ne put se passer d'un maître. Elle appela

¹ Thucyd., lib. VI, cap. v.

² Herodot., lib. VII, *Polymn.*, cap. cLv.

dans les murs de Syracuse un riche citoyen de Géla, qui tenait cette ville sous sa domination. Gélon, c'était le nom de ce chef opulent, entra dans Syracuse, y rétablit les grands propriétaires, et prit pour lui-même le pouvoir souverain.

Syracuse n'eut pas à s'en plaindre, car elle reçut des accroissements considérables. Gélon la fortifia, et dans son enceinte agrandie, fit entrer tous les habitants de Camarine qu'il détruisit de fond en comble. Il versa également dans Syracuse une partie de la population de Géla et de Mégare en Sicile¹ : il sacrifia tout à la prospérité de la ville fondée par Archias, et quand les Grecs vinrent lui demander des secours contre les Perses, c'était un roi puissant.

Après en avoir exercé quelque temps toute l'autorité, il en reçut le titre du peuple même, avec les noms de bienfaiteur et de sauveur², quand il eut battu les Carthaginois à Himère et assuré l'indépendance de la Sicile, qui devenait rapidement comme une autre Grèce. Gélon sentait si bien sa popularité, qu'instruit d'une conspiration qui s'était

¹ Herodot., lib. VII, *Polymn.*, cap. CLVI.

² Diod., lib. XI, cap. XVI.

tramée contre lui, il ne craignit pas de rassembler le peuple pour la lui apprendre¹. « Syracusains, leur dit-il en déposant ses armes, me voici devant vous couvert d'une simple tunique : disposez de ma vie. » Le peuple lui répondit par des transports d'amour, et demanda à grands cris le supplice des conspirateurs.

Ainsi s'établit à Syracuse cette forme de gouvernement que nous avons décrite², la tyrannie. En mourant, Gélon transmet le pouvoir à Hiéron, le plus âgé de ses frères³. C'était la consécration définitive de la tyrannie, qu'une semblable transmission changeait en dynastie.

Hiéron voulut jouir de ce que son prédécesseur avait fondé. Pendant un règne de douze ans il se montra sous des aspects divers : tantôt libéral, tantôt avare, ennemi de son frère Polyzèle, puis se réconciliant avec lui. Pendant qu'il ouvrait son palais aux poètes les plus illustres de la Grèce, comme Simonide, Pindare, Eschyle, Épicharme et Bacchylide, il remplissait Syracuse d'espions, d'écou-

¹ *Ælian. Var. hist.*, lib. XIII, cap. xxxvii.

² *Voy. ch. ix.*

³ *Diod.*, lib. XI, cap. xxxviii.

teurs¹, qui lui rapportaient les propos des citoyens, et leurs entretiens quand ils étaient réunis. Nous retrouvons cette incurable défiance que Xénophon a si bien peinte², et qui torture l'âme en la dégradant.

Dans cette sorte d'équilibre entre le bien et le mal, les louanges décernées par Pindare ont emporté la balance et séduit la postérité. Hiéron calculait avec finesse quand il cherchait les occasions de se faire louer par le poëte. Toutefois, il dut un jour à Olympie se retirer devant l'opposition de Thémistocle, qui déclara qu'il n'était pas juste que celui qui n'avait point partagé les dangers de la Grèce prît part à ses jeux.

Nous touchons à une révolution nouvelle. Gélon avait été populaire, et Hiéron redouté : mais les Syracusains n'endurèrent pas un troisième rejeton de la même race, Thrasybule, qui voulut être cruel et ne sut que les irriter sans les réduire. Une insurrection générale contraignit le frère de Hiéron de renoncer au pouvoir : il dut s'estimer heureux

¹ Arist. *Polit.*, lib. V, cap. ix.

² Voy. *ib.* ix.

qu'il lui fût permis de se retirer à Locres¹. Le gouvernement démocratique fut rétabli à Syracuse, et s'y maintint environ soixante ans.

Ce furent soixante années d'orages, de factions, d'essais législatifs sans autorité. Dès que Thrasybule eut été relégué à Locres, les citoyens nés à Syracuse s'attribuèrent toutes les magistratures, à l'exclusion des étrangers qui avaient reçu de Gélon le droit de cité. Ceux-ci, au nombre de sept mille, indignés de se voir exclus de toutes les candidatures, se réunirent et s'emparèrent de deux quartiers de Syracuse garnis de bonnes murailles, l'île et l'Achradine. De leur côté, les Syracusains se cantonnèrent dans le reste de la ville et fortifièrent surtout la partie qui était en vue des Épipoles². De cette façon toute communication avec la campagne se trouva interceptée pour les sept mille, qui risquèrent d'être bientôt affamés. Ces derniers,

¹ Diod., lib. XI, cap. LXVII.

² C'était le cinquième quartier de Syracuse, quand cette ville opulente eut acquis tout son développement. Mais à l'époque de cette guerre intestine des étrangers et des indigènes, les Épipoles ou l'Épipole était une haute colline déjà fort peuplée qui dominait la ville au septentrion.

moins nombreux que les Syracusains, étaient plus aguerris, et dans les combats qui ensanglantèrent les rues de la ville, eurent l'avantage ; mais ils perdirent une bataille décisive qui se livra en dehors des murs. A la même époque, presque toutes les cités siciliennes sévirent contre les étrangers, les déportèrent à Messine¹, et rappelant les exilés, les remirent en possession de leurs biens.

C'était la maladie des cités siciliennes² que cette continuelle incertitude de la propriété. Les recensements, le partage des terres se faisaient sans exactitude, sans prudence, au hasard, causaient des troubles violents, et comme Syracuse était la plus populeuse des villes de la Sicile, elle en était aussi la plus tourmentée. Il fallait qu'à chaque instant elle réprimât des prétentions à la tyrannie. Un certain Tyndaride, brouillon plein de jactance et de forfanterie, s'était fait une nombreuse clientèle parmi les citoyens pauvres qui lui formaient à la fois une cour et une armée. Convaincu d'aspirer au pouvoir souverain, il fut condamné ; comme on le

¹ Les Grecs l'appelaient *Messana*.

² Ἐνόςουσι αἱ πόλεις. Diod., lib. XI, cap. LXXXVI.

conduisait en prison, ses partisans tentèrent sa délivrance. Il s'éleva dans la ville un effroyable tumulte. Les meilleurs citoyens s'armèrent et fondirent sur les factieux¹. Ils les enveloppèrent et les mirent à mort avec celui qu'ils avaient voulu délivrer.

Les Syracusains se persuadèrent que la liberté était surtout menacée par l'ambition des principaux citoyens, et ils empruntèrent à Athènes le triste remède de l'ostracisme. Seulement ce n'était plus sur une coquille, mais sur une feuille d'olivier que le peuple de Syracuse écrivit les noms de ceux qu'il voulait bannir. La nouvelle loi, le pétalisme², eut d'étranges effets. Dès qu'elle eut été portée, les hommes les plus considérables s'éloignèrent de l'administration de la république, et ne voulurent plus travailler et vivre que pour eux. Ils ne prenaient plus souci que de leurs affaires et de leurs plaisirs. Mais ce que Syracuse comptait d'hommes déhontés et

¹ Τὸς νεωτέρισιντας. Diod., lib. XI, cap. LXXXVI.

² Πέταλον, feuille. — Dans cette imitation d'Athènes, les Syracusains limitèrent à cinq ans la durée d'un exil qui n'était pas à leurs yeux un châtement, mais une mesure politique, une loi d'exception.

pervers se jeta dans la vie publique et s'empara du gouvernement. Les démagogues et les sycophantes pullulèrent. De jeunes fous, échappés aux écoles des rhéteurs, s'évertuaient pour faire prévaloir les plus dangereuses nouveautés. Le désordre n'avait plus de bornes, et ceux qui auraient pu le prévenir ou l'arrêter, s'abstenaient, afin que leurs noms ne fussent pas inscrits sur des feuilles d'olivier. Quelque irréfléchi que fût le peuple de Syracuse, il sentit bientôt que ce bizarre contraste de l'inertie des bons et de l'autorité des mauvais citoyens, perdrait la république, s'il se prolongeait, et la loi du pétalisme ne tarda pas à être abrogée.

La guerre contre Athènes accrut considérablement la puissance de la démocratie syracusaine. De beaucoup d'endroits arrivait à Syracuse la nouvelle des projets des Athéniens, mais pendant longtemps on n'y crut pas. Cependant une assemblée fut convoquée et l'on s'y livra à de longs débats. Les Athéniens n'oseraient pas venir, disaient les uns, et s'ils l'osaient, ajoutaient d'autres, que pourraient-ils nous faire qui ne retombât sur eux ? Un des citoyens les plus écoutés, Hermocrate, insista sur la réalité de l'expédition, mais il rassura

le peuple en l'exhortant à ne rien négliger pour repousser les envahisseurs , à se ménager partout des alliances , à envoyer des députés , non-seulement aux principales villes de la Sicile , mais aux cités grecques de l'Italie , puis à Sparte , à Corinthe , enfin à Carthage.

Le chef du peuple ¹, Athénagore, prit la parole à son tour ; il affirma que la Sicile était plus en état de se défendre et de soutenir la guerre que le Péloponèse. Puis il attaqua vivement ceux qui cherchaient à effrayer le peuple pour le dominer. Il déclara qu'il aurait l'œil sur cette coupable oligarchie , et sur les jeunes gens qui voulaient se soustraire au joug de la loi commune. « On prétendra peut-être , ajouta l'orateur , que la démocratie n'a ni sagesse ni justice, et que les riches savent mieux gouverner. Je dis , moi , que d'abord le peuple est le tout, tandis que l'oligarchie n'est qu'une partie, ensuite que les riches excellent à conserver les richesses, les habiles à donner des conseils, et le peuple à bien juger après avoir tout entendu. Dans une démocratie tout se partage également. L'oli-

¹ Ὁς δήμου τε προστάτης ἦν. Thucyd., lib. VI, cap. xxxv.

garchie, au contraire, attire à elle tous les profits et ne laisse au peuple que les dangers. Voilà ce que se proposent aujourd'hui les ambitieux et les jeunes gens : mais ils échoueront ¹. » Ainsi l'approche de la guerre rendait la démocratie plus défiante et plus impérieuse.

La victoire la trouva cruelle. Lorsqu'après l'affreux désastre où s'abîma la fortune d'Athènes, le peuple de Syracuse délibéra sur le sort des vaincus, les passions doriennes eurent un implacable interprète dans Dioclès, qui aspirait à devenir non le tyran, mais le législateur de ses concitoyens. Il leur représenta qu'ils manqueraient à la justice, s'ils n'avaient pas pour les vaincus une haine inflexible et les traitements les plus rigoureux. Gylippe, car Thucydide est plus digne de foi que Diodore, demandait en vrai soldat qu'on épargnât la vie des généraux qu'il avait vaincus. Il eût voulu d'ailleurs les mener à Sparte où le vieux Nicias ne manquait pas d'amis. Mais l'avis le plus dur, celui de Dioclès, l'emporta. Les généraux athéniens furent mis à mort, et les soldats furent condamnés aux

¹ Thucyd., lib. VI, cap. xxxix.

travaux forcés des carrières. Presque tous y périrent ; seulement quelques-uns , plus lettrés que les autres , furent tirés de prison : les vainqueurs en firent les précepteurs de leurs enfants. Même après sa défaite , la supériorité littéraire d'Athènes était reconnue.

Dioclès flattait la démocratie pour qu'elle lui donnât la puissance de faire des lois. Il sut persuader au peuple d'élire ses magistrats par la voie du sort, et de désigner des législateurs qui reformeraient l'État. Comme il était le plus illustre de ces commissaires, il imposa son nom à l'œuvre commune, qu'on appela les lois de Dioclès.

Le fond de ces lois, nous ne le connaissons pas. Diodore¹ en vante la rédaction concise, mais il nous laisse dans l'ignorance des dispositions que contenait ce style d'une brièveté monumentale. Il dit seulement que dans cette législation on trouvait pour le vice une haine vigoureuse, pour tous les genres d'injustice une inflexible répression, et dans la répartition des peines une équité proportionnelle à laquelle on ne s'était pas élevé jusqu'alors.

¹ Diod., lib. XIII, cap. xxxv.

On a conjecturé, non sans quelque raison, que ces lois devaient offrir d'assez nombreuses analogies avec celles de Zaleucus et de Charondas, législateurs grecs de cités italiennes¹. Cette législation était un mélange de prescriptions rigides et de conseils moraux. Elle portait la double empreinte de Pythagore et de Dracon. Mais la dureté de la pénalité et quelquefois même la férocité du châtiment ne sauvaient pas de l'impuissance le législateur, quand celui-ci ne s'apercevait pas qu'il faisait aux mœurs une inutile violence.

C'est ce qui advint à Dioclès. Il ne régénéra pas Syracuse. Cette démocratie tyrannique et dissolue ne se corrigea point; elle garda l'habitude de toutes les voluptés. On continua de faire deux grands repas par jour, et personne, suivant l'expression d'un ancien, ne passait la nuit seul². Cette mollesse régnait par toute la Sicile. Agrigente égalait au moins Syracuse en magnificence et dans les raffinements de la vie. Le temple de Jupiter, qui ne fut pas achevé, avait trois cent quarante pieds

¹ Voy. l'*Épilogue*.

² Plat. *Epist.*, VII.

de longueur, soixante de largeur et cent vingt pieds de haut. Le luxe des particuliers ne connaissait pas de bornes, et les caves de Gellias étaient fameuses. Enfin la délicatesse des habitudes n'est-elle pas assez indiquée par ce décret ¹ qui défendait aux assiégés d'Agrigente de ne pas monter la garde pendant la nuit avec plus d'un tapis, d'un matelas, d'une couverture et de deux oreillers. Voilà ce que les Agrigentins appelaient un lit de camp.

Le triomphe que les Syracusains venaient de remporter sur Athènes leur avait inspiré tant d'orgueil que, brisant toutes les entraves, ils ne supportèrent plus qu'un régime purement démocratique ². Le peuple décida de tout, et c'est à peine si le sénat ³ conserva quelque autorité consultative. Ce grand conseil politique, composé de six cents citoyens, l'élite de la république, n'eut guère

¹ Diod., lib. XIII, cap. LXXXIV.

² Arist. *Polit.*, lib. V, cap. III.¹

³ Sainte-Croix, *Mémoire sur les anciens gouvernements et les lois de la Sicile*, t. XLVIII de l'Académie des inscriptions.

d'autre occupation que de donner la forme de décrets aux volontés populaires.

Alors l'extrême démocratie porta son fruit ordinaire, la tyrannie. Une guerre nouvelle en accéléra l'éclosion. Pendant que Syracuse était occupée à combattre les Athéniens, les habitants d'Égeste s'étaient armés contre elle : aussi après sa victoire ils craignaient sa vengeance, et pour s'en préserver, ils appelèrent les Carthaginois en Sicile. Carthage, qui convoitait sans cesse cette île opulente, répondit à l'appel des Égestéens, et ses généraux débarquant avec des forces considérables, s'emparèrent de Sélinonte ainsi que d'Himère, et revinrent rapidement en Afrique avec un immense butin.

Cette première expédition ne fit qu'enflammer l'ambition des Carthaginois, qui résolurent de reparaître en Sicile avec un appareil formidable. Ils enrôlèrent des Libyens, des Phéniciens, des Numides et des Cyrénéens. A l'annonce de cette trombe de barbares, Syracuse mit une flotte en mer, sans négliger de demander des secours tant aux Grecs d'Italie qu'au Péloponèse. Agrigente se sentit plus particulièrement désignée par ses richesses aux premiers coups des envahisseurs. Ceux-

ci, en effet, marchèrent d'abord sur cette magnifique cité dont ils s'emparèrent après un siège de huit mois. Le pillage et la ruine d'Agrigente enrichirent Carthage des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire, que l'art grec avait accumulés dans cette illustre ville si bien célébrée par Pindare ¹.

Au milieu de la terreur qu'une semblable catastrophe avait répandue dans toute la Sicile, il se tint à Syracuse une assemblée du peuple dans laquelle un ambitieux, jusqu'alors obscur, saisit l'occasion de se produire en portant des accusations violentes. C'était Denys, fils d'Hermocrate. Il accusa les généraux d'avoir livré la république à Carthage, et il exhorta le peuple à en tirer sur-le-champ une vengeance exemplaire. L'assemblée s'émut. Les magistrats, conformément à la loi, condamnèrent Denys à payer l'amende pour avoir troublé l'ordre; mais un citoyen riche et considéré, Philistus, qui devait plus tard écrire l'histoire de la Sicile, déclara qu'il payerait non-seulement cette amende, mais encore toutes celles que pen-

¹ Pythior., XII.

dant le reste du jour Denys pourrait encourir. Couvert par un tel garant, Denys renouvela ses attaques : il reprocha ouvertement aux généraux d'avoir cédé à l'appât de l'or pour abandonner les Agrigentins; puis, prenant à partie les principaux citoyens, il les dénonça comme des fauteurs d'oligarchie. Il demanda la destitution des généraux, et il conjura le peuple de leur donner pour successeurs, non les hommes les plus puissants, mais les plus dévoués à la démocratie. Ceux-là, loin de mépriser le peuple, le craindraient; car ils auraient la conscience de leur propre faiblesse.

Ces accusations, ces flatteries, le mauvais état des affaires, le désastre d'Agrigente, tout concourut à exciter les esprits. Docile à la voix de l'orateur, le peuple destitua les généraux et mit Denys lui-même au nombre de leurs successeurs. Par le courage qu'il avait déployé contre les Carthaginois, Denys n'était pas indigne du commandement; mais à ses yeux ce n'était qu'un degré qui devait le conduire à la tyrannie.

Il vaut la peine de voir par quels moyens il sut la conquérir et l'exercer. Devenu général, il ne conférait pas avec ses collègues, il s'isolait pour

mieux persuader au peuple que seul il savait aimer et défendre la république. Il ne tarda pas à obtenir le rappel des exilés. C'étaient autant d'instruments dont il s'assurait; ces bannis ne pouvaient revenir qu'avidés de changements et de vengeances.

Géla avait demandé des secours aux Syracusains; Denys y courut, et trouvant cette ville déchirée par les factions, il prit parti pour le peuple contre les riches, les accusa publiquement, fit décréter leur supplice et la vente de leurs biens. L'argent qui provint de cette spoliation, fut distribué à la garnison et aux troupes que Denys avait amenées.

Au moment où, de retour de cette expédition, celui-ci rentrait à Syracuse, le peuple sortait du théâtre où de grands jeux avaient été célébrés. Aussi la foule se pressa autour du général pour lui demander des nouvelles des Carthaginois. Denys répondit qu'il n'en apportait pas, et que, d'ailleurs, la république avait de plus dangereux ennemis : c'étaient ses propres magistrats qui endormaient le peuple par des fêtes, dilapidaient le trésor public, et ne payaient point les soldats. Il affirma que, par l'entremise d'un héraut, chargé en apparence de traiter du rachat des prisonniers, Imilear l'avait en-

gagé à fermer les yeux sur les intelligences que les Carthaginois pourraient avoir avec les autres chefs syracusains. Enfin il déclara qu'il revenait avec l'intention formelle de se démettre du commandement, pour ne pas tremper dans de telles trahisons.

Grande fut l'indignation du peuple et de l'armée, quand ces réponses de Denys se répandirent dans Syracuse. Une assemblée fut convoquée le lendemain. Denys y répéta tout ce qu'il avait dit la veille, avec des circonstances qui portèrent au plus haut point l'exaspération populaire. Enfin, quelques assistants s'écrièrent qu'il fallait déférer à Denys le commandement suprême et ne pas attendre que l'ennemi vînt battre en brèche les murs de la ville. Plus tard on jugerait les traîtres. D'ailleurs, il fallait se rappeler que, lorsque les Syracusains vainquirent si glorieusement les Carthaginois à Himère, ils n'avaient qu'un seul chef, Gélon. Cette motion enleva tous les suffrages, et une immense majorité proclama Denys général, avec un pouvoir absolu¹.

Le peuple avait voté la tyrannie. A peine quel-

¹ Ἀυτοκράτωρ. Diod., lib. XIII, cap. xciv.

ques jours s'étaient écoulés que beaucoup de citoyens s'en aperçurent, mais il était trop tard. Denys, désormais marchant sans détour à son but, doubla la solde des troupes, et ordonna à tous les Syracusains, jusqu'à l'âge de quarante ans, de se rendre en armes à Léontium, avec des vivres pour trente jours. Cette ville avait alors une garnison syracusaine, et elle était pleine de bannis et d'étrangers, partisans infaillibles de toute révolution. Denys avait établi son camp dans la plaine, aux portes de Léontium, quand une nuit un affreux tumulte vint jeter l'alarme partout. On en voulait à la vie du général : c'était le cri de ses amis et de ses esclaves. Denys se retira précipitamment dans la citadelle; il passa le reste de la nuit à faire allumer des feux, et appela auprès de lui ses plus fidèles soldats. Le jour venu, il descendit sur la place publique et raconta devant la foule à quels périls il avait comme par miracle échappé. Qui eût osé ne pas ajouter foi à ses paroles? Il obtint une garde de six cents hommes avec la faculté de les choisir lui-même. C'était une imitation de Pisistrate.

On lui avait accordé six cents hommes : Denys

en prit plus de mille, vigoureux, pauvres et braves; il les arma magnifiquement et les enivra de promesses. De plus il s'entourna de troupes mercenaires auxquelles il inspira un dévouement aveugle, en se faisant pour elles populaire et familier. Après tous ces préparatifs, il reprit le chemin de Syracuse.

La révolution était accomplie, il ne restait plus qu'à la proclamer. Denys, établissant sa tente dans le quartier du port, déclara la tyrannie. Remplie de soldats étrangers, épouvantée des périls dont la menaçaient les Carthaginois, Syracuse n'avait plus ni la force, ni la pensée de résister à ce nouveau maître, dont le pouvoir dura trente-huit ans.

Depuis cet événement de Denys jusqu'au moment où Syracuse fut prise par les Romains, son histoire n'est qu'un perpétuel combat de la domination d'un seul et du gouvernement républicain. Les deux causes eurent d'illustres représentants : la liberté fut défendue par Dion, élève de Platon; elle fut vengée par le vieux Timoléon, que Corinthe envoya. Denys l'Ancien eut le génie du pouvoir et sut mourir dans son lit. Son fils reproduisit plutôt ses vices que ses vertus, et surtout il n'hérita pas de

sa fortune : mais vingt-sept ans après le rétablissement du régime démocratique par Timoléon , le gouvernement absolu fut ressaisi par Agathocle d'une merveilleuse audace dans ses desseins, intrépide et cruel dans l'exécution. Au milieu des troubles qui suivirent sa fin tragique , Hiéron, fils d'Hiérocès , que l'armée avait nommé général , s'empara du pouvoir souverain et l'exerça doucement. Il eut une modération naturelle qui lui permit de rendre au sénat un peu de son ancienne autorité , et de l'associer à la réforme de quelques lois de Dioclès. Il resta l'allié constant des Romains dans leurs guerres contre les Carthaginois , et crut à la fortune de Rome malgré les victoires d'Annibal. Après sa mort une imprudente défection attira sur Syracuse les armes de Marcellus , qui fit de la Sicile une province romaine.

Maintenant il faut revenir à Denys qu'on appela l'Ancien , pour le distinguer de son fils. La guerre était à la fois une justification de sa tyrannie et un moyen de l'appesantir : elle le rendait nécessaire et plus puissant. Denys avait marché au secours de Géla qu'assiégeaient les Carthaginois ; mais il n'avait pas empêché ceux-ci de s'emparer de cette

place et de la mettre au pillage. Géla partagea le sort d'Agrigente. Un cri de défiance et de colère s'éleva contre Denys. On l'accusa de n'avoir pas voulu sauver Géla, pour tenir plus sûrement les autres villes sous sa domination, en les entretenant dans la terreur des Carthaginois. Si Denys n'eût pas été fidèlement entouré de ses mercenaires, il eût été tué par la cavalerie syracusaine, qui chercha une autre vengeance. Cette cavalerie se porta avec impétuosité sur Syracuse et surprit la garnison : la maison de Denys fut envahie et sa femme violée. C'était à dessein qu'on s'emportait à une de ces offenses après lesquelles ceux qui les ont faites, ne peuvent plus retourner en arrière.

Les conjurés crurent que, par cette audace, ils assureraient leur triomphe, et que Denys n'oserait ni rester à l'armée ni revenir à Syracuse. Il déjoua leur attente. Soupçonnant quelque complot, Denys, avec une troupe d'hommes dévoués, avait suivi de près les cavaliers syracusains. Après une marche forcée de plus de sept lieues, il arriva au milieu de la nuit en face de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il ordonna d'entasser des roseaux devant les portes de ce quartier et d'y mettre le feu. Pendant l'in-

cendie il fut rejoint par le reste de ses mercenaires. Alors, sur les débris fumants des portes consumées, il entra dans la ville. Les plus braves des cavaliers syracusains accoururent à sa rencontre : enveloppés de toutes parts, ils furent massacrés. Tous ceux qui s'opposèrent à sa marche eurent le même sort. Les maisons de tous les ennemis de Denys furent envahies et fouillées. Ceux qui les habitaient furent immolés ou chassés de la ville. Le gros de l'armée sicilienne arriva avec le jour, et Denys se retrouva plus puissant que jamais.

Il reçut alors un héraut d'Imilcar, général des Carthaginois, qui lui proposa la paix. Il accueillit avec joie cette ouverture, et les deux chefs convinrent des conditions suivantes : « Les Carthaginois, outre leurs anciennes colonies, garderont sous leur domination les Sicanien, les Sélinontins, les Agrigentins et les Himériens. Ceux de Géla et de Camarine conserveront leurs villes, mais sans pouvoir les fortifier, et ils payeront tribut aux Carthaginois. Les Léontins, les Messiniens et tous les Sicules se gouverneront par leurs propres lois. *Les Syracusains seront soumis au pouvoir de Denys.* Les pri-

sonniers de guerre et les navires capturés seront rendus de part et d'autre¹. » Ainsi Denys se trouvait confirmé dans sa tyrannie par les Carthaginois, et soit qu'il les combattît, soit qu'il traitât avec eux, il avait l'art de faire de ces ennemis redoutables d'utiles auxiliaires.

Il y avait dans la politique de Denys, un intime mélange de préoccupations personnelles et de grandes vues. Il pourvut en même temps à la sûreté et au bien-être de tous. Il sépara le quartier de l'île du reste de la cité par un grand mur sur lequel il éleva plusieurs tours ; et en avant de cette enceinte, il bâtit à l'usage du peuple des halles et des portiques. S'il distribua à ses amis et à ses mercenaires les maisons du quartier de l'île, qui était devenu une véritable forteresse, il donna au peuple un grand nombre d'immeubles dans les autres parties de la ville, et il conféra le droit de cité à des esclaves affranchis en les appelant *nouveaux citoyens*. Ces bienfaits n'empêchèrent pas de nouvelles révoltes qui mirent Denys dans le plus grand danger pendant qu'il était occupé à guer-

¹ Diod., lib. XIII, cap. cxiv.

royer contre les Sicules, dont il souffrait avec peine l'indépendance.

Vainqueur de ses ennemis intérieurs, Denys revint à la pensée d'arracher la Sicile aux Carthaginois. Il commença d'immenses préparatifs. Syracuse devint comme un vaste atelier où des ouvriers nombreux fabriquaient toutes sortes d'armes et construisaient non-seulement des trirèmes, mais des navires à cinq rangs de rames, ce qui était à cette époque une grande nouveauté. Alors aussi fut inventée la catapulte. Au milieu des chantiers, sous les portiques, dans les gymnases, Denys animait les ouvriers, et par des récompenses enflammait leur émulation. Aussi tout ce que la Grèce et l'Italie possédaient d'artisans industriels, affluait à Syracuse.

Non moins que Denys, les Syracusains se portaient avec ardeur à cette prise d'armes contre les Carthaginois. Si la victoire se déclarait en leur faveur, elle les vengerait de Carthage qui, en traitant avec eux, avait stipulé la perte de leur liberté. Dans tous les cas, la guerre, par les inquiétudes qu'elle donnerait à Denys tant au dehors qu'au dedans, allégerait son joug : ils le pensaient du

moins, et surtout ils espéraient qu'elle leur fournirait l'occasion de la secouer.

D'autres causes, des antipathies et des inimitiés de races soulevèrent toutes les villes grecques de la Sicile contre Carthage, qui avait si souvent inondé cette île d'une multitude de barbares. Dès qu'on sut avec certitude que les Syracusains avaient, par une ambassade solennelle, déclaré la guerre à la cité africaine si elle ne renonçait pas à sa domination sur les villes grecques, ce ne fut par toute la Sicile qu'un cri de vengeance et de fureur. On pillait, on confisqua les propriétés des Carthaginois : contre eux-mêmes, on se livra à des cruautés dont ils n'avaient que trop donné l'exemple dans la victoire. Inexorables représailles, sanguinaires indices d'un mutuel acharnement. Quand, plus tard, Caton fatiguera le sénat romain de son éternelle redite « qu'il faut détruire Carthage, » il ne fera que prêter une voix puissante à la haine longtemps amassée de l'Italie et de la Grèce contre la race africaine.

Denys s'animait de cette haine dans ses perpétuels efforts pour chasser de la Sicile les Carthaginois contre lesquels il soutint quatre guerres, mê-

lées de succès éclatants et de grandes défaites. L'esprit de faction, ce mauvais génie de Syracuse, fit toujours obstacle à des résultats décisifs. Dès que les Syracusains se trouvaient victorieux, ils se tournaient contre Denys, ils l'accusaient de ne voir dans la guerre qu'un moyen de les asservir et de ruiner la Sicile. Même une fois, fiers d'un avantage qu'ils avaient remporté sans lui, et oublieux de tout ce qu'ils devaient à son génie politique, ils l'eussent contraint d'abandonner le pouvoir et Syracuse, si Pharacidas, le Lacédémonien, qui commandait la flotte des alliés, n'eût déclaré au peuple que Sparte l'avait envoyé pour combattre avec les Syracusains et Denys contre les Carthaginois, mais non pas pour renverser Denys et son gouvernement¹. Lacédémone et le Péloponèse ne voulaient pas être les complices des funestes fantaisies de la multitude.

Les guerres contre Carthage furent entremêlées d'expéditions en Italie, parce que Denys aurait aussi voulu soumettre à la suprématie de Syracuse tout ce qui s'appelait alors la Grande-Grèce. C'était la

¹ Diod., lib. XIV, cap. LXX.

partie méridionale de la péninsule italique, où une civilisation brillante précédait la suprématie romaine.

Effrayés par l'ambition de Denys, les Grecs de l'Italie se lièrent entre eux par des traités et formèrent une sorte de congrès¹. Mais ils furent surtout protégés par les diversions que sans aucun concert faisaient les Carthaginois. Il fallait bien que Denys lâchât prise et revînt à la défense de la Sicile. Toutefois, dans ses incursions, il s'empara de Locres, de Crotone, d'Hipponium et de Caulonia. L'opulente Rhegium, située à l'extrémité inférieure de l'Italie, était aussi l'objet de sa convoitise. Elle eut l'imprudence de l'offenser et de lui fournir le prétexte d'une déclaration de guerre. Denys la tint étroitement bloquée pendant onze mois et la réduisit par la famine. Quand il entra dans cette malheureuse ville, il y trouva des monceaux de cadavres, et ceux qui survivaient ressemblaient à des ombres errantes. Ce lamentable aspect ne désarma pas Denys que cette longue résistance avait exaspéré. Six mille prisonniers furent envoyés à

¹ Diod., lib., XIV, cap. xci, συνέδριον ἐγκρατεσιάζων.

Syracuse , et le général qui avait soutenu le siège fut jeté à la mer avec son fils et tous les siens.

Pendant une de ses campagnes en Italie, Denys reçut des Gaulois, qui venaient de prendre Rome, la proposition d'une étroite alliance. Placés au milieu de leurs ennemis communs, les Gaulois pouvaient, de concert avec Denys, tantôt les attaquer en face, tantôt les prendre à dos ¹. Denys fut loin d'être insensible aux avantages d'un pareil accord. Mais en dépit de ses prospérités et de ses desseins, le temps approchait où la Sicile serait subjuguée par ces Romains que les Gaulois avaient vaincus.

Lorsque la paix permettait à Denys de jouir à Syracuse d'un royal repos, il embellissait la ville, construisait de vastes gymnases le long du fleuve Anapus, et élevait des temples aux dieux. L'art, la philosophie, la poésie, avaient des attraites pour cette âme qu'on eût pu croire possédée par la politique et l'ambition. La renommée du plus célèbre disciple de Socrate, de l'éloquent Platon, lui fit désirer la présence du philosophe à

¹ M. J. Justin. *Hist.*, lib. XX, cap. v.

Syracuse. Platon y vint, et l'entrevue tourna si mal qu'un instant sa vie fut en danger. Il perdit pour quelques jours la liberté. Ses amis le rachetèrent. Dans la civilisation grecque, il y avait deux espèces d'hommes qui devaient s'éviter, les philosophes et les tyrans.

Il est difficile de prononcer sur le mérite des vers qu'inspirait à Denys son amour pour la poésie. Ses vers étaient-ils bons, médiocres ou ridicules ? Philoxène, le poète dithyrambique, consulté par Denys sur quelque élégie pathétique, dit, en jouant sur les mots, qu'elle était pitoyable; et certaines odes que fit chanter aux jeux olympiques le maître de Syracuse, excitèrent la gaieté de la Grèce. Mais, de leur côté, les Athéniens décernèrent le prix à Denys pour sa tragédie de *la Ranson d'Hector*¹. Il en conçut une joie folle, et célébra son triomphe dans des orgies qui le mirent au tombeau. Ainsi s'accomplit l'oracle d'après lequel Denys devait périr lorsqu'il aurait vaincu des adversaires qui lui seraient supérieurs. Dans sa pen-

¹ Αὐτὰ Ἑκτορος. Diod., lib. XV, cap. LXXIV. Voir la note de Wesseling, t. VI, pag. 661.

sée c'étaient les Carthaginois, et il évitait toujours de pousser contre eux ses avantages jusqu'au bout. On vit par l'événement que ces rivaux supérieurs étaient les poètes de la Grèce sur lesquels il avait remporté une victoire inattendue.

Dans sa longue jouissance du pouvoir, Denys ne connut jamais la sécurité. Toujours inquiet, soupçonneux, il fut nécessairement cruel. Il savait que chaque citoyen était pour lui un ennemi secret, épiant sans cesse l'occasion de l'attaquer et de le détruire. Ainsi la terreur qu'il inspirait aux autres lui était renvoyée et le poursuivait jusqu'au sein des plaisirs. C'est ce qu'il exprima un jour par une sorte de mise en scène, à la manière des poètes tragiques. Comme un de ses flatteurs le félicitait de sa puissance et vantait son bonheur : « Veux-tu, lui dit Denys, veux-tu, Damoclès, puisque cette vie te paraît si séduisante, la goûter à ton tour, et faire l'expérience de ma félicité ? » Le flatteur d'y consentir avec empressement. Aussitôt Denys ordonna qu'on mît notre homme sur un lit d'or recouvert de riches tapis et que de jeunes et beaux esclaves lui servissent un splendide repas. Au milieu de parfums enivrants répandus dans l'air, des

mets exquis furent apportés. Damoclès s'applaudissait de son bonheur, quand il aperçut au plafond une épée suspendue qu'un seul crin de cheval empêchait de tomber sur sa tête. A cette vue il pâlit, il n'exprima plus aucun désir, il n'eut plus un regard pour toutes les magnificences qui l'environnaient; enfin il supplia Denys de le délivrer d'une pareille angoisse, ne voulant plus, disait-il, être heureux de cette façon ¹.

Une autre fois Denys poussa la tragédie plus loin, car il versa du sang. Il s'était dépouillé de son manteau pour jouer à la paume, et il avait donné son épée à garder à un jeune homme qu'il aimait beaucoup. « Voilà donc Léon maître de votre vie, » s'avisa de dire un des assistants. Léon était le nom du jeune homme, qui à ce mot se prit à sourire. Denys les fit tuer tous les deux. A ses yeux une pareille idée était un crime, et le sourire approbateur du bel adolescent en était un autre. Cependant ce ne fut pas sans un grand combat avec lui-même qu'il envoya Léon à la mort. Trois fois il le rappela, et parut révoquer

¹ M. T. Cicer. *Tuscul. Quæst.*, lib. V, cap. xxi.

l'ordre fatal , trois fois il l'embrassa en maudissant sa destinée ; mais enfin la défiance et la crainte l'emportèrent , et il rendit le jeune homme aux soldats qui devaient le conduire au supplice , en s'écriant : « O Léon , il n'est pas possible que tu vives ¹ ! »

La tyrannie grecque n'eut jamais de plus énergique représentant. Denys s'est mis au premier rang de ces hommes que des passions vives , une grande audace et le sentiment qu'ils avaient de leur talent pour gouverner , poussaient à l'usurpation du pouvoir. Plus dans les cités grecques la démocratie se donnait de licence et commettait de fautes , plus à certaines époques la tyrannie s'élevait hardiment par cette réaction inévitable qui est dans le mouvement des choses humaines. Seulement la nécessité de la tyrannie ne l'empêchait pas d'être odieuse. Ceux même qui gouvernaient le mieux la république , ne pouvaient faire oublier qu'ils s'en étaient emparés contre les lois. Aussi presque toujours leur situation était violente et leur rôle tragique. C'est à triompher de ces diffi-

¹ ... Εἰπόν, οὐκ ἔστιν, ὃ Λέον, σοι ζῆν. *Ælian. Var. histor.*, lib. XIII, cap. xxxiv.

cultés périlleuses que Denys employa une vaste intelligence, une activité infatigable, une étrange et redoutable association de hauteur d'âme, de perfidie et de cruauté. Il était fier de sa puissance, la plus grande qu'il y eût alors en Europe, et il disait qu'il avait attaché sa tyrannie avec des chaînes de diamant.

Il était dangereux de lui succéder. Inévitablement Syracuse, en sentant une main inexpérimentée, voudrait secouer le joug. Néanmoins les commencements du jeune héritier furent heureux. Au peuple il donna de bonnes paroles; il fit à son père de magnifiques funérailles, délivra trois mille prisonniers et suspendit certains impôts pour trois ans.

Il y avait à côté du jeune Denys un parent, un conseiller, dont l'autorité ne laissait pas d'être considérable, c'était Dion, fils d'Hipparinus. La sœur de Dion avait épousé Denys l'Ancien, qui en eut deux fils et deux filles. La première de ces deux filles s'unit au jeune Denys, né d'une autre épouse, et la seconde devint la femme de Dion. Celui-ci dut à ces liens du sang et à d'éminentes qualités un grand crédit auprès de Denys l'Ancien. Il fut chargé

d'ambassades importantes et sut plus d'une fois tempérer habilement la dureté de ses instructions. A Carthage, jamais Grec n'obtint autant d'estime.

Dion eût désiré que ses neveux fussent appelés par Denys l'Ancien au partage du pouvoir. Trompé dans cette attente, il n'en servit pas moins fidèlement le jeune Denys. Dion pratiquait le devoir avec un zèle austère qui n'était pas sans orgueil. Il s'éloignait des plaisirs, et semblait s'enfermer dans sa vertu avec une fierté qui ne rendait pas toujours aimable la philosophie dont il était un fervent adepte.

Dans sa jeunesse, il avait entendu Platon, quand celui-ci était venu en Sicile sur les instances du premier Denys. Il s'était épris d'enthousiasme pour une doctrine qui conseillait aux hommes de demander le bonheur à la justice, à la tempérance et au courage. Il pensa que la présence et la parole de Platon lui seraient du plus utile secours pour combattre les passions du jeune Denys, pour le disputer à ses flatteurs. Celui-ci fut surtout séduit par l'idée d'imiter son père, et de donner l'hospitalité dans son palais au plus illustre philosophe de la Grèce.

Le souvenir de l'indigne traitement qu'il avait reçu pouvait détourner Platon de revoir la Sicile : mais les lettres de Denys et celles de Dion étaient pressantes ; mais plusieurs philosophes, notamment des pythagoriciens, habitant l'Italie, le conjuraient d'aller s'emparer de cette jeune âme, et de la refréner par ses enseignements et ses discours. C'est une noble tentation que de travailler au bonheur d'un peuple, en guérissant de ses travers celui qui le gouverne. Le philosophe partit.

Platon fut reçu avec les plus grands honneurs. Denys le Jeune le fit monter sur son char qu'il conduisit lui-même. A cette vue qui le charmait, un Syracusain connaissant son Homère, se mit à citer ces vers de l'*Iliade* avec un léger changement ¹.

« L'essieu gémit sous un poids immense : il porte à la fois un mortel redoutable et le plus vertueux des hommes ². »

La présence de Platon mit la philosophie à la mode. Ce ne furent partout qu'entretiens métaphy-

¹ *Ælian. Var. histor.*, lib. IV, cap. XVIII.

² Il y a dans les vers d'Homère (*Iliad.* lib. V, 839) une déesse redoutable et le plus vaillant des hommes, c'est-à-dire Minerve et Diomède.

siques et littéraires. Les courtisans s'empressèrent d'étudier la géométrie qui occupe une si grande place dans la doctrine platonicienne. Le palais offrit l'image d'une école. Il n'échappa à personne qu'en présence de Platon, Denys portait plus de modestie et de douceur dans sa conduite et ses discours. Au milieu d'un sacrifice qui se célébrait au palais, le héraut ayant, selon la coutume, conjuré les dieux de maintenir le plus longtemps possible la tyrannie, Denys s'écria : « Ne cesseras-tu point de me maudire? »

Cette parole causa de vives alarmes à tous les partisans du pouvoir absolu. Ils avaient à leur tête Philistus qu'ils avaient fait revenir d'exil pour contre-balancer Platon. Mêlé au gouvernement sous Denys l'Ancien, historien habile ¹, politique peu scrupuleux, Philistus était l'adversaire naturel du théoricien qui demandait un changement dans l'État au nom de la philosophie. Deux partis se trouvaient en présence : d'un côté, Platon et Dion; de l'autre, Philistus et presque toute la cour. « Dion, disaient les amis de Philistus, se sert de

¹ Plusieurs fois cité par Cicéron. Ses ouvrages sont perdus.

l'éloquence de Platon pour mettre Denys sous le charme et le déterminer à une abdication. Alors Dion lui-même, sous le nom de ses neveux, s'emparerait du pouvoir. »

A ces accusations d'autres mêlaient l'ironie. Ils faisaient remarquer que les Athéniens qui, avec des forces redoutables, avaient échoué misérablement contre Syracuse, en triomphaient aujourd'hui et détruisaient son gouvernement par la voix d'un seul sophiste. Ne parvenaient-ils pas en effet à persuader à Denys de congédier ses dix mille gardes, de renvoyer sa flotte, de licencier sa cavalerie, de tout abandonner, pour aller dans l'Académie chercher on ne sait quel souverain bien, et devenir heureux de par la géométrie¹?

Ces perfides discours inspirèrent à Denys de sombres soupçons, puis une violente colère, enfin la résolution d'expulser Dion de la Sicile. Il crut d'ailleurs ou feignit de croire que Dion s'était ligué contre lui avec les Carthaginois. Aussi un jour, sous prétexte de prolonger un entretien, il le conduisit seul au bord de la mer et le fit enlever par

¹ Plutarch. *Dion*, t. V, p. 277.

des mariniers qui avaient ordre de le débarquer sur les côtes de l'Italie.

Denys n'avait pas prévu l'indignation qu'exciterait une pareille violence. Jusque dans son palais les gémissements des femmes éclatèrent, et dans la ville l'enlèvement de Dion parut une menace adressée à la sécurité de chaque citoyen. On entendait déjà ces plaintes, ces discours qui sont les signes avant-coureurs d'une révolution. Syracuse commençait à relever la tête.

Pour conjurer les périls, pour calmer les esprits, Denys protesta qu'il n'avait pas banni Dion : ce n'était pas un exil, mais une simple absence, afin d'éviter des débats fâcheux. Il fit aussi charger sur des navires toutes les richesses de Dion et les lui renvoya dans le Péloponèse où celui-ci s'était rendu. Dion put alors tenir un grand état aux yeux des Grecs qui, par l'opulence du banni, jugeaient de la puissance de la tyrannie sicilienne.

Après avoir expulsé Dion, Denys confina Platon dans la citadelle, sous prétexte de lui faire honneur. Il tremblait que le philosophe ne lui échappât. Il s'était d'ailleurs accoutumé à le voir, à l'entretenir, et il en était jaloux comme d'une maîtresse.

Il aurait voulu que Platon l'aimât seul, et surtout ne lui préférât pas Dion. C'étaient chaque jour des brouilles et des raccommodements, des colères et des larmes de repentir. Enfin, dans un moment trop rare de calme et de bon sens, il permit à Platon de retourner en Grèce, après une expérience nouvelle de l'incompatibilité d'humeur entre l'orgueil du pouvoir et l'indépendance de la pensée.

Cependant Platon devait, comme il l'a dit lui-même¹, aborder une troisième fois aux portes de la Sicile « pour se jeter encore dans l'affreuse Charybde. » Son amitié pour Dion l'y détermina. A peine Denys avait-il permis à Platon de le quitter, qu'il lui prit soudain un violent désir de le revoir. Il se blâmait lui-même de n'avoir pas assez profité de ses leçons. Il détermina, par ses instances, Archytas le pythagoricien à se porter sa caution. Il envoya deux trirèmes à Platon en lui écrivant que s'il ne se rendait pas à ses prières, les affaires de Dion iraient fort mal; mais qu'au contraire tout s'arrangerait pour le mieux, s'il se laissait persuader de revenir à Syracuse. La sincérité de ce lan-

¹ Plutarch. *Dion*, t. V, p. 284. Platon citait un vers d'Homère prononcé par Ulysse. *Odyss.*, lib. XII, vers. 428.

gage était attestée par les lettres et les prières de la femme et de la sœur de Dion.

Avec Platon la philosophie revenait encore essayer de vaincre la tyrannie. Denys montra beaucoup de joie et donna au philosophe la plus grande preuve de confiance en le laissant approcher de sa personne sans le faire fouiller. Il voulut l'accabler de présents que Platon refusait toujours. Quand celui-ci se mit à lui parler de Dion, il éluda l'entretien, laissa voir son mécontentement, et finit par éclater en plaintes et en reproches. Quelque temps cette duplicité resta secrète. Platon endurait tout avec patience ; Denys devant sa cour redoublait de caresses et de bons traitements ; mais un jour renonçant à se contraindre, il mit les biens de Dion à l'encan , s'en appropriâ l'argent , et constitua presque prisonnier, au milieu de ses gardes, Platon qui jusqu'alors avait habité un appartement dans les jardins du palais. La garde de Denys avait pour Platon une vieille haine : elle n'ignorait pas qu'il avait conseillé son licenciement en même temps que l'abdication de la tyrannie.

Toutefois Denys n'osa pas refuser de rendre Platon aux députés qu'Archytas envoya pour lui rap-

peler sur quelles promesses il s'était porté sa caution. Le philosophe athénien s'embarqua sur une galère à trente rames et prit de Denys un congé cette fois définitif. Lorsque, plus tard, Platon dans une lettre¹ rendit compte de tous ces événements aux parents et aux amis de Dion, il atténua les torts de Denys. Le sentiment de sa dignité, l'intérêt de son amour-propre lui commandaient cette modération. Ses ennemis, néanmoins, ne lui épargnèrent pas les railleries pour la vaniteuse crédulité qui l'avait fait retourner à Syracuse.

Dion assistait dans le Péloponèse aux jeux olympiques quand Platon vint le rejoindre. Il jura qu'il tirerait vengeance de l'indigne traitement fait au philosophe, et aussi de ses propres injures. Platon conseillait la modération et la paix : mais Speusippe, qui cependant était aussi philosophe², ouvrait un avis différent. Avec d'autres Grecs, il excitait Dion à tenter l'affranchissement de Syracuse, et celui-ci se trouvant encouragé par des

¹ Plat. *Epist.*, VII.

² Speusippe était non-seulement disciple de Platon, mais son neveu du côté maternel. Diog. Laert. *Speusipp.*, lib. IV, cap. 1, § 2.

hommes qui avaient un nom dans la politique et la philosophie, comme Eudemus de Cypre, Timonide de Leucade et Miltas de Thessalie, n'hésita plus à s'aventurer dans une entreprise où il espérait être soutenu par la haine commune que la Grèce, l'Italie et la Sicile nourrissaient contre Denys.

Avec deux vaisseaux de transport, Dion atteignit le cap de Pachyne, le doubla pour aborder au port de Minoa, d'où il marcha droit sur Syracuse. Il vit successivement venir à sa rencontre, pour se joindre à lui, des cavaliers d'Agrigente et de Géla, des gens de Camarine et des Syracusains. Il n'était pas déçu dans son attente : la Sicile lui fournissait une armée. L'absence de Denys qui, ne croyant pas à tant d'audace de la part de Dion, avait passé en Italie, était une autre faveur de la fortune.

Ce fut le plus beau jour de la vie de Dion quo celui où il entra dans Syracuse, ayant à sa droite son frère Mégacès, et à sa gauche l'Athénien Callippus, qui devait plus tard le trahir. Il ramenait, disait-on, la liberté qui depuis un demi-siècle était exilée. Non-seulement dans les temples, mais dans chaque maison, on célébrait des sacrifices pour remercier les dieux. Au milieu de cette allégresse,

un héraut proclama que Dion et Mégacès affranchissaient de la tyrannie les Syracusains et tous les peuples de la Sicile. Dion se dirigea vers l'Achradine pour gagner une hauteur d'où il voulait haranguer le peuple. Dans le long chemin qu'il parcourut, les Syracusains avaient des deux côtés dressé des tables chargées de coupes et d'offrandes, et quand il passait, ils lui jetaient des fleurs en l'invoquant comme un dieu. Triomphe enivrant, mais court.

Dans ses revers, Denys n'usa pas moins d'activité que de ruse. Il parut bientôt en vue de Syracuse avec quelques vaisseaux, et de la citadelle dont il était resté maître, il entama des négociations. Il essaya aussi de s'emparer de la ville par un coup de main, et il y fût parvenu sans l'héroïsme de Dion qui, se jetant dans la mêlée, força les siens à des prodiges de valeur pour le retirer sanglant des mains de l'ennemi¹. Les insinuations perfides réussirent mieux à Denys. Dans une lettre adressée à Dion, et qui sur les instances de celui-ci fut lue devant l'assemblée du peuple²,

¹ Diod., lib. XVI, cap. XII.

² Plutarch. *Dion*, t. V, p. 307.

Denys mêlait habilement les menaces et les prières. Comme s'il avait encore un reste d'amitié pour Dion, il lui rappelait leurs liens de parenté et tout ce qu'ils avaient fait de concert pour établir la tyrannie; il l'engageait à ne pas la détruire, mais à la prendre pour lui-même, et à ne pas moins rechercher sa propre sûreté que celle de ses proches et de ses amis. Dion, s'il était sage, ne rendrait pas la liberté à un peuple qui n'avait rien oublié, et qui au fond le haïssait.

La calomnie ne pouvait être plus industrieusement offerte à la crédule défiance des Syracusains. Au milieu de leurs injustes soupçons éveillés avec tant d'astuce, on annonça le retour d'Héraclide, un des bannis, homme de guerre, bon capitaine, mais esprit inquiet et léger, sans constance politique. Dans le Péloponèse il avait eu avec Dion des différends qui l'avaient déterminé à s'isoler pour attaquer Denys avec ses seules ressources. Il arrivait avec sept trirèmes et trois autres bâtiments, quelques jours après la victoire des Syracusains qui avaient repoussé Denys dans la citadelle. Héraclide trouvant le peuple fier de ce succès, se mit à le courtiser.

Dion eut désormais un rival qui prit le contrepied de ses manières et de sa conduite. Non qu'Héraclide n'affectât, dans les premiers temps surtout, la plus grande déférence pour Dion, et ne lui montrât, quand il eut été nommé amiral, l'obéissance due à un général en chef; mais en secret il flattait le peuple, il encourageait les novateurs. Au milieu des pièges tendus sous ses pas, Dion, à quelque parti qu'il s'arrêtât, ne pouvait échapper aux accusations. S'il conseillait aux Syracusains de traiter avec Denys, c'était un parent, presque un complice qu'il voulait sauver; s'il continuait le siège de la citadelle sans rien proposer, c'est qu'il traînait la guerre en longueur pour garder le souverain pouvoir.

Cependant les affaires de Denys empirèrent par le désastre de l'historien Philistus qui, venu à son secours avec soixante trirèmes, fut battu par les Syracusains. Pour ne pas tomber vivant entre les mains des vainqueurs, Philistus se tua lui-même¹.

¹ Diod., lib. XVI, cap. xvi. Diodore suit ici le témoignage d'Éphore. Plutarque, s'appuyant sur d'autres autorités, raconte que Philistus tomba vivant entre les mains des Syracusains, qui après d'indignes traitements finirent par lui couper la tête.

Après sa mort, il fut encore atteint par la destinée, car le temps détruisit ses meilleurs titres à l'estime de l'avenir.

Denys s'échappa avec ses richesses, laissant la citadelle à la garde d'Apollocrate, l'aîné de ses fils. Alors Syracuse, plus agitée que jamais, se divisa entre Héraclide et Dion. Héraclide était lié avec des démagogues qui poussaient le peuple au partage des terres, et mettaient en avant ce principe, que l'égalité des biens était le fondement de la liberté, comme la pauvreté était la source de la servitude. Dion, qui n'avait pas entendu remplacer la tyrannie par un régime démagogique, s'efforçait de contenir le peuple; mais celui-ci était ivre d'orgueil et d'anarchie.

La faction d'Héraclide l'emporta. Pour assurer son triomphe, elle proposa aux soldats étrangers d'abandonner Dion, en leur promettant le droit de cité pour prix de cette défection déloyale. Les soldats ne répondirent à ces offres qu'en se serrant autour de leur général, qu'en l'enfermant au milieu d'eux pour le conduire hors de la ville. Irrités par ce refus et aussi par les reproches d'ingratitude que ne leur éparguaient pas ces troupes fidèles,

les Syracusains se mirent à les poursuivre, mais ils furent rudement reçus par ces vétérans aguerris, vieilles bandes de l'Italie et du Péloponèse. Plus d'un bourgeois de Syracuse n'en revit pas les murs. Dion, sans être inquiété davantage, gagna le territoire de Léontium où de grands honneurs l'attendaient.

Depuis quelque temps la garnison que Denys avait laissée dans la citadelle, manquait de vivres. Exténuée par la faim, elle avait une nuit pris la résolution de se rendre, et elle était au moment de mettre bas les armes, lorsqu'au lever de l'aurore elle aperçut une flotte qui vint mouiller près de la fontaine de l'Aréthuse. C'était un lieutenant de Denys, Nypsius le Napolitain, qui apportait l'abondance à des troupes affamées. La guerre recommença plus vive. En s'opposant au débarquement les Syracusains maltraitèrent la flotte de Nypsius. Ce succès les jeta dans une sécurité folle; les plus simples précautions furent négligées. Les jours et les nuits se passaient en banquets où le vin coulait à flots, en réunions joyeuses où l'on dansait au son de la flûte. Nypsius n'eut pas de peine à reprendre ses avantages contre cette ville en démenche. Il égorga les sentinelles que lui livraient

l'ivresse et le sommeil, escalada le mur d'enceinte et inonda Syracuse de ses soldats. Maîtresses de la place publique et du centre de la ville, les troupes de Nypsius menaçaient déjà l'Achradine. La plupart des maisons étaient envahies ; les femmes et les enfants étaient poussés comme des troupeaux d'esclaves vers la citadelle. Dans cette désolation, Syracuse se ressouvint de celui qu'elle avait tant offensé : elle crut assez à la vertu de Dion pour l'appeler à son secours.

Cette espérance si glorieuse pour celui qui en était l'objet ne fut pas trompée. Dion, avec ses compagnons fidèles, accourut délivrer encore une fois Syracuse qu'il trouva noyée dans le sang et jonchée de cadavres et de ruines, comme si Denys avait ordonné à Nypsius d'ensevelir sa tyrannie sous les débris fumants de la cité. Mais Nypsius fut surpris et accablé à son tour. Dion, attaquant avec impétuosité les pillards, en passa plus de quatre mille au fil de l'épée, et contraignit le reste de chercher un refuge dans la citadelle. Purgée des brigands qui la dévastaient, Syracuse de nouveau proclama Dion sauveur de la patrie.

Dion se retrouva en face d'Héraclide qu'on lui

conseillait de ne pas épargner. Il demanda à ses amis s'il devait permettre à un ressentiment implacable de dégrader son caractère, parce qu'Héraclide était un méchant homme, plein d'envie et sans foi. L'élève de Platon avait devant les yeux un idéal de vertu qu'il ambitionnait d'atteindre. S'il eût suivi son naturel, il eût été plutôt sévère et dur, mais il se faisait magnanime avec effort.

Néanmoins cette laborieuse générosité ne tint pas jusqu'au bout. Héraclide, remis à la tête de la flotte, recommença ses menées démagogiques et ses intrigues. Il accusa sourdement Dion de songer à usurper la tyrannie, de s'opposer au bonheur du peuple, au partage des terres, et d'appeler des gens de Corinthe au gouvernement, à l'injurieuse exclusion des Syracusains. Dion, en effet, méditait non pas de restaurer la tyrannie, mais de fonder un gouvernement aristocratique. Les circonstances lui semblaient favoriser cette entreprise : la ville se trouvait entièrement affranchie, la citadelle avait capitulé. Les Syracusains en avaient vu sortir Apollocrate, emportant sur cinq trirèmes les derniers débris de la grandeur de son père.

Effacer le pouvoir absolu de la démocratie, y

substituer les principes doriens de Sparte et de Corinthe, concentrer le gouvernement entre les mains des plus dignes : tel était le dessein de Dion. Il espérait en l'accomplissant justifier et peut-être augmenter encore l'admiration de la Grèce, et il s'y porta avec tant d'ardeur qu'il oublia la modération dont jusqu'alors il ne s'était point départi. L'incorrigible turbulence d'Héraclide lui devint insupportable, et il l'abandonna aux haines violentes contre lesquelles il l'avait jusqu'alors protégé. Héraclide fut tué dans sa maison. Syracuse apprit ce meurtre avec douleur. Dion s'efforça d'apaiser les esprits par une harangue au peuple et par de magnifiques funérailles, auxquelles il assista avec toute l'armée.

Il avait terni sa gloire et n'avait pas accru sa force. Dès qu'Héraclide eut disparu, le parti populaire se mit à chercher un autre chef et jeta les yeux sur Callippus, cet Athénien qui, du Péloponèse, avait accompagné Dion en Sicile et jouait auprès de lui le rôle d'un ami dévoué. La trahison naturelle à cet homme trouvait enfin l'occasion d'éclater. Convaincu que la mort de Dion le rendrait maître de Syracuse, il prépara tout pour un

pareil dénoûment. Il proposa à Dion de se déclarer en apparence son adversaire, afin de mieux pénétrer la pensée de chacun. De cette façon, ils connaîtraient leurs ennemis et pourraient plus facilement en avoir raison. Dion donna dans le piège : il laissa Callippus s'aboucher avec les citoyens, avec les soldats, et celui-ci put à son aise ourdir contre son hôte une vaste conspiration.

Aux avis qui lui parvenaient sur les menées de Callippus, Dion répondait que celui-ci n'agissait que par son ordre, et à la faveur de cette sécurité Callippus multipliait ses trames. Cependant les indices de la trahison de l'Athénien devenaient assez nombreux pour triompher de la crédulité la plus opiniâtre ; mais Dion, que le meurtre d'Héraclide avait rempli d'une sombre mélancolie, refusait obstinément d'ouvrir son âme à de nouvelles défiances, tant il avait peur de sévir encore, après cet assassinat, souillure sanglante de sa renommée !

La sœur et la femme de Dion ne partageaient pas son aveuglement. Elles conduisirent Callippus dans le temple de Proserpine et le contraignirent de jurer qu'il n'avait pas contre Dion de sinistre dessein. Le parjure n'épouvanta pas Callippus ; il

fut plutôt pour lui une raison de précipiter un dénouement que trop de gens soupçonnaient. Par son ordre, quelques jeunes gens de l'île de Zacynthe, pleins d'audace et de vigueur, se présentèrent sans armes chez Dion, comme pour saluer leur général. Ils furent introduits sans hésitation. A peine entrés, ils fermèrent les portes, et se jetèrent sur Dion, couché dans son lit : ils voulaient l'étouffer. Du dehors on entendit du bruit, mais on n'accourut pas. Les gardes, qui auraient pu briser les portes, ne bougèrent point. Enfin, un Syracusain, nommé Lycon, passa par la fenêtre une épée avec laquelle Dion fut égorgé.

C'est ainsi qu'avec de grandes qualités et après de brillants succès, Dion finit tristement. Sa vertu n'était pas moins chimérique que sincère. Au nom de la philosophie il avait cherché à corriger la tyrannie et celui qui l'exerçait; puis, comme il n'y réussit pas, il voulut rendre la liberté à un peuple que ses vices en rendaient incapable. Sa situation fut toujours fausse. Parent de Denys, on crut souvent, malgré la guerre qu'il lui faisait, qu'il était son complice, ou qu'il désirait être son successeur. Longtemps généreux, il se montra tout d'un coup

cruel, et cette cruauté inattendue ne lui profita point. Il avait une roideur déplaisante et une crédulité inexplicable. Enfin, sa destinée comme son caractère présenta d'étranges oppositions; car la fortune, après l'avoir comblé de faveurs, l'abandonna.

Callippus ne demeura pas longtemps impuni. Il eut l'imprudence de sortir de Syracuse pour aller s'emparer de Catane, et Syracuse, après son départ, ne reconnut plus son autorité. Devant Messine, il perdit la plus grande partie de ses soldats. Pas une ville ne voulut le recevoir. Repoussé par toute la Sicile, il passa le détroit, et, comme à Rhégium il se trouva sans ressource pour nourrir le peu d'hommes qui lui restaient, il tomba sous leurs coups.

Dépéuplées, à moitié détruites, la plupart des villes de la Sicile étaient occupées par des soldats étrangers soutenant la tyrannie du chef qui les soudoyait. Au milieu des factions qui déchiraient Syracuse, Denys la reconquit avec une poignée de mercenaires. La révolution qui le rétablissait sembla plus merveilleuse encore que celle qui l'avait renversé. Un grand nombre de Syracusains, et des

plus considérables, se retirèrent auprès d'Icétas qui gouvernait Léontium, et l'élurent général pour marcher contre Denys. Sur ces entrefaites arriva une flotte carthaginoise, et l'on put juger par les forces qu'elle amenait que Carthage se croyait au moment de s'emparer de toute la Sicile.

Syracuse, dans cette complication menaçante de tant de périls, se ressouvint de Corinthe qui l'avait fondée. Denys ne put empêcher que des députés syracusains partissent pour le Péloponèse. Corinthe, qui avait l'habitude de prêter toujours assistance à ses colonies et surtout à Syracuse, ne refusa pas le secours qui lui était demandé. Il restait à élire le général auquel on confierait la conduite de l'expédition. Au moment où, dans l'assemblée du peuple, les magistrats présentaient plusieurs candidats, une voix, sortie de la foule, nomma Timoléon. Le peuple répondit à ce cri comme à une sorte d'inspiration divine, et Timoléon qui depuis vingt ans ne participait plus aux affaires¹, fut proclamé général. Alors, comme s'il parlait au nom de la république, Téléclyde, un des principaux

¹ Voy. ch. xi, *Corinthe*.

citoyens , exhorta Timoléon à bien faire , en terminant par ces paroles : « Si tu combats avec courage , nous penserons que tu as immolé un tyran ; si tu te comportes mal , nous dirons que tu as tué ton frère. »

Dans la destinée de Timoléon , les mauvais jours étaient finis. Il traversa la mer , atteignit Rhégium et la Sicile, en échappant aux vaisseaux carthaginois. Cinquante jours lui suffirent pour s'emparer de la citadelle de Syracuse et pour contraindre à une capitulation Denys , qu'il envoya à Corinthe. Mémorable exemple des caprices de la fortune : agréable spectacle pour la Grèce républicaine. Denys s'accommoda de son abaissement avec une gaieté cynique. Il chercha l'oubli de sa chute dans les plaisirs , et la tranquillité qu'il semblait goûter indignait Diogène. Il fut quelque temps l'hôte d'un grand roi , de Philippe de Macédoine. Enfin il s'affilia à la congrégation assez peu considérée des prêtres de Cybèle. On le vit quêter au nom de la déesse , au son de la flûte et du tambour¹. Était-ce pour témoigner de son amer mé-

¹ *Ælian. Var. histor.*, lib. IX, cap. viiir.

pris pour toute chose, que l'ancien dominateur de Syracuse se faisait corybante ?

Il fallait encore expulser Icétas et les Carthaginois. Icétas n'avait un moment combattu Denys que dans l'espoir de lui succéder ; il avait bientôt jeté le masque et il ne cachait plus son dessein d'asservir la Sicile avec l'appui de l'étranger. Timoléon, déjà maître de la citadelle, chassa Icétas de Syracuse et le repoussa dans Léontium. Violant le traité par lequel il avait promis d'abandonner l'alliance des Carthaginois et de vivre en simple citoyen, Icétas entra en armes sur le territoire de Syracuse et ravagea tout le pays, d'où il remporta un butin considérable. Timoléon revint devant Léontium, s'en empara, prit vivants Icétas et son fils, et leur infligea le châtement des traîtres.

Le bonheur qui s'attachait à toutes les actions du général envoyé par Corinthe, éclata surtout dans ses entreprises contre les Carthaginois. Ceux-ci, après quelques échecs, étaient rentrés en Sicile par le promontoire de Lilybée, avec deux cents galères et une armée de soixante et dix mille hommes. Ce n'était plus tel ou tel point, mais l'île entière qu'ils

voulaient soumettre en chassant d'un coup tous les Grecs.

Timoléon n'eut garde de se laisser enfermer dans Syracuse; mais pour aller au-devant de l'ennemi, il put à peine rassembler trois mille Syracusains et quelques milliers de mercenaires, tant ce déploiement de forces carthaginoises avait imprimé de terreur. Encore, dans les mercenaires, plusieurs perdirent courage et reprirent le chemin de Syracuse, disant que c'était folie à leur général de marcher contre une armée formidable avec une poignée d'hommes. Timoléon ne s'opposa pas à leur retraite : il se réservait de les punir plus tard, et il ne croyait pas s'affaiblir en ne gardant autour de lui que des cœurs intrépides. Par quelques paroles heureuses il sut exciter le courage des siens; il leur rappela la gloire du passé, la victoire de Gélon sur les Carthaginois. L'ennemi avait à traverser le Crimèse ¹, et le passage de ce fleuve di-

¹ Ce fleuve de Sicile est appelé Κριμαίος par Strabon, *Crinissus* par Virgile et *Cremessus* par Cornelius Nepos, qui se rapproche ainsi de Plutarque que nous avons suivi. Diodore, en racontant les mêmes faits, ne nomme pas le fleuve.

visait inévitablement ses forces. Timoléon attaqua avec furie un corps de dix mille hommes, qui avait le premier atteint le rivage, et le mit en déroute. Le reste de l'armée carthaginoise arriva pour venger l'échec de son avant-garde, et elle était au moment d'envelopper les Grecs, de les écraser sous le nombre, quand un affreux orage éclata, quand une pluie impétueuse mêlée de grêle, de tonnerre et de vents furieux, eut bientôt inondé la plaine et fait déborder le fleuve. Les Grecs recevaient sur le dos cette horrible tempête, tandis qu'elle battait les Carthaginois au visage, éblouissait leurs yeux, et leur ôtait la liberté de leurs mouvements. Ardents, agiles, ne doutant plus de la victoire, les Grecs pressaient les Africains qui tombaient dans la fange, et que leur armure, dont l'eau augmentait encore la pesanteur, empêchait de se relever. Une grande partie de l'armée phénicienne se noya non-seulement dans le fleuve, mais dans les ravins de la plaine inondée. Carthage ressentit amèrement ce désastre, dans lequel périrent trois mille de ses citoyens, après s'être défendus avec courage; perte d'autant plus cruelle qu'elle était moins ordinaire. En effet, Carthage avait l'habi-

tude d'envoyer combattre pour elle des Libyens, des Numides, des Espagnols ¹, et par cette avarice de son propre sang, elle se ménageait dans ses défaites une consolation.

Une victoire aussi décisive permit à Timoléon d'affranchir entièrement la Sicile, et de poursuivre la régénération politique de Syracuse. Apollonie et Catane furent délivrées de l'administration tyrannique de Leptine et de Mamercus. Toutes les villes recouvrèrent leur indépendance et le droit de se gouverner selon leurs propres lois ². Agrigente et Géla, que les Carthaginois avaient presque entièrement détruites, se relevèrent de leurs ruines. Enfin, par un traité solennel, Carthage reconnut la liberté de toutes les cités grecques, et s'engagea à ne plus secourir ceux qui feraient la guerre à Syracuse pour y rétablir la tyrannie.

Dès qu'il eut envoyé Denys à Corinthe, Timoléon, maître de la citadelle, la démolit. Dion avait épargné les fortifications ainsi que le palais et de somptueuses sépultures, en raison de la magni-

¹ Plutarch. *Dion*, t. V, p. 222.

² Ἀὐτονομία.

ficence de ces ouvrages. Ce respect avait excité des soupçons que Timoléon ne voulut pas encourir. Il convia tous les Syracusains à une vaste destruction qui fut une véritable fête. Tout ce qui rappelait la mémoire de la tyrannie fut jeté bas. Dans sa joie, Syracuse considérait ces ruines comme les plus sûrs fondements de la liberté.

Le gouvernement républicain fut remis en vigueur avec l'assemblée du peuple, le sénat et une magistrature nouvelle, que les Syracusains appelèrent l'*amphipolie* de Jupiter Olympien ¹. C'était une sorte d'élément aristocratique introduit dans le mécanisme de la démocratie. Élu au commencement de chaque année, l'amphipole lui donna son nom. Grand prêtre de Jupiter, il exerça sur le gouvernement une influence que la religion rehaussait et sut longtemps maintenir ².

Timoléon était d'ailleurs provoqué à de grandes réformes par le misérable état où était tombée la

¹ Diod., lib. XVI, cap. LXX.

² La magistrature appelée *amphipolie* dura plus de trois cents ans.

colonie de Corinthe. Syracuse se trouvait privée de la plus grande partie de ses habitants, qui avaient fui en Grèce et jusque dans l'Asie Mineure. Les rues et les places de cette cité, naguère si populeuse, étaient presque désertes. Pour lui rendre le mouvement et la vie, Timoléon non-seulement rappela ceux qui s'étaient exilés, mais il fit proclamer par toute la Grèce que les Syracusains donneraient des terres et des maisons à quiconque voudrait prendre chez eux droit de cité¹. Pendant que les anciens habitants recouvraient leurs propriétés, quarante mille colons s'établissaient dans les portions du territoire syracusain qui n'avaient pas encore été aliénées. On vit le domaine public partagé comme un héritage.

Les lois de Dioclès furent revisées par d'habiles législateurs à la tête desquels Timoléon mit Cépha-

¹ Plutarque prétend que Timoléon fit vendre les immeubles abandonnés, dont il retira la somme considérable de mille talents qu'il appliqua aux besoins du peuple, ne réservant aux anciens propriétaires que le droit de rachat. Cette mesure, dont Diodore ne parle point, est peu vraisemblable. En l'adoptant, Timoléon eût ruiné les exilés au moment même où il les rappelait.

lus de Corinthe, dont la sagesse politique était célèbre. On ne toucha point aux dispositions qui réglaient les contrats et les successions des particuliers. Timoléon ne voulut innover que dans les matières concernant l'État et l'intérêt public. Les témoignages historiques ne sont pas plus explicites sur cette réforme ¹ que sur la législation même de Dioclès.

C'est ainsi que Timoléon devint l'arbitre de toute la Sicile. Quand il se fut démis du commandement, son autorité s'affermait encore. Pas une affaire n'était mise en délibération à Syracuse, sans que son avis fût demandé et suivi. Timoléon jouissait avec modestie de sa gloire et la renvoyait tout entière à la Fortune à laquelle il avait consacré un petit temple dans sa propre demeure. Les Syracusains lui avaient donné la plus belle des habitations aux portes de leur ville; il y vécut paisible et vénéré au milieu de ses enfants qu'il avait fait venir de Corinthe, où il ne voulut jamais retourner. Pour que rien ne manquât à cette majesté de

¹ Diodore (lib. XVI, cap. LXXXII) se contente de dire que Timoléon fit corriger ces lois suivant ses vues particulières, πρὸς τὴν ἰδίαν ὑπόστασιν.

la vertu , Timoléon fut accusé par deux démagogues qu'il sauva de l'indignation et de la fureur du peuple , en disant qu'il n'avait combattu que pour rendre à chaque Syracusain le droit d'opiner librement. Quelque temps avant sa mort , sa vue s'obscurcit. Enfin il s'éteignit doucement au milieu des regrets d'une nation qu'il avait délivrée , et avant les maux qui signalèrent la décadence de la Grèce ; républicain sincère et heureux , car il put croire en expirant à l'avenir de la liberté.

Lorsqu'au milieu de magnifiques funérailles le corps fut mis sur le bûcher , un héraut proclama que Timoléon , fils de Timœnète , était enseveli aux frais du trésor public , que chaque année , pour honorer sa mémoire , il y aurait des jeux de musique , des combats d'athlètes et des courses de chevaux , parce qu'après avoir vaincu les barbares , il avait relevé les villes grecques et rendu à la Sicile ses lois et sa liberté. Ainsi se trouvait complètement expié le fratricide qui avait ensanglanté Corinthe.

Les deux factions de l'aristocratie et du peuple recommencèrent bientôt leurs débats. L'intervention extraordinaire de Timoléon avait plutôt sus-

pendu que corrigé les vices d'une constitution où les nobles, pour mieux se garantir contre le peuple, inclinaient à l'oligarchie ; où le peuple, pour opprimer les riches, se précipitait aveuglément dans la tyrannie. D'abord l'aristocratie l'emporta ; elle avait pour chefs deux généraux hardis, Héraclide et Sosistrate, qui prenaient plus de pouvoir que ne leur en donnaient les lois. Mais le peuple vit sortir de ses rangs les plus obscurs pour le défendre, puis pour l'asservir, un homme qui devait traverser toutes les extrémités de la fortune et des passions, nature héroïque et désordonnée, type achevé du tempérament sicilien, Agathocle.

Un habitant de Rhegium, appelé Carcinus, avait été contraint de fuir sa patrie, et il s'était établi à Therme en Sicile, ville soumise aux Carthaginois. Il y épousa une femme du pays, et il en eut un fils qui reçut le nom d'Agathocle. Plus tard, lorsque Timoléon, après la victoire de Crimèse, promit le droit de cité à tous ceux qui viendraient vivre à Syracuse, Carcinus émigra dans la capitale de la Sicile, et se fit inscrire avec son fils au nombre des citoyens. Pauvre, il apprit à l'enfant sa profes-

sion, l'art du potier; mais il ne put longtemps veiller sur lui, car il mourut bientôt après son arrivée à Syracuse.

Au milieu des enfants du peuple, Agathocle croissait en force et en beauté : aussi son adolescence fut exposée à toutes les séductions, à tous les plaisirs¹. Sans retenue, sans frein, il vécut quelque temps de larcins et de vols, puis il se fit soldat, et prouva par la bravoure la plus téméraire qu'il ne craignait pas plus les extrêmes périls que les derniers excès. Nommé chiliarque, il acquit dans ce grade une renommée qui éveilla la jalousie d'Héraclide et de Sosistrate. L'injustice de ces généraux le priva de la récompense militaire qu'il avait méritée en combattant sous les murs de Croton. Dans sa colère, il leur reprocha d'aspirer à la tyrannie; mais on ne le crut pas, et il dut se

¹ « In Sicilia patre ligulo natus, non honestiorem pueritiam, quam principia originis habuit. Siquidem forma et corporis pulchritudine egregius, diu vitam stupri patientia exhibuit. Annos deinde pubertatis egressus, libidinem a viris ad feminas transtulit. Post hæc apud utrumque sexum famosus, vitam latrociniis mutavit. » M. J. Just. *Hist.*, lib. XXII, cap. 1.

résigner à attendre en Italie que l'événement eût justifié cette accusation.

Les Syracusains reconnurent bientôt qu'Agathocle n'avait pas calomnié ses rivaux. A leur retour en Sicile, Héraclide et Sosistrate s'estimèrent assez forts pour s'emparer du pouvoir; mais leur entreprise répandit plutôt l'irritation que la terreur. Or le peuple a bientôt puni toute usurpation qui ne le fait pas trembler. Héraclide et Sosistrate furent rapidement renversés, et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Agathocle revint alors avec l'inflexible volonté de régner ou de périr. La ruse et la perfidie ne lui répugnaient pas plus que la violence et la cruauté, et il fut d'autant plus impitoyable qu'il ne s'épargnait pas lui-même, car il affrontait tous les dangers. Il fut pourtant obligé de céder la place aux partisans de Sosistrate, qui reprirent un moment l'avantage. Il s'établit dans l'intérieur des terres avec une troupe d'hommes dévoués à sa fortune. Il s'y rendit tellement incommode et redoutable que les Syracusains préférèrent le rappeler et l'inviter à vivre parmi eux en citoyen.

Tout trahissait dans Agathocle la convoitise de

la tyrannie, et on voulut le lier par des serments. On lui fit jurer dans le temple de Cérès qu'il ne serait jamais l'ennemi de la démocratie. Non-seulement Agathocle ne refusa pas de prêter le serment qu'on lui demandait, mais il se déclara le défenseur des droits du peuple, et professa dans tous ses discours les sentiments d'un ardent démagogue. Le peuple enchanté le créa général et gardien de la paix publique ¹ jusqu'à l'entier apaisement des factions.

Les nobles et le sénat cherchaient à résister à une ambition dont chacun pouvait pénétrer les projets et les espérances. Leur opposition était impuissante. Sous le prétexte de réprimer l'esprit de révolte dans toute l'étendue du territoire de Syracuse, Agathocle, comme gardien de la paix, grossissait chaque jour l'armée dont il était le chef. Il eut soin de rappeler sous ses ordres d'anciens soldats qui avaient avec lui combattu les Carthaginois, et qui aimaient mieux suivre aveuglément leur général qu'obéir à la république, quel que fût le parti qui triomphât. Dans ces enrôlements ne furent

¹ Φύλαξ τῆς εἰρήνης. Diod., lib. XIX, cap. v.

pas oubliés non plus les pauvres que l'envie dévorait.

Maître de l'armée et du peuple, Agathocle n'hésita plus à s'emparer de la souveraineté par une surprise sanglante. Suivant son ordre, à la pointe du jour, les troupes furent réunies au Timoléontium¹ ; en même temps , Agathocle invitait à une conférence politique dans un des gymnases les chefs de la noblesse, Declès et Pisarque, qui s'y rendirent avec quarante de leurs amis. A leur vue, Agathocle prit l'attitude et le langage d'un homme qui croit ses jours en péril, et les fit tous saisir. Il les accusa devant les troupes, il dit que le sénat poursuivait en lui l'ami du peuple, et poussa d'hypocrites gémissements sur sa destinée. La multitude s'émut et lui cria de punir sur-le-champ les coupables. Soudain le Timoléontium retentit du son de la trompette : c'était le signal non pas de la mort de quelques-uns, mais d'un vaste carnage. En quelques minutes Syracuse se trouva livrée à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Les

¹ Vaste emplacement au milieu duquel s'élevait le tombeau de Timoléon. Successivement on y construisit des portiques , des palestres et un gymnase.

sénateurs furent égorgés et leurs biens mis au pillage. Aux fureurs politiques se joignirent les haines particulières et la cupidité. Même dans l'ivresse de la mêlée, on ne distinguait plus amis ni ennemis. La frénésie du crime avait égaré toutes les têtes.

Le surlendemain, car durant deux jours le sang coula dans Syracuse, Agathocle convoqua l'assemblée du peuple. Il y accusa le sénat et l'oligarchie d'avoir causé tous les malheurs de la république. Maintenant elle était purgée des ambitieux et des mauvais citoyens : il rendait donc au peuple la liberté et le droit de se gouverner lui-même. Il allait désormais, confondu dans la foule, goûter les loisirs de la vie privée. En prononçant ces paroles, Agathocle se dépouilla de sa chlamyde, et, jetant un manteau sur ses épaules, descendit de la tribune. Mais la majorité de l'assemblée, complice de ses excès, protesta qu'elle ne permettrait pas à Agathocle de l'abandonner, et qu'elle voulait au contraire qu'il prît soin de tout l'État. Agathocle garda quelque temps le silence ; puis, comme les instances et les clameurs croissaient toujours, il déclara qu'il acceptait le commandement, mais à

la condition de ne le partager avec personne. Il ne pouvait consentir à se laisser compromettre par des collègues qui auraient transgressé les lois. La multitude lui cria de gouverner seul et de tout conduire comme il l'entendrait. Ainsi fut restauré par la démagogie le pouvoir absolu.

Dès qu'il eut l'empire, Agathocle s'en montra digne. Dans cette organisation fougueuse un changement heureux s'accomplit. S'il fit l'inévitable promesse d'une diminution des dettes et d'une distribution de terres aux pauvres, Agathocle se conduisit du reste envers tous les citoyens avec une modération inattendue, et Syracuse s'étonna de la justice de cet usurpateur si violent la veille. Les deniers publics furent dépensés avec la probité la plus exacte, les arsenaux se remplirent d'armes de toute espèce, de nouveaux vaisseaux fortifièrent la flotte.

C'était pour conquérir et gouverner la Sicile entière, qu'Agathocle augmentait les forces de Syracuse en l'administrant avec une habile équité. Il reprenait les desseins et l'ambition des deux Denys. Comme eux, et avec une volonté plus ardente et plus tenace, il se proposait de faire de la Sicile une

grande puissance méditerranéenne qui réprimerait Carthage, s'allierait à la Grèce, et dominerait la péninsule italique. On ne pressentait pas encore la fortune de Rome.

De son côté Carthage tenait une partie de la Sicile sous sa redoutable étreinte, et comme elle en méditait toujours l'entier asservissement, entre elle et Syracuse, l'inimitié était perpétuelle. La Sicile ouvrait d'ailleurs un vaste champ aux intrigues et à l'avidité des généraux carthaginois qui cherchaient souvent à s'affranchir dans leur commandement de l'autorité de la métropole. Ils traitaient à leur gré avec les villes ou avec ceux qui s'en rendaient les maîtres. Ainsi Amilcar s'entremet entre Agathocle qui avait commencé la guerre, et les habitants d'Agrigente, de Géla et de Messine qui n'avaient pas voulu reconnaître son pouvoir. Une paix générale fut conclue, qui laissait, comme par le passé, sous la domination des Carthaginois quelques villes grecques de la Sicile, Héraclée, Sélinonte et Himère. Toutes les autres devaient se gouverner suivant leurs propres lois, mais en souscrivant à la suprématie de Syracuse¹.

¹ Diod., lib. XIX, cap. LX XI.

Agathocle ne se dissimula point qu'une paix, qui consolidait sa puissance et lui soumettait une grande partie de la Sicile, ne serait pas ratifiée par le sénat de Carthage. La conduite d'Amilcar y fut en effet condamnée. Aussi, loin de suspendre ou de ralentir ses préparatifs, il rassemblait sans relâche des forces plus considérables. Bientôt sous la conduite d'un autre Amilcar, fils de Giscon¹, sortit des ports de l'Afrique une flotte nombreuse. Mais une tempête vint l'assaillir et la détruisit en partie. Le fils de Giscon en recueillit les débris, fit de nouvelles levées dans les villes alliées de la Sicile, et marchant contre Agathocle avec quarante mille hommes d'infanterie et cinq mille cavaliers, il le battit dans une première rencontre. Pour sauver les faibles restes d'une armée vaincue et découragée, Agathocle rentra dans Syracuse.

C'est alors que se voyant abandonné de ses alliés, et renfermé dans sa ville par les Carthaginois, maîtres de presque toute la Sicile, il conçut un dessein

¹ La mort vint à propos soustraire Amilcar qui avait traité avec Agathocle, à l'arrêt que le sénat de Carthage avait porté contre lui, par une délibération demeurée secrète.

que le premier Scipion devait imiter plus tard. Il résolut de passer en Afrique et d'aller surprendre Carthage, dégarnie de soldats et plongée dans une molle sécurité. D'ailleurs il espérait armer facilement contre elle les populations libyennes, toujours impatientes du joug. Mais il ne partit pas sans prendre des mesures extraordinaires dans l'intérêt de son pouvoir. Il eut soin, en choisissant des hommes pour son expédition, de séparer les frères des frères, les pères de leurs enfants. Ceux qu'il emmenait lui répondaient comme autant d'otages de la conduite de ceux qu'il laissait dans la ville. Il mit aussi la main sur les biens des mineurs, promettant d'en rendre compte à l'époque de leur majorité. Il emprunta aux marchands des sommes importantes et enleva aux femmes leurs bijoux. Enfin, comme les habitants les plus riches se plaignaient de ces actes arbitraires, il leur conseilla, en paraissant s'apitoyer sur leur sort, de se soustraire aux calamités d'un long siège. A peine avaient-ils quitté la ville sur la foi de ses paroles, qu'ils furent poursuivis et massacrés par un détachement de soldats mercenaires. La confiscation de leurs biens grossit encore les ressources d'Agathocle qui, après toutes ces cruau-

tés, précautions nécessaires à ses yeux, embarqua ses troupes sur soixante vaisseaux.

Où allait-il ? On l'ignorait. Il s'était contenté de dire au peuple qu'il avait trouvé le chemin de la victoire. A bord, les soldats croyaient que leur général les menait au pillage sur les côtes de l'Italie ou de la Sicile : mais bientôt il fit connaître son dessein, et cinglant vers l'Afrique, il y prit terre, malgré la poursuite d'une flotte carthaginoise.

Une telle entreprise voulait être poussée aussi audacieusement qu'elle avait été conçue. Dès qu'il eut touché le sol africain, Agathocle déclara à ses soldats qu'il fallait périr, ou du même coup prendre Carthage et sauver Syracuse. A leur grande stupeur il brûla sa flotte afin que toute retraite devînt impossible. Dans d'autres temps et dans un monde nouveau, un héroïque aventurier, qui ne sera pas sans ressemblance avec Agathocle, détruira aussi ses vaisseaux pour ne plus laisser d'autre refuge à cinq cents Espagnols que la conquête d'un opulent empire¹. Par une marche rapide dans un pays en-

¹ Robertson (*Histoire d'Amérique*, livre V) avait oublié Agathocle, quand il a écrit, en parlant de Fernand

tre coupé de fertiles jardins, Agathocle se porta sur Carthage, livrée à la confusion et au désespoir. Le sénat partagea le commandement entre Hannon et Bomilcar, qu'animait l'un contre l'autre une haine héréditaire. Les deux généraux rassemblèrent à la hâte environ quarante mille hommes et vinrent offrir la bataille à Agathocle, qui n'eut garde de la refuser.

La lutte fut courte. Emporté par le désir de déterminer la victoire à lui seul, Hannon, à la tête du bataillon sacré, se jeta avec furie sur les Grecs qui lui faisaient face. Si par cette impétueuse attaque il porta le carnage dans leurs rangs, il appelait aussi sur lui tous les coups. Quelque temps, loin de lâcher pied, il avança sanglant jusqu'au plus épais de la mêlée; mais enfin, exténué d'efforts et criblé de blessures, il tomba pour ne plus se relever. Sa mort découragea les Carthaginois; elle enhardit au contraire les troupes d'Agathocle, qui reprirent vivement l'avantage. Bomilcar, dès qu'il eut appris le sort d'Hannon, se retira sur une hauteur avec son corps d'armée. Il

Cortez, que l'histoire n'offre rien de comparable à son action.

dit à ceux qui l'entouraient que, par cette manœuvre, il préservait Carthage ; mais il voulait laisser à Agathocle une victoire qui, dans ses calculs, devait lui faciliter à lui-même le chemin du pouvoir absolu. Agathocle, profitant de ce mouvement de retraite, acheva la déroute du bataillon sacré, poursuivit les soldats d'Hannon jusque sous les murs de Carthage, et, revenant sur ses pas, pillà le camp qu'avait abandonné Bomilcar.

Ce que le génie d'Agathocle s'était promis, la fortune le lui livrait. Maître de la campagne par le gain de cette première bataille, l'heureux Sicilien vit la plupart des villes se soumettre à son autorité, les unes par crainte, les autres par haine contre la métropole. Dans une seconde rencontre il battit encore les troupes carthaginoises, et pour que rien ne manquât à cette insigne prospérité, de Sicile on lui envoya la tête d'Amilcar, qui avait été vaincu et pris vivant au moment même où il espérait s'emparer de Syracuse. Agathocle s'approcha à cheval assez près du camp des Carthaginois pour leur montrer cette tête devant laquelle ils se prosternèrent en poussant des cris de douleur. Plus tard un spectacle semblable arrachera au grand

Annibal ces funestes paroles : « Je reconnais la fortune de Carthage. »

La licence d'une armée victorieuse porta les premières atteintes à la puissance d'Agathocle. Dans un festin, un de ses principaux officiers, Lyciscus, égaré par l'ivresse, l'insulta grossièrement. Indulgent pour un de ses meilleurs généraux, Agathocle n'opposait que la plaisanterie à d'amères injures. Mais son fils Archagathus n'eut pas la même patience, et il éclata contre l'insolent convive en emportements et en menaces. Comme après le repas chacun se levait pour se rendre dans sa tente, Lyciscus, apostrophant avec vivacité le fils d'Agathocle, lui reprocha tout haut d'être l'amant de sa belle-mère : le bruit en courait dans le camp. Exaspéré, furieux, Archagathus saisit la javeline d'un soldat et la plongea dans le flanc de Lyciscus qui rendit le dernier soupir. Un tumulte effroyable s'éleva : l'armée demanda à grands cris la mort du meurtrier ; elle voulait que le sang fût payé par le sang, dût même Agathocle donner le sien.

La discipline était méconnue. Déjà des émissaires de l'ennemi se glissaient dans le camp pour offrir une plus forte paye et des récompenses à

tous ceux qui voudraient passer au service de Carthage. Des défections nombreuses se préparaient, et l'armée allait se dissoudre, quand Agathocle, prenant une résolution aussi extrême que le péril, dépouilla son manteau de pourpre et parut devant les soldats sous le vêtement le plus humble. En élevant la voix au milieu de l'étonnement et du silence de tous, il rappela comment il leur avait livré l'Afrique et les avait conduits dans le chemin de la victoire promise à Syracuse. Il ajouta qu'il était prêt à mourir si le sacrifice de sa vie pouvait être utile à l'armée; mais qu'afin de sauver ses jours, il ne descendrait à rien d'indigne ni de lâche. En disant ces derniers mots, il tira son épée comme pour s'en percer lui-même. D'un cri unanime l'armée lui défendit de se tuer, et lui ordonna de reprendre le manteau royal. Agathocle obéit en pleurant, au milieu des applaudissements et des acclamations.

Dès qu'il eut ressaisi son armée, il voulut la mener à l'ennemi. Profitant de la sécurité des Carthaginois qui s'attendaient à voir les Grecs passer dans leurs rangs, il fondit sur eux à l'improviste et leur fit éprouver d'énormes pertes. Par son in-

domptable énérgie, Agathocle se tirait de l'abîme où l'avait précipité la témérité de son fils ; mais il n'échappa pas à d'amères pensées sur la fragilité de son pouvoir et de sa fortune.

Toujours vaincus, les Carthaginois furent abandonnés par d'anciens alliés, notamment par Ophellas, roi de Cyrène, qui conclut un traité avec Agathocle, dans l'espoir de régner sur toute l'Afrique. Il fut convenu que Carthage, une fois tombée, Ophellas aurait la Libye et Agathocle la Sicile¹. Après de longues marches, le roi de Cyrène, à la tête d'une armée nombreuse, opéra sa jonction avec Agathocle, qui le combla de caresses, lui donna des vivres en abondance, et l'engagea à laisser prendre à ses troupes un repos dont elles avaient besoin. Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels Agathocle put remarquer l'entière confiance d'Ophellas et la dispersion de ses soldats à travers la campagne. Il rassembla ses propres troupes, leur persuada que le roi de Cyrène, sous le masque d'un allié, méditait quelque trahison ; il les déterminâ à le prévenir. Les Libyens furent assaillis.

¹ Diod., lib. XX, cap. XL.

Ophellas voulut se défendre, mais il fut tué au milieu de ses efforts pour rallier ses soldats, disséminés au loin. L'armée cyrénéenne mit bas les armes et s'estima heureuse de passer sous les drapeaux d'Agathocle, qui gagna les cœurs par de bons traitements et de magnifiques promesses, tour à tour généreux, perfide et cruel, suivant l'occasion.

Au moment même où périssait Ophellas, Bomilcar échoua dans l'entreprise longtemps différée d'usurper la tyrannie. A la tête de cinq cents citoyens et de quatre mille mercenaires, il ne réussit qu'à jeter Carthage dans une horrible confusion, sans la dominer par la terreur. Toute la population courut aux armes. Pour épargner à la ville les maux qui la menaçaient, le sénat entra en accommodement avec les rebelles et leur promit l'impunité : ce qui ne l'empêcha pas, en dépit de la foi jurée, d'envoyer Bomilcar au supplice, et de l'attacher à une croix, du haut de laquelle celui-ci, maudissant Carthage, lui reprocha ses crimes et la proscription de ses plus illustres citoyens.

Disposant de l'armée d'Ophellas, Agathocle avait des forces supérieures qui lui permettaient de tout entreprendre. Il devait alors, par un suprême ef-

fort, abattre Carthage : c'était le but marqué, le dénouement nécessaire de son heureuse expédition. Mais le destin, plus fort que le génie d'un homme, réservait Carthage aux Romains. Agathocle se contenta de soumettre plusieurs villes maritimes et quelques populations de l'intérieur des terres, puis il céda au désir de revoir la Sicile et d'y reparaître en victorieux. Il alléguait le devoir d'aller au secours de Syracuse encore bloquée par une flotte africaine, oubliant ce qu'il avait dit lui-même, que le plus sûr moyen de délivrer Syracuse et la Sicile était la chute de Carthage. Il partit, laissant son armée et la conduite de la guerre à son fils Archagathus, qui devait tout perdre.

Ce fut par Sélinonte qu'Agathocle aborda en Sicile. Il fit rentrer les Héracléotes dans l'obéissance, et se dirigeant sur l'autre partie de l'île, il soumit les Thermites, prit d'assaut Céphalidium et Apollonia. Dans sa marche il rencontra un formidable adversaire, Dinocrate, chef des bannis de Syracuse, qui avait pris le rôle de vengeur de la liberté, et commandait à des hommes non moins endurcis aux maux de l'exil qu'aux fatigues de la guerre. Agathocle eut le dessous dans plusieurs engage-

ments, et ne rentra dans Syracuse que fort affaibli.

Il avait, pour ainsi parler, l'habitude des revers et des succès imprévus. La nouvelle des désastres essuyés par son fils Archagathus vint le frapper sans l'abattre, et il se mit sur-le-champ à équiper une flotte avec laquelle il devait retourner en Afrique. A la fin de ses préparatifs, il reçut de la Tyrrhénie¹ un secours de dix-huit vaisseaux, qui entrèrent dans le port de Syracuse en trompant la surveillance des Carthaginois. Cette circonstance heureuse lui suggéra un habile stratagème. Après avoir donné des instructions aux bâtimens tyrrhéniens, il mit à la voile avec les vaisseaux qu'il venait d'équiper. Comme il s'y attendait, les Carthaginois le poursuivirent. Alors la flotte tyrrhénienne sortit du port, Agathocle fit volte-face, et l'ennemi, enveloppé de toutes parts, fut facilement vaincu.

La mer était libre et l'abondance rentra dans Syracuse. Dans le même moment, Agathocle se vengeait d'Agrigente, dont un de ses lieutenants ravageait le territoire. Victorieux sur terre et sur mer,

¹ Diod., lib. XX, cap. LXI.

il ne voulut pas quitter Syracuse sans remercier les dieux par des sacrifices, et sans traiter ses amis dans de splendides festins. C'est là, dans les épanchements de la table, qu'au milieu du peuple qu'il laissait approcher, Agathocle se livrait aux accès d'une gaieté dans laquelle il n'entrait pas moins de bouffonnerie naturelle que de calcul. Par sa familiarité, il provoquait chez les autres un abandon qui lui livrait certains secrets. Dans un de ces festins, il fit égorger par des mercenaires ceux dont il avait reconnu ou soupçonnait l'inimitié, non moins impitoyable qu'à son premier départ dans les moyens d'assurer son pouvoir.

En Afrique, son fils avait ruiné ses affaires en disséminant ses forces. Ses lieutenants avaient été battus, et ses alliés avaient fait défection. Les soldats, sans vivres, sans solde, se trouvaient réduits à une détresse qui les poussait à la révolte. Pour relever les courages et sa fortune, Agathocle sentit le besoin d'une victoire prompte et décisive, et dès les premiers moments de son retour, il engagea l'action avec une témérité funeste en attaquant le camp fortifié des Carthaginois. Il laissa sur le champ de bataille la plus grande partie des troupes

grecques et de ses mercenaires. Quant aux Libyens, que les Carthaginois avaient habilement ménagés, la plupart l'abandonnèrent après sa défaite.

Agathocle expiait durement la faute d'avoir quitté l'Afrique sans avoir pris Carthage. Quand il se vit réduit à une impuissance irrémédiable, il résolut de partir secrètement, accompagné de son plus jeune fils, et de laisser, sans l'avertir, l'aîné en Afrique. Avec l'ardente mobilité de son tempérament, il avait passé de l'enthousiasme au dégoût. Mais tous ses mouvements étaient surveillés par son fils aîné, qui, au dernier moment, dénonça sa fuite aux soldats. Ceux-ci, furieux, jetèrent en prison le général qui les abandonnait. Bientôt cependant l'armée s'émut de pitié à la vue d'Agathocle chargé de chaînes, et cria de le laisser libre. Au milieu de l'hiver, sur un petit bâtiment de transport, avec quelques amis, Agathocle quitta l'Afrique clandestinement.

Avec lui disparaissait le plus grand danger qu'ait couru Carthage avant d'avoir rencontré les Romains. Dès que l'armée connut la fuite d'Agathocle, elle mit ses fils à mort, élut d'autres chefs et traita avec les Carthaginois. On stipula que l'ar-

mée rendrait toutes les villes qui étaient en son pouvoir et recevrait une somme de trois cents talents. Les soldats qui voudraient prendre du service chez les Carthaginois conserveraient leur solde; les autres seraient transportés en Sicile et auraient pour demeure la ville de Solonte¹. Ainsi Carthage effaçait toutes les traces de l'occupation des Grecs et des Siciliens. Elle se montra implacable envers les villes qui s'étaient soumises à Agathocle et qui ne rentrèrent pas sur-le-champ dans l'obéissance; ces villes furent emportées d'assaut et les gouverneurs mis en croix.

Lorsque Agathocle eut été rejoint en Sicile par ceux de ses soldats qui ne séparaient pas leur fortune de la sienne, il marcha sur Égeste, ville alliée, et il en contraignit les principaux habitants de lui céder la plus grande partie de leurs biens. Non content d'une telle exaction, il prit prétexte de leurs plaintes pour les accuser d'avoir tramé contre lui quelque complot; il condamna les citoyens opulents et même leurs femmes à d'horribles tortures qui devaient lui livrer le secret de

¹ Diod., lib. XX, cap. LXXIX.

leurs richesses. Le malheur avait encore exaspéré sa cruauté naturelle. Dès qu'il apprit la fin tragique de ses fils, dont cependant il devait surtout s'accuser lui-même, il envoya ordre à son frère Antandre de la venger par la mort des parents et des alliés de tous ceux qui avaient quitté la Sicile pour combattre Carthage. Avec une horrible promptitude les supplices commencèrent dans Syracuse. C'était sur les bords de la mer que la vieillesse et l'enfance étaient frappées, et les cadavres s'y amoncelaient. La terreur empêchait d'ensevelir les morts.

Néanmoins les autres cités de la Sicile ne craignaient plus assez Agathocle pour subir encore une fois son joug sans résistance. On était instruit de ses revers en Afrique; successivement plusieurs villes et une partie de son armée l'abandonnèrent. Dans une de ces défaillances de volonté qui suivent parfois de féroces emportements, Agathocle se montra disposé à renoncer au pouvoir. Il proposa les conditions suivantes à Dinocrate, qui était toujours à la tête d'une armée considérable. Agathocle, abdi quant la tyrannie, rendrait la liberté à Syracuse; Dinocrate rentrerait dans la cité avec tous ses amis;

deux forteresses, Therme et Céphalidium, avec leur territoire, seraient livrées à Agathocle ¹.

Dinocrate ne songeait plus à stipuler pour la liberté; il ne désirait plus renverser le pouvoir absolu, mais l'usurper à son tour. Maître de plusieurs villes et de forces imposantes, il espérait régner un jour dans Syracuse. Aussi, sous plusieurs prétextes, il éluda les propositions d'Agathocle, qui, pénétrant son ambition, la dénonça aux bannis, sans en être écouté.

Alors, retrouvant son audace et sa confiance dans le destin, Agathocle reprit vivement l'offensive. Il n'avait pas avec lui plus de cinq mille fantassins et de huit cents cavaliers. Dinocrate et les bannis, qu'enhardit la supériorité du nombre, marchèrent à sa rencontre comme à une victoire certaine. Mais au milieu de l'action, Dinocrate fut délaissé par un corps de troupes qui alla se joindre aux soldats d'Agathocle. Cette défection entraîna la déroute et la fuite du reste de l'armée des bannis. Après quelque temps d'une ardente poursuite, Agathocle s'arrêta et envoya de bonnes paroles aux

¹ Diod., lib. XX, cap. LXXVII.

vaincus. Le moment n'était-il pas venu pour chacun de mettre fin à toutes ces discordes et de rentrer dans sa patrie? Ce langage persuada un grand nombre de fuyards qui avaient cherché un refuge sur une hauteur fortifiée; ils en descendirent, et quand ils eurent déposé leurs armes, ils furent enveloppés et mis en pièces. Après ce nouveau parjure, Agathocle n'en traita pas moins avec Dinocrate, qu'il plaça à la tête d'une partie de ses propres troupes. Enfin il lui donna son amitié. Au grand étonnement de tous, on vit désormais ces deux hommes fidèles l'un à l'autre : Dinocrate, reconnaissant la supériorité d'Agathocle, le servit avec dévouement, et celui-ci, qui ne s'était jamais ouvert à personne, lui confia les plus grandes affaires.

Maître incontesté de Syracuse, Agathocle conclut avec les Carthaginois un traité qui remit les choses sur le même pied qu'avant son expédition d'Afrique. Les Carthaginois gardèrent toutes leurs possessions et donnèrent en retour une somme de trois cents talents avec deux cent mille médimnes de blé¹. Agathocle se trouva bientôt à l'étroit dans la

¹ Diod., lib. XX, cap. LXXIX.

Sicile, quand il dut la partager avec Carthage, et cherchant de nouvelles aventures, il alla au secours de Corcyre, que Cassandre, roi de Macédoine, assiégeait par terre et par mer. Il brûla la flotte de Cassandre, et dans l'île qu'il délivrait, il érigea un trophée attestant son triomphe sur les vainqueurs de l'Asie. Il débarqua sur les côtes de l'Italie et fit la guerre aux habitants du Bruttium sans résultats éclatants. Il voulait à l'exemple de Denys subjuguier plusieurs populations italiques, mais il ne réussit qu'à prendre Crotona, dans laquelle il mit garnison.

Une pensée l'obsédait. Il voulait retourner en Afrique et reprendre l'exécution de son grand dessein. Il était convaincu que Carthage ne s'était sauvée que parce qu'elle était restée maîtresse de la mer et n'avait jamais manqué des blés de la Sicile et de la Sardaigne. Il voulait la priver désormais de cette ressource par un blocus maritime combiné avec une expédition dans l'intérieur des terres, et il avait réuni jusqu'à deux cents bâtiments à quatre et même six rangs de rames. Mais il est des entreprises que la fortune ne permet pas de recommencer. Agathocle s'occupait de ces vastes préparatifs, sans pressentir le coup qui devait trancher sa vie.

Le dernier de ses fils, qui s'appelait aussi Agathocle, était l'objet de sa prédilection, et il était désigné par son père comme son successeur. Il fut investi du commandement de l'armée, qui dut lui être remis par Archagathus, fils de celui qui avait péri en Afrique. Ce petit-fils d'Agathocle ressemblait trop à ceux dont il descendait, pour ne pas se venger d'une préférence injurieuse. Il avait remarqué qu'un jeune prisonnier d'Égeste, nommé Ménon, que sa beauté avait mis au nombre des favoris d'Agathocle, ne supportait qu'avec douleur la ruine de sa patrie et sa propre condition. Archagathus cultiva le ressentiment de Ménon, et quand il crut le moment favorable, il le pressa d'empoisonner le roi. L'habitude qu'avait Agathocle après le repas de demander une plume pour se nettoyer les dents, facilita le crime : Ménon lui en présenta une imprégnée d'un poison septique¹. En s'en servant longtemps sans défiance, Agathocle fit pénétrer partout le venin. D'insupportables douleurs amenèrent en quelques jours un état désespéré. Aux approches de la mort, Agathocle convoqua le peu-

¹ Diod. *Fragmenta*, lib. XXI.

ple, et lui dénonça les forfaits d'Archagathus, qui avait aussi, dans l'ivresse d'un festin, assassiné le jeune prince auquel était réservé la royauté. Il demanda le châtimement du parricide, et confirma devant l'assemblée, comme dernier acte de son pouvoir, le rétablissement de la démocratie. Une tradition prétend qu'Agathocle aurait été mis sur le bûcher avant d'avoir rendu le dernier soupir, et qu'il aurait ainsi expié ses crimes au milieu des flammes. A une destinée d'une grandeur sinistre l'imagination populaire a mis une fin terrible et dramatique.

Polybe¹ et Diodore² nous ont appris comment deux écrivains contemporains d'Agathocle lui ont prodigué avec une égale injustice l'outrage et la louange. Exilé de la Sicile par Agathocle, Timée attendit la mort du vieux roi pour se venger sur sa mémoire. Il exagéra ses vices, lui prêta de nouveaux crimes, nia son courage et ses grandes qualités. Callias, au contraire, comblé des bienfaits d'Agathocle, qui l'avait enrichi avec des domaines

¹ Polyb. *Histor. reliquæ*, lib. XII, cap. xv.

² Diod. *Fragmenta*, lib. XXI.

confisqués sur des proscrits, vanta ses vertus, sa pitié envers les dieux et son humanité.

Sans nous arrêter à ces mensonges de la haine et de la reconnaissance, l'homme qui a gouverné vingt-huit ans Syracuse a laissé un grand nom. Sorti du peuple, et n'oubliant pas, sous la pourpre, l'obscurité de son extraction, le fils du potier avait le génie du pouvoir et de la guerre. Il conçut l'audacieuse et féconde idée de soumettre l'Afrique à l'ascendant de l'Europe en abattant Carthage, et il domina en la servant une démocratie turbulente, qui, à l'aspect de son maître, n'en était pas moins orgueilleuse qu'épouvantée. Il aimait le plaisir, mais ne s'y amollit pas. Après un revers il était plus redoutable qu'après une victoire : la mauvaise fortune éveillait en lui de nouvelles ressources d'énergie, de ruse et de cruauté.

On demanda un jour à un des plus illustres citoyens de Rome, au premier Scipion, quels étaient à son avis les hommes d'État les plus remarquables par la pénétration du jugement et par l'habileté dans l'audace¹. Scipion nomma sans hésiter les

¹ Polyb. *Hist. reliquæ*, lib. XV, cap. XXXV. Σὺν γὰρ τοῖς ἀνδράσι τοῖς ἐπὶ τῆς πόλεως.

deux Siciliens Denys et Agathocle, ne cachant pas son admiration pour le talent politique de ces fameux usurpateurs.

Cette opinion d'un des plus grands hommes du patriciat romain est accablante pour Syracuse. Denys et Agathocle ne sont mis si haut qu'en raison même de la difficulté presque insurmontable de gouverner une semblable cité. Dans les fougueux Siciliens, l'ardeur du sang africain s'était mêlée à la mobilité grecque. Voisine et souvent tributaire de l'Afrique, la Sicile avait avec elle des affinités qui ne lui permettaient pas de s'accommoder du gouvernement démocratique dont à peine le génie hellénique était capable.

Syracuse, moins encore qu'Athènes, connut le régime et les mœurs de la liberté. Ses passions triomphèrent toujours du génie de ses institutions. En vain la Grèce lui fut maintes fois secourable; elle lui envoya Gylippe pour la défendre, Timoléon pour la régénérer. Syracuse retombait toujours dans ses emportements; puis pour se sauver de ses propres fureurs, elle se précipitait dans la servitude. Elle ne respira jamais que sous le joug.

L'éclat des arts compensa cet avortement de la

liberté. La statuaire et l'architecture eurent en Sicile des magnificences dont le voyageur moderne trouve quelques vestiges dans les ruines trop rares d'Agrigente et de Sélinonte. Un amphithéâtre, aux trois quarts détruit, voilà tout ce qui reste de l'opulente Syracuse.

Un jour, la Grèce émerveillée reçut d'un Sicilien des leçons d'éloquence. La ville de Léontium, vivement attaquée par les Syracusains, envoya Gorgias à Athènes pour en implorer un prompt secours. Gorgias harangua les Athéniens avec tant de succès, que non-seulement il obtint ce qu'il demandait pour sa patrie, mais qu'il fut lui-même comblé de prévenances et d'honneurs. Les Athéniens, avides d'une parole qui transportait dans la prose les images et les hardiesses de la poésie, ne voulurent plus laisser partir un orateur auquel ils devaient des émotions nouvelles. Gorgias se fixa dans Athènes; il y ouvrit une école qui devint fameuse dans toute la Grèce, et où il eut pour disciples Critias et Thucydide. Il fit de la rhétorique un art ayant sa méthode, ses préceptes, et il fut aussi le premier improvisateur. Les Athéniens ne se lassaient pas d'admirer son heureuse

facilité. Les jours où il parlait s'appelaient des fêtes, et ses discours des flambeaux ¹. Gorgias fut le maître reconnu de l'éloquence jusqu'à Platon, qui ne dédaigna pas de le traiter en rival qu'il voulait abattre.

La splendeur dont brillèrent à Syracuse la science et la poésie, a fait l'envie de la Grèce. Géomètre original et profond, Archimède fut inventeur dans la mécanique et démontra aux plus ignorants la puissance et l'utilité des machines. Il se servit de la science pour défendre sa patrie ², qu'une surprise livra aux Romains. Quand il fut frappé par le glaive d'un soldat, il méditait sur un théorème. Vers le même temps vieillissait un poète dont la jeunesse avait vu les derniers jours d'Agathocle, et qui composa une partie de ses vers en Égypte, mais en pensant toujours à sa patrie dont il a éloquentement déploré les mal-

¹ Ἀγμνάδας.

² « Archimedes is erat, unicus spectator cœli siderumque; mirabilior tamen inventor ac machinator bellicorum tormentorum operumque, quibus ea, quæ hostes ingenti mole agerent, ipse perlevi momento ludilicaretur. » T. Livii lib. XXIV, cap. xxxiv.

heurs ¹. Dans les poèmes de Théocrite, nous trouvons les pensées et les images les plus naïves à côté des sentiments délicats et subtils que suggère une civilisation raffinée. Cette association n'offense pas le goût, parce qu'elle s'est faite sans effort dans l'imagination du chantre syracusain. Il a mis dans ses vers, dont le dialecte dorien augmente l'harmonie, les contrastes qui l'environnaient. La Sicile n'offrait-elle pas au poète ses villes opulentes et ses sites sauvages, la corruption et la simplicité des mœurs, l'aimable rudesse des premiers jours du monde, et les derniers efforts du luxe et de la volupté? Voilà les *Idylles* de Théocrite.

¹ Idylle XVI^e.

CHAPITRE XV.

DÉCLIN DES RÉPUBLIQUES. — LA MONARCHIE MACÉDONIENNE
S'ÉLÈVE. — PHILIPPE.

Au milieu de la guerre du Péloponèse, un contemporain peignait la corruption croissante de la société grecque. « Les séditions régnaient dans les États, écrivait Thucydide¹, et les villes qui se livraient les dernières à l'anarchie s'abandonnèrent à de plus grands excès, jalouses de se distinguer par l'esprit d'invention. L'acception des mots fut changée. L'audace insensée fut appelée zèle courageux; la lenteur prévoyante, lâcheté déguisée. L'homme violent était un homme sûr; celui qui le contrariait un homme

¹ Lib. III, cap. LXXXII, LXXXIII.

suspect.... La cause de tous ces maux était la fureur de dominer qu'inspirent l'ambition et la cupidité. Les passions échauffaient les esprits. Les chefs des deux factions qui partageaient les villes, les unes sous le prétexte spécieux de l'égalité politique du peuple, les autres sous celui d'une aristocratie modérée, affectaient de ne consulter que le bien de la patrie, mais au fond travaillaient à se supplanter mutuellement et ne songeaient qu'à eux. Dans leur lutte il n'était pas d'excès que ne se permît leur audace.... Aucun des partis n'obéissait plus à la justice, mais on louait ceux qui par leur éloquence obtenaient quelque résultat envié. Les citoyens modérés périssaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils n'en partageaient pas les périls, soit par la jalousie qu'on leur portait d'y avoir échappé. La bonne foi, cet élan des âmes généreuses, fut un objet de risée et disparut. On se rangeait en bataille les uns contre les autres avec une égale défiance. On ne pouvait croire, pour en venir à une réconciliation, ni à la parole la plus solennelle, ni aux plus terribles serments. Dominés par la pensée qu'on ne pouvait rien espérer de stable, les citoyens s'occupaient surtout à

se mettre à l'abri du mal. Ordinairement, ceux qui avaient moins de capacité l'emportaient sur les autres. En effet, craignant que par leur propre infériorité et la finesse de leurs ennemis ils ne fussent vaincus en audace et en habileté, ils marchaient témérairement au but; tandis que ceux-ci, dédaignant de pressentir le danger et se flattant de triompher, non par la violence, mais par le talent, succombaient en plus grand nombre. » Au milieu de nos révolutions modernes, l'éternelle vérité de cette peinture paraît plus vive encore.

La pente des mœurs vers l'anarchie était aussi aggravée par les institutions. Dans aucune cité de la Grèce, hormis Sparte, le pouvoir politique n'avait de règles de conduite ni de conditions de durée. Le peuple ou une portion du peuple, selon que la constitution était plus ou moins démocratique, décidait de tout. A côté de l'assemblée générale des citoyens, il y avait, il est vrai, la plupart du temps, un sénat qui préparait les affaires et les décrets; mais la décision suprême appartenait au peuple dont les factions et les orateurs se disputaient la volonté. Comme les partis triomphaient tour à tour, les résolutions prises au nom

du peuple étaient éphémères et contradictoires. Les magistrats chargés de les exécuter, exerçaient un pouvoir trop court, au grand dommage de la république. Leurs fonctions ne duraient qu'un an ou six mois. Le peuple était plus jaloux du droit de renouveler sans cesse ses magistrats que de la bonne administration de ses propres affaires. Plus les élections étaient fréquentes, plus il se sentait souverain.

Entre les villes la rivalité était continuelle. Chaque cité avec son petit territoire formait au sein de la nationalité grecque un monde distinct et souvent hostile à ce qui l'avoisinait. La fécondité même du génie hellénique était une cause de divisions. Les villes se montraient fières vis-à-vis les unes des autres de l'antiquité de leur origine et de leurs dieux, du caractère de leur constitution, du talent de leurs poètes et de leurs artistes; et pour peu qu'à cette émulation vînt se mêler un litige d'intérêts, la guerre ne tardait pas à éclater. Cependant le moment approchait où la Grèce, qui faisait de ses forces un si imprudent usage, aurait à se défendre contre un ennemi formidable.

Pour les rois de Perse, la guerre du Péloponèse

avait été le plus agréable des spectacles : leurs ennemis s'entre-déchiraient. Les successeurs de Xerxès purent se promettre d'avoir raison de cette Grèce que Xerxès n'avait pu vaincre. Ils prêtèrent secours tantôt à Athènes, tantôt à Sparte, s'immiscèrent dans les débats intérieurs des cités helléniques, corrompirent les orateurs, soudoyèrent les factions. L'or des Perses triomphait de la vertu des républiques, en attendant le moment favorable d'une invasion nouvelle qui devait venger les défaites de Salamine et de Platée.

Sparte se trouvait l'adversaire naturel de pareils desseins. Depuis qu'elle avait fait tomber les murailles d'Athènes, elle dominait sur terre et sur mer. Partout à la démocratie elle substitua un régime oligarchique¹ ; dans chaque ville elle imposa des *harmostes* qui avaient entre leurs mains tous les pouvoirs, et elle frappa des contributions qui s'élevaient chaque année à plus de mille talents.

Au moment où les Lacédémoniens s'emparaient de cette dictature, la monarchie des Perses était troublée par les discordes de la maison royale.

¹ Diod., lib. XIV, cap. x.

Darius Nothus avait laissé le trône à son fils aîné Artaxerce, au grand déplaisir de sa femme Parysatis, qui eût voulu voir la couronne passer sur la tête de Cyrus, son second fils¹. Parysatis avait inutilement représenté qu'elle avait mis au monde Artaxerce avant que Darius fût roi, et Cyrus depuis que son époux était devenu le maître des Perses. Darius ne voulut pas imiter le premier Xerxès, qui s'était servi d'un prétexte semblable, afin de déroger aux lois de la monarchie, et il désigna en mourant Artaxerce pour son successeur.

Cyrus eut le gouvernement de la Lydie et des provinces maritimes de l'empire avec les titres de satrape et de général. Cette large part de puissance, au lieu de satisfaire son ambition, l'irrita. Déjà avant la mort de son père, Cyrus avait gouverné l'Asie Mineure, et il s'était attaché à gagner l'amitié de Lysandre, le Lacédémonien. Il l'avait reçu à Sardes et lui avait fait don de sommes considérables. C'est avec ces subsides que Lysandre entretenait la flotte qui triompha des forces d'Athènes à Ægos-Potamos.

¹ Plutarch. *Artax.*, t. V, p. 448.

De retour dans son gouvernement, Cyrus conçut l'audacieux projet d'usurper le trône avec le secours de Sparte. Il demanda aux Lacédémoniens de faire pour lui ce qu'il avait fait pour eux dans leur lutte contre Athènes¹. Sparte lui témoigna facilement une reconnaissance qui s'accordait avec sa politique. Elle enjoignit à tous ses généraux de seconder les projets de Cyrus. Les meilleurs soldats du Péloponèse furent enrôlés. Le Lacédémonien Cléarque, banni de sa patrie, leva des troupes dans la Chersonèse. De nombreuses recrues faites dans l'Arcadie, l'Achaïe et la Béotie, arrivèrent à Sardes. Cyrus donna d'abord pour prétexte à ces préparatifs la nécessité de réprimer Tissapherne, qui refusait de reconnaître son autorité; puis il alléguait une expédition contre les Pisidiens, enfin il marcha ouvertement contre son frère. Il mit environ six mois à traverser les États sur lesquels il voulait régner. Artaxerce l'attendait dans la Babylonie et lui offrit la bataille à Cunaxa. Déjà les Grecs avaient presque décidé la victoire en faveur de Cyrus, quand celui-ci, emporté par la haine à la vue de

¹ Xenoph. *Histor. græc.*, lib. III, cap. 1.

son frère, fond sur lui, le blesse, et tombe lui-même mortellement atteint d'un javelot. Le plus fidèle de ses eunuques se tua sur son cadavre.

De brillantes qualités et des passions indomptables distinguaient Cyrus, dont Xénophon nous a transmis cette parole qu'il désirait vivre assez longtemps pour vaincre en bienfaits et en vengeances ses amis et ses ennemis¹. Il ambitionna le trône avec une impétueuse énergie, parce qu'il s'en estimait le plus digne. Il avait déjà montré quelques vertus de roi, l'autorité dans le commandement, une munificence judicieuse, une chaleureuse constance dans les amitiés. Il éprouvait pour les talents et les mœurs militaires des Grecs une sincère admiration, parce qu'il sentait mieux que personne l'infériorité des Perses. Dans Cyrus, qui succomba si jeune, il y avait comme l'ébauche d'un grand homme.

S'il eût vécu, s'il eût régné, peut-être eût-il détourné des Perses les malheurs qui vinrent les accabler sous les successeurs d'Artaxerce. Sa révolte au contraire découvrit la faiblesse de l'empire

¹ Xenoph. *de Cyr. Exped.*, lib. I, cap. ix.

et témoigna de la supériorité des Grecs aux yeux de toute l'Asie. L'armée avec laquelle Cyrus avait entrepris de renverser son frère, était composée de cent mille Asiatiques et de treize mille Grecs. Cette disproportion parlait assez haut. Ces treize mille Grecs arrivés presque aux portes de Babylone, durent traverser l'Asie encore une fois et opérer une retraite dont un de leurs capitaines se fit l'historien. La Grèce lut avidement le récit des dangers que ses enfants avaient courus : cette aventure militaire lui rappelait ses anciennes victoires, et lui permettait d'en présager de nouvelles.

Ennemis déclarés d'Artaxerce par l'assistance qu'ils avaient donnée à Cyrus, les Lacédémoniens, loin de craindre la guerre, résolurent de la commencer et de la porter en Asie. Ils s'y déterminèrent par les conseils d'Agésilas, l'un des deux rois qui commandaient à Sparte. Agésilas conçut le premier le dessein qui occupa le génie de Philippe de Macédoine et d'Alexandre. Il voulut conquérir l'Asie, au lieu de se borner à défendre la Grèce. Artaxerce se préparait à prendre l'offensive; Agésilas le prévint, ravagea la Phrygie dans une première campagne, et revint à Éphèse, où pendant

l'hiver il remonta sa cavalerie. Au printemps il entra dans la Lydie, battit Tissapherne et devint en peu de temps le maître de l'Asie Mineure, qui n'obéissait plus aux satrapes d'Artaxerce, mais à un Spartiate donnant ses ordres avec un impérieux laconisme. Après deux années d'occupation des provinces maritimes, Agésilas était au moment de pénétrer dans l'intérieur de la monarchie perse, et d'aller chercher le grand roi dans ses capitales, dans Ecbatane et dans Suze, lorsqu'il reçut des éphores l'ordre de revenir sur-le-champ au secours de Sparte que menaçaient les Béotiens. Il obéit.

Ainsi la Grèce, par ses discordes, livrait le secret de sa faiblesse et justifiait d'avance la politique que Philippe de Macédoine devait pratiquer trente ans plus tard. Ni sa propre constitution¹, ni l'état de la Grèce, ne permettaient à Sparte de conquérir l'Asie.

Les expéditions lointaines, créant dans l'État des besoins et des rapports nouveaux, étaient incompatibles avec le génie d'une oligarchie jalouse qui craignait toujours que le changement des habitudes

¹ Voy. ch. VIII, *Constitution de Sparte*.

et des mœurs ne diminuât son pouvoir. Quand Lysandre, après la guerre du Péloponèse, envoya à Sparte ce qui lui était resté entre les mains d'or et d'argent, avec tous les présents dont il avait été comblé, les éphores, auxquels plusieurs des principaux citoyens dénoncèrent le danger de pareilles richesses, s'arrêtèrent au parti de les garder pour les dépenses de l'État, en défendant aux particuliers de s'en servir¹. Expédient singulier qui trahit l'embarras de Sparte entre son institut et son ambition.

Plusieurs républiques se soulevèrent contre le despotisme des Lacédémoniens, qui opprimaient la Grèce sans avoir la force de la contenir et de la gouverner. La pétulante indépendance de l'esprit hellénique se frayait passage et reprenait le dessus. Sparte déploya contre l'Élide et la Messénie des rigueurs qui répandirent de vifs ressentiments chez les peuples voisins, à Argos, à Thèbes, à Corinthe. Alors on vit arriver en Grèce un agent du roi de Perse, Timocrate le Rhodien², qui distribua cin-

¹ Plutarch. *Lysand.*, t. III, p. 35.

² Xenoph. *Hist. græc.*, lib. III, cap. v.

quante talents aux chefs et aux orateurs de ces trois républiques, en recevant leur serment de déterminer la guerre contre les Lacédémoniens. Athènes entra dans cette ligue par le seul désir de la commander, et voilà comment Agésilas fut arraché à la conquête de l'Asie.

Dévoué à Sparte en véritable héraclide¹, Agésilas ne songea jamais, comme Lysandre, à changer la constitution pour augmenter son autorité. Il estimait une pareille entreprise non moins stérile que coupable. Il comprit ce qu'oublia Lysandre, qu'une fois en révolte contre l'aristocratie, à laquelle il appartenait, il serait sans force, ou que si, pendant quelques jours, il avait plus de puissance, il briserait pour l'avenir les ressorts de l'État. Aussi n'eut-il qu'une manière d'accroître son crédit, ce fut d'honorer particulièrement les sénateurs et les éphores. Au milieu de toutes les entraves qui le gênaient, il semblait se mouvoir avec liberté.

¹ Agésilas était le second fils d'Archidamus, roi de Sparte. Quand Agis, son frère aîné, mourut, il supplanta son neveu Léotychide, et se fit déclarer roi à sa place. Léotychide passait pour être le fils d'Alcibiade. On l'écarta du trône comme illégitime.

Artaxerce avait été trop effrayé par l'agression d'Agésilas, pour ne pas chercher à Sparte des ennemis de tous côtés. Un habile auxiliaire vint s'offrir à lui : c'était Conon, général athénien. Après les désastres de sa patrie, Conon s'était retiré à Cypré, auprès du roi Évagoras, avec huit vaisseaux, débris de l'escadre qu'il n'avait pas dépendu de lui de sauver à Ægos-Potamos. Il épiait l'occasion d'une revanche et la trouva dans les attaques d'Agésilas. Il se rendit auprès de Pharnabaze, satrape d'Ionie et de Lydie, gendre d'Artaxerce ; il sut lui persuader qu'il fallait surtout détruire la supériorité maritime que depuis quelques années s'arrogeaient les Lacédémoniens. Pharnabaze associa Conon au commandement de la flotte perse, et dès ce moment la face des affaires changea.

Prenant la conduite de la guerre avec l'activité et l'ascendant d'un grand capitaine¹, Conon, après avoir détaché les Rhodiens de l'alliance de Sparte

¹ Nous trouvons, dans le *Panégistique d'Athènes*, par Isocrate, un bel éloge de Conon, qui est représenté comme le plus expérimenté des généraux et le plus fidèle à la cause de la Grèce.

et intercepté un convoi que le roi d'Égypte envoyait aux Lacédémoniens, voulut conférer de ses desseins avec Artaxerce lui-même. Il laissa la flotte perse sous le commandement de deux de ses lieutenants, Athéniens comme lui; puis il fit voile vers la Cilicie, gagna la Syrie, et descendit l'Euphrate jusqu'à Babylone¹. C'était, depuis Thémistocle, l'Athénien le plus illustre que recevait la cour de Perse.

La réputation de Conon, ses discours inspirèrent une confiance sans bornes à Artaxerce, qui lui ouvrit ses trésors, et le laissa maître absolu tant du plan de campagne que du choix d'un collègue dans le commandement. Conon désigna Pharnabaze, et repartit bientôt pour les provinces maritimes de l'empire, comblé d'honneurs et muni des pouvoirs les plus étendus. Dès que le général athénien et le satrape furent réunis, ils cherchèrent les Lacédémoniens pour leur offrir la bataille, et les rencontrèrent près de Cnide.

Pisandre, beau-frère d'Agésilas, commandait la flotte de Sparte. Il devait ce poste important moins

¹ Diod., lib. XIV, cap. LXXXI.

à son mérite qu'à sa parenté : non qu'il manquât de cœur, mais sa médiocrité le prédestinait à une triste fin. Enveloppé par des forces considérables, abandonné de ses alliés qu'épouvantait la supériorité de l'ennemi, Pisandre se défendit jusqu'à la mort avec l'intrépidité d'un Spartiate, sans pouvoir par sa bravoure atténuer la gravité de sa défaite. Athènes était vengée, car Lacédémone perdait en un seul jour l'empire de la mer.

Conon, poursuivant un triomphe qui avait fait tomber entre ses mains plus de cinquante vaisseaux, se dirigea avec Pharnabaze contre les alliés de Sparte. La défection fut rapide. Cos, Chio, Mitylène, Éphèse, Érythrée, toutes les villes de l'Asie Mineure se soulevèrent contre les Lacédémoniens, en chassèrent les harmostes, et accueillirent avec joie les vainqueurs. Pharnabaze, se laissant guider par les sages conseils de Conon, se présenta plutôt en libérateur qu'en maître, et les villes purent croire qu'il leur serait loisible de se gouverner à leur gré. Cette modération enleva aux Lacédémoniens presque tous leurs alliés. Cependant Conon n'oubliait pas la Grèce : il fit voile vers les Cyclades, s'empara de Cythère, y mit gar-

nison et débarqua à Corinthe. Cette ville opulente était alors le siège d'une sorte de confédération contre Lacédémone : Conon y trouva des députés d'Argos, de Thèbes, d'Athènes et de Thessalie ; il les exhorta à pousser vivement la guerre et leur en donna les moyens avec les subsides d'Artaxerce.

Une généreuse pensée préoccupait Conon, c'était de relever les murs d'Athènes, et il ne désespéra pas de la faire approuver à Pharnabaze. Il persuada au satrape que le rétablissement des fortifications d'Athènes était le plus rude coup qui pût être porté à la puissance de Sparte, et de son aveu il cingla vers le Pirée avec une partie de la flotte. Reçu avec transport il se mit promptement à l'œuvre. Les rameurs de ses trirèmes se joignirent aux charpentiers et aux maçons¹ ; les Athéniens furent aussi aidés par les habitants des contrées voisines, entre autres par les hommes de la Béotie. Conon, comme un autre Thémistocle, relevait les murs de sa patrie, et par le plus imprévu des jeux de la destinée il les relevait avec

¹ Xenoph. *Hist. græc.*, lib. IV, cap. VIII.

l'appui et les finances d'un des successeurs de Xerxès. Un nouvel avenir de domination et de gloire semblait s'ouvrir pour la cité de Minerve.

Cette prospérité de leurs rivaux jeta les Lacédémoniens dans une résolution extrême, et il fut alors hautement avéré qu'ils haïssaient plus encore les Athéniens que les Perses. Ils abandonnèrent non-seulement le dessein de vaincre un jour le grand roi dans ses propres États, mais même le rôle qu'ils avaient si longtemps ambitionné de protecteurs des villes grecques de l'Asie, et ils se mirent à la merci d'Artaxerce pour en obtenir la paix. Les descendants de Léonidas livrèrent la Grèce.

Constant adversaire de la politique d'Agésilas, Antalcide fut envoyé pour négocier la triste paix à laquelle il a laissé son nom. Il s'adressa au satrape Tiribaze que les succès de Pharnabaze inquiétaient, et qui devait accueillir volontiers un moyen de les interrompre. D'ailleurs Antalcide offrit du premier coup tout ce que pouvaient souhaiter l'orgueil et l'intérêt des Perses : il annonça qu'il venait demander la paix telle que le roi la désirait depuis longtemps, que Sparte ne disputait plus au roi les villes de l'Asie, et que l'indépendance des îles et des cités

de la Grèce lui suffisait¹. Puisque telles sont nos intentions, ajoutait Antalcide, pourquoi le roi nous ferait-il la guerre, et lui-même, de qui pourrait-il la craindre? Cette déclaration consterna les députés d'Athènes, de la Béotie, d'Argos et de Corinthe, qui s'étaient réunis auprès de Tiribaze. Ils réussirent un moment à faire ajourner le traité, mais la nouvelle politique de Sparte le rendait inévitable.

L'impétuosité de Conon hâta ce fâcheux dénouement. Non content de relever les murs d'Athènes, il voulut rendre à sa patrie son ancienne puissance, la domination de l'Ionie et de l'Éolide. Il laissa trop pénétrer ses desseins, et les Perses dont Sparte d'ailleurs envenimait encore les soupçons, résolurent de se débarrasser d'un auxiliaire qui ne travaillait plus pour eux. Attiré à Sardes par Tiribaze qui devait, disait-il, le charger d'une importante mission auprès du roi, Conon perdit la liberté, et bientôt sans doute la vie². Il ne reparut

¹ Xenoph. *Hist. græc.*, lib. IV, cap. viii.

² Xénophon garde le silence sur le sort de Conon. Cornelius Nepos, après avoir dit que plusieurs historiens avaient donné la mort violente de Conon comme un fait certain, ajoute que Dinon, toujours très-bien informé en

plus ni dans l'Asie Mineure, ni dans la Grèce, et par une dernière ressemblance avec Thémistocle, il mourut chez les barbares, loin d'Athènes qu'il avait servie avec un dévouement digne de temps moins corrompus et d'une meilleure fortune.

Entre l'ambition renaissante des Athéniens et l'abaissement volontaire des Spartiates, Artaxercès ne pouvait hésiter. Il combla de faveurs Antalcide, qui était allé le chercher dans une de ses capitales pour le reconnaître comme l'arbitre des destinées de la Grèce. Il oublia son aversion contre les Spartiates qu'il avait jusqu'alors regardés comme les plus impudents des hommes¹, et, dans un festin, à la grande surprise des assistants, il envoya à Antalcide une couronne de fleurs humectée de précieux parfums. C'était sans doute pour récompenser la basse adulation de cet ambassadeur qui, devant

ce qui concerne les Perses, assurait que Conon s'était évadé. Mais la plus sûre des autorités n'est-elle pas celle d'Isocrate, qui, dans le *Panegyrique d'Athènes*, le plus étudié et le plus important de ses discours, accuse formellement les Perses d'avoir osé faire mourir Conon? Ἐπὶ θάνατον συλλαβεῖν ἐτόλμησαν.

¹ Plutarch. *Artax.*, t. V, p. 436.

toute la cour, avait contrefait, dans une danse, Léonidas et Callicratidas. Les Perses jusqu'alors n'avaient pas connu de bouffon parmi les Spartiates.

Pour les Grecs désunis, la paix devint bientôt nécessaire, malgré de nobles répugnances. Tiribaze en lut les conditions aux députés de la Grèce, telles que le roi les imposait. Ce n'était pas tant un traité qu'une sorte de décret royal. En voici la teneur : « Le roi Artaxerce trouve juste que les villes d'Asie et les îles de Clazomène et de Cypre lui obéissent, et que les autres villes grecques, grandes et petites, soient libres, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront comme autrefois aux Athéniens. Ceux qui ne souscriront pas à cette paix seront mes ennemis, et de concert avec ceux qui l'accepteront, je leur ferai la guerre, par terre et par mer, avec mes flottes et mes finances¹. »

Xénophon² estime que les Spartiates sortirent glorieux de cette paix, qui rendait l'indépendance aux villes de la Grèce, affranchissait la Béotie, et

¹ Xenoph. *Hist. græc.*, lib. V, cap. 1.

² *Ibid.*

réprimait Argos. Mais l'hôte d'Agésilas, aveuglé par sa partialité pour Lacédémone, méconnaissait les sentiments de la Grèce elle-même, qui ne pardonna pas à Sparte de l'avoir prosternée devant les Perses. La Grèce comprit que, sous prétexte d'émanciper ses villes, on l'abaissait elle-même, et qu'elle n'aurait plus à sa tête de puissance capable d'imposer au grand roi une paix telle que Cimon l'avait dictée. Au reste, le négociateur du traité qui blessait la fierté hellénique, renvoyé auprès d'Artaxerce après la bataille de Leuctres, pour lui demander des secours, n'en reçut que des dédains dont triomphèrent cruellement ses ennemis. Pour échapper à leurs outrages et peut-être aux rigueurs des éphores, Antalcide se laissa mourir de faim.

Sparte elle-même fut punie. Entre la Phocide et l'Attique, au milieu de la plaine fertile qui s'étendait devant le mont Cithéron, s'élevait une ville, Thèbes la Cadméeenne, qui, après avoir été célèbre vers les premiers temps de son origine par une sorte de légende tragique, était retombée dans l'obscurité. Tout à coup elle attira sur elle les regards de la Grèce. Elle ne dut pas cette renommée im-

prévue à la force de sa constitution, car elle passait sans cesse par des secousses violentes de l'oligarchie à la démocratie. La fortune lui envoya deux hommes qui firent de leur propre grandeur la gloire de la patrie.

Au-dessous d'Épaminondas pour la beauté du génie et de l'âme, Pélopidas redevenait son égal par l'admiration et le dévouement qu'il lui portait. Il eut d'ailleurs le principal honneur de la délivrance de Thèbes en reprenant la Cadmée sur les Spartiates par le plus hardi des coups de main. Il avait aussi commencé, par son impétueuse bravoure, à prouver que les hommes orgueilleux qui buvaient les eaux de l'Eurotas pouvaient être vaincus. A Leuctres, à la tête du bataillon sacré, il chargea l'ennemi avec une furie qui déconcerta tout à fait la tactique lacédémonienne. Jamais tant de Spartiates n'avaient jonché le sol. Aussi lorsque les Thébains envoyèrent Pélopidas auprès d'Artaxerce pour contre-balancer l'influence des autres villes grecques, les satrapes et les généraux du grand roi l'honorèrent comme un vengeur.

Mais le plus redoutable ennemi de Sparte fut Épaminondas, qui faillit un jour la prendre comme

un nid d'oiseaux, suivant un mot de Xénophon¹.
« Oh ! l'homme aux grandes choses ! » s'écria le
vieil Agésilas en l'apercevant de l'autre bord de
l'Eurotas. Éloge digne de ces deux illustres ad-
versaires.

Au moment de disparaître, l'antique liberté de
la Grèce eut son héros le plus achevé. D'un génie
moins étendu que Thémistocle, Épaminondas n'en
fut pas moins, avec d'autres qualités, un modèle
parfait de l'homme politique. Il avait plus d'indul-
gence pour les travers et les injustices du peuple.
A l'école de la sagesse pythagoricienne, il avait
contracté une indéfectible sérénité. Ce fut le Ta-
rentin Lysis qui l'initia à la philosophie, et le
Thébain ne s'y exerça pas moins que dans toutes
les parties de l'éducation grecque : la musique, le
chant, la danse, la lutte, la course, le maniement
des armes ; cultivant avec une égale constance les
qualités de l'âme et celles du corps.

Épaminondas avait pour la grandeur de Thèbes
les plus vastes desseins : il voulait qu'elle aspirât

¹ Xenoph. *Hist. græc.*, lib. VII, cap. v.

² Plutarch. *Agesil.*, t. III, p. 687.

à l'empire de la mer, afin de dominer plus sûrement la Grèce. Dociles à sa voix, les Thébains décrétèrent la construction de cent trirèmes, et l'envoyèrent à Rhodes, à Chio, à Byzance, où l'amiral athénien, Lachès, dut céder à son ascendant¹. Épaminondas attacha ces villes à la cause de Thèbes. Il avait aussi résolu de délivrer le Péloponèse de la tyrannie de Sparte, et il y réussissait si la mort ne l'eût saisi au milieu de sa victoire de Mantinée. Avant d'expirer, il appela auprès de lui ses deux lieutenants, Daïphante et Jollidas, et quand il eut appris qu'ils avaient succombé l'un et l'autre : « Il ne reste plus aux Thébains qu'à faire la paix, car ils n'ont plus de général². » Par ce dernier conseil Épaminondas, en mourant, lisait dans l'avenir.

Il connaissait les Béotiens, leur penchant à la mollesse, et il ne les avait aguerris qu'en les tenant en haleine par de continuelles expéditions. D'ailleurs la Béotie, pays plat et découvert, était à ses yeux un théâtre naturel de guerre, car il estimait

¹ Diod., lib. XV, cap. lxxix.

² Plutarch. *Apophthey.*, t. VI, p. 733.

que ceux qui l'habitaient ne pouvaient la garder qu'en ayant toujours le bras passé dans le bouclier¹. C'est surtout par la nouveauté de ses savantes manœuvres² qu'Épaminondas donna aux Thébains la supériorité sur les Spartiates. Ainsi son génie guerrier et politique était comme l'âme de la patrie. Thèbes vivait dans ce grand homme, qui répandait autour de lui une pénétrante vigueur. Épaminondas avait pour ce qui était beau un enthousiasme que les autres ressentaient pour lui-même. A Mantinée, son jeune ami Céphísodore se fit tuer à ses côtés, et on l'ensevelit auprès du héros³.

La catastrophe de Mantinée émut toute la Grèce, et un orateur athénien⁴ dit à la tribune, que le destin avait mis dans le même tombeau le corps d'Épaminondas et la puissance des Thébains. Plus tard un historien romain⁵, jugeant les événements

¹ Plutarch. *Apophtheg.*, t. VI, p. 732.

² Xénophon a décrit ces manœuvres en homme du métier, et un militaire moderne, le chevalier de Folard, en a fait une étude critique dans son *Traité de la Colonne*. Voy. *Traduction de Polybe de dom Vincent Thuillier*, t. I.

³ Plutarch. *Amator.*, t. IX, p. 51.

⁴ Était-ce Démonax ?

⁵ « Sicuti telo si primam aciem præfregis, reliquo ferro

à des siècles de distance , compara Thèbes privée d'Épaminondas à un javelot dont la pointe était brisée. Cette brusque décadence était la plus éloquente des oraisons funèbres.

Deux ans après la mort d'Épaminondas , sortait furtivement de Thèbes un jeune étranger que Pélopidas y avait amené depuis longtemps avec trente autres enfants de Macédoine. C'étaient des otages. Pélopidas les avait exigés après s'être entremis entre les princes macédoniens qui se disputaient le trône. Le plus illustre de ces otages était le troisième fils du roi Amyntas , le jeune Philippe , qui grandissait à Thèbes pour les plus hautes destinées. Il y fut élevé par un pythagoricien , et il passa neuf ans auprès d'Épaminondas. Ainsi, le dernier héros de la Grèce républicaine fut le maître du roi qui , sur les ruines de la liberté antique , devait ouvrir un nouvel ordre de choses. *Magnus rerum nascitur ordo.*

C'est du fond d'un pays inconnu et méprisé des Athéniens et des Spartiates que sortit l'impulsion

*vim nocendi sustuleris, sic illo velut mucrone teli ablato
duce Thebanorum , rei quoque publicæ vires hebetatæ
sunt.* » M. J. Justin. *Hist.*, lib. VI , cap. VIII.

puissante qui, en trente-six ans, changea la face de la Grèce et d'une partie du monde. L'intérieur de la Macédoine reste encore aujourd'hui peu connu sur plusieurs points, tant cette contrée montueuse a de sinuosités et de replis. On dit que le voyageur persévérant, l'explorateur aventureux peuvent y être récompensés par des merveilles ignorées, de grandes ruines, des sites magnifiquement sauvages. Les Grecs savaient seulement que la Macédoine, région barbare enclavée entre l'Illyrie, la Thrace et la Thessalie, était défendue par une ceinture de monts orgueilleux, le Rhodope, l'Athos et l'Olympe. C'était un pays misérable d'où, au dire des Grecs, on ne tirait même pas de bons esclaves¹.

Cependant les chefs de ce pays se vantaient de descendre d'Hercule. Ils prétendaient que Caranus, d'origine royale et le sixième du sang des Héraclides, avait quitté Argos pour obéir à un oracle, et qu'à la tête de jeunes et hardis guerriers, il était arrivé jusque dans la Macédoine qui s'appelait alors Émathie, du nom d'un ancien roi Émathion. Ca-

¹ Demosth. *Philipp.* III.

ranus attaqua les chefs qui régnaient dans la contrée, se mit à leur place et fit de diverses peuplades un seul corps de nation. Voilà ce que les Macédoniens opposaient aux Hellènes, qui ne voulaient pas les reconnaître, et Alexandre, qui se glorifiait de descendre d'Achille par sa mère, ajoutait qu'il avait aussi Hercule pour auteur de sa race.

Les hommes qui habitaient le sol agreste de la Macédoine, s'occupaient à faire paître sur les montagnes des troupeaux de chèvres et les défendaient contre les brigandages des Illyriens, des Triballes et des Thraces, leurs voisins¹. Quand ils ne guerroyaient pas, ils chassaient, et ils se trouvèrent ainsi tout formés pour une vie et des institutions militaires. C'était un peuple de soldats qui se sentaient libres, et qui en même temps savaient obéir, surtout s'ils avaient des chefs dont ils estimaient l'habileté et la valeur. Les rois jouissaient d'un grand pouvoir et la nation avait ses franchises. En paix comme en guerre, tout Macédonien accusé d'un crime était jugé par ses concitoyens. L'assemblée générale ou l'armée pronon-

¹ Arrian., lib. VII, cap. 1x, x.

çait. Le roi pouvait adoucir la peine; mais c'était une coutume rarement enfreinte, que pour condamner il avait besoin de l'adhésion et du concours des Macédoniens ¹.

Presque toujours sous les armes, la nation savait qu'elle ne pouvait être opprimée, et aussi que, pour triompher de ses ennemis, elle devait être conduite avec vigueur. Elle se confiait à ses rois qui la disciplinèrent, et firent de la Macédoine un camp redoutable que les Illyriens et les Thraces durent respecter. Dans ce camp s'élevèrent les deux grands hommes qui changèrent le sort de la Grèce et de l'Asie. Nous n'avons plus affaire ni à de pacifiques législateurs ni à des démocraties discoureuses. La force succède à la persuasion et l'action à la parole.

C'est par un labeur obscur, à travers l'anarchie et la guerre, que se forma la puissance macédonnienne. Néanmoins avant Philippe, il y eut un roi que Thucydide a loué. « Archélaüs, fils de Perdiccas, écrit l'historien, a élevé des places fortes

¹ Quint. Curt., lib. VI, cap. VIII. Il y a dans les termes dont se sert Quinte Curce une certaine exagération que le judicieux Sainte-Croix a signalée.

dans la Macédoine, ouvert des routes, régularisé le gouvernement, pourvu à tous les besoins de la guerre, monté la cavalerie, armé l'infanterie; enfin il a fait plus à lui seul que les huit rois qui l'ont précédé¹. » Ce barbare ne manquait pas de goût pour les lettres et pour les arts. Zeuxis peignit l'intérieur de sa maison; Euripide et le bel Agathon furent ses commensaux². La civilisation pénétrait dans cette rude contrée. La poésie du rival de Sophocle, pleine de maximes générales et de vives lueurs sur les passions humaines, n'enchantait pas seulement Archélaüs, mais toute l'ardente jeunesse qui se pressait autour de lui, et Euripide devint l'auteur favori des Macédoniens.

La monarchie militaire qu'avait ainsi fortifiée Archélaüs³, contemporain de la guerre du Péloponèse, ne pouvait se passer d'une main ferme. Autrement elle était déchirée par l'ambition des grands, par les discordes, par les usurpations des parents du roi, et ses ennemis en triomphaient facilement.

¹ Thucyd., lib. II, cap. c.

² *Ælian. Var. Hist.*, lib. XIII, cap. iv.

³ Il ne faut pas le confondre avec un second Archélaüs, successeur du roi Oreste.

C'est pour se prémunir contre de tels dangers que la nation poussa Philippe à s'emparer du trône, quand il s'échappa de Thèbes et reparut en Macédoine. Son frère Perdiccas avait laissé un fils au berceau. Cette longue enfance effraya un peuple qui réclamait un chef aguerri; et de tuteur de son neveu, l'élève d'Épaminondas devint roi.

L'espoir de ceux qui l'avaient proclamé ne fut pas déçu. Deux ans ne s'étaient pas écoulés que Philippe avait battu les peuples limitrophes qui avaient à plusieurs reprises envahi la Macédoine. Il pénétra chez les Péoniens et les contraignit par une victoire à reconnaître son autorité. Il défit les Illyriens dans une grande bataille, soumit à ses lois tout le pays qui s'étendait jusqu'au lac Lychnitis¹, et ne rentra dans ses États qu'après avoir conclu une paix glorieuse. Les Macédoniens dont il relevait si rapidement les affaires, célébraient le roi qu'ils s'étaient donné : ils en étaient contents; mais l'homme qui les commandait roulait dans sa tête d'autres desseins.

La Grèce était plus que jamais divisée. Elle n'a-

¹ Diod., lib. XVI, cap. viii.

vait plus ni sentiment commun ni force maîtresse qui pussent la diriger vers quelque grand but. D'avides jalousies, la passion, et non pas la puissance de dominer, les violences de l'oligarchie et de la démocratie ramenant sans cesse les mêmes fautes et les mêmes malheurs, toutes ces causes aggravaient chaque jour la décadence des cités helléniques. Il fallait que cet affaiblissement ne fût que trop visible pour qu'un petit chef barbare, Jason, tyran de Phères, ait osé proposer aux Thessaliens l'empire de la Grèce comme un prix offert à leur valeur. La défaite de Leuctres, leur disait-il, avait brisé la puissance de Sparte, les Athéniens ne prétendaient plus qu'à primer sur mer, les Thébains n'étaient pas dignes de la suprématie, et Argos n'avait plus de force au milieu des factions qui l'inondaient de sang¹. Mais l'honneur de commander à la Grèce n'était pas réservé aux Thessaliens, peuple sans discipline, sans unité, partagé en petites républiques, en faibles tyrannies, et dont l'impétuosité militaire ne compensait pas assez les défauts et les vices.

D'un coup d'œil sûr et profond, Philippe jugea

¹ Diod., lib. XV, cap. LX.

les Grecs et vit tout ce qu'il pouvait oser. De la Macédoine faire un royaume puissant qui non-seulement n'eût rien à craindre des républiques, mais les dominât; ériger une sorte de suprématie monarchique qui fût pour tout le corps hellénique ce que les tyrannies étaient pour les cités, et une fois maître de la Grèce, la venger en conquérant l'Asie : telle est l'entreprise que Philippe suivit pendant vingt-quatre ans avec cette persévérance qui n'est pas un des moindres caractères du génie. Il ne précipita ni ne compromit rien, et vis-à-vis les Grecs, il ne démasqua son ambition que lentement.

Il s'agrandit d'abord par des empiétements sur ses voisins, sur les Illyriens et les Thraces. Après avoir respecté quelque temps Amphipolis, fondée par les Athéniens, il s'en empara, ainsi que de Pydna et de Potidée. Appelé en Thessalie par les Aleuades¹, vieille noblesse du pays qui ne voulait pas subir le joug de quelques usurpateurs, il battit ces petits tyrans, et gagna l'amitié des Thessaliens qui devinrent pour lui les plus fidèles comme les plus utiles des auxiliaires. Avec la cavalerie de la

¹ Diod., lib. XVI, cap. xiv.

Thessalie et l'infanterie macédonienne, Philippe eut les éléments d'une armée invincible.

Il organisa cette formidable phalange, muraille mobile et vivante qui marchait sur l'ennemi et l'écrasait inévitablement. Polybe¹, qui a démontré les avantages de la légion romaine sur la phalange, reconnaît que l'ordonnance des Macédoniens était supérieure à tout ce que connaissaient les Asiatiques et les Grecs. C'était alors le dernier développement de la science militaire qu'Alexandre devait perfectionner dans les plaines et les défilés de l'Asie.

Chez Philippe, l'homme d'État était encore supérieur au tacticien. Sa prévoyance embrassa tout et sut trouver des ressources indispensables à ses projets. Sur les confins de la Thrace, au pied du mont Pangée, et non loin de la ville de Crénides, étaient des mines négligées depuis longtemps. Philippe en reprit l'exploitation, et il établit une colonie macédonienne à Crénides qui désormais porta son nom. Il tira de ces mines un revenu annuel de plus de mille talents². Avec de telles ri-

¹ Polyb., lib. XVIII, cap. xi.

² Diod., lib. XVI, cap. viii.

chesses, il put tenir toujours sur pied une armée nombreuse et disposer souvent des suffrages dans les délibérations des républiques. Les pratiques et les intrigues des rois de Perse lui avaient enseigné quel prix mettaient à leurs discours, non-seulement de méprisables démagogues, mais des orateurs estimés.

Ce n'était pas comme un étranger, comme un barbare victorieux que Philippe voulait dominer la Grèce, mais comme le premier, comme le plus illustre des Grecs, et il était sincère dans cette ambition. Loin de se croire l'ennemi de la confédération hellénique, il prétendait, en qualité de roi de Macédoine, lui appartenir. Dans ses négociations auxquelles il ne dut pas moins de succès qu'à ses armes, il se disait toujours préoccupé de l'intérêt des Hellènes, et au fond il le servit mieux qu'un autre, puisqu'il vint contre les Perses réparer l'impuissance des villes grecques.

Un débat entre les amphictyons et les Phocéens lui offrit l'occasion d'entrer avec honneur dans les affaires de la Grèce, et il en profita d'autant mieux qu'il ne témoigna aucune impatience de la saisir. Les amphictyons avaient condamné les Phocéens

à une forte amende pour avoir labouré des terres consacrées à Apollon. Au lieu d'exécuter la sentence, les Phocéens, à l'instigation de Philomélus, leur général, entrèrent en campagne, s'emparèrent du temple de Delphes, et en mirent à mort les gardiens. Philomélus avait persuadé aux Phocéens, en s'autorisant d'Homère¹, que jadis leurs ancêtres avaient desservi et administré le temple d'Apollon, et qu'ainsi les amphictyons avaient usurpé leurs droits. Les Locriens accoururent au secours de Delphes : ils furent défaits. La querelle devint générale et partagea la Grèce. Athènes, Sparte et quelques autres peuples du Péloponèse se déclarèrent pour les Phocéens, tandis que les Béotiens, les Thessaliens, les Doriens, les Dolopes, les Perrhæbes, les Athamans, les Achéens, les Phthiotes, les OEnians et les Magnètes embrassèrent la défense des amphictyons². Contre une pareille ligue, Philomélus enrôla de nouvelles troupes et pour les entretenir, il dépouilla le temple qu'il avait d'abord promis de respecter. Vainqueur dans deux

¹ *Iliad.* lib. II, vers. 517-520.

² *Diod.*, lib. XVI, cap. xxix.

rencontres, il eut le dessous dans un troisième combat qui se livra dans un pays montueux et sauvage. Les Béotiens firent un grand carnage des hommes de la Phocide et enveloppèrent le général. Après s'être vaillamment défendu, Philomélus, couvert de blessures, avait gravi un roc escarpé ; au moment d'être pris, il n'hésita pas à se dérober par une mort volontaire aux outrages et aux tourments qui l'attendaient. Il se jeta tête baissée dans un précipice. On dit alors que le sacrilège était tombé sous la vengeance du dieu.

Deux frères de Philomélus, Onomarque et Phayllus, continuèrent la guerre, l'un en Béotie, l'autre contre les Thessaliens. Phayllus se trouva en face de Philippe que les Thessaliens avaient appelé pour les défendre contre Lycophron, tyran de Phères ; il fut battu par le roi de Macédoine. Onomarque marcha au secours de son frère avec toutes ses forces, et il fut vainqueur à son tour. Après s'être replié sur sa frontière, Philippe reparut en Thessalie à la tête d'une armée plus nombreuse, à laquelle il joignit la cavalerie de ses alliés, et dans une grande bataille, il tailla en pièces les Phocéens. Le corps d'Onomarque trouvé parmi les morts fut

pendu ignominieusement. Il convenait à Philippe de traiter ses ennemis comme des sacrilèges : aussi fit-il jeter les prisonniers à la mer.

Entre les Grecs, la guerre se poursuivit avec opiniâtreté. Une fureur inexplicable les aveuglait. Les Lacédémoniens envoyèrent à Phayllus mille hommes, les Achéens deux mille, les Athéniens cinq mille fantassins et quatre cents chevaux¹. De leur côté les Béotiens et leurs alliés firent de nouveaux efforts. Ce fut une succession de combats où la victoire passait d'un parti à l'autre, sans amener d'autre résultat que le ravage des campagnes et la misère des populations. Aucun de ces mouvements n'échappait à Philippe qui en attendant s'emparait d'Olynthe, ancienne colonie des Athéniens dans la péninsule de Pallène.

Enfin les Béotiens sur lesquels les Phocéens avaient conquis Orchomène, Coronée et Corsie², que la guerre écrasait et dont toutes les ressources étaient épuisées, envoyèrent des députés à Philippe pour lui demander de leur venir en aide. Le roi de

¹ Diod., lib. XVI, cap. XXXVII.

² *Ibid.*, cap. LVIII.

Macédoine, dont la longue attente était ainsi remplie, n'eut garde de répondre à cette ouverture avec trop d'empressement. Il accorda quelques secours pour ne pas paraître indifférent à la cause de Delphes; mais il n'intervint lui-même à la tête d'une puissante armée que sur de nouvelles instances des Béotiens, qui s'avouaient incapables de soutenir une plus longue lutte. Les Phocéens n'étaient pas moins brisés par une guerre qui durait depuis dix ans : aussi leur chef Phaleucus, au lieu d'accepter la bataille que lui offrait Philippe, préféra capituler. Il obtint de se retirer où il voudrait, et il passa dans le Péloponèse avec huit mille mercenaires. Les Phocéens se remirent à la discrétion du roi de Macédoine qui terminait sans tirer l'épée une collision sanglante où se trouvaient engagés tous les Grecs.

Le pacificateur convoqua sur-le-champ le conseil des amphictyons, et déclara que leur arbitrage serait souverain. Le tribunal ainsi réintégré dans ses droits décréta que le roi de Macédoine et ses descendants siègeraient au nombre des amphictyons, et auraient les deux voix qui jusqu'alors avaient appartenu aux Phocéens. Les trois princi-

pales villes de la Phocide devaient être démantelées, les autres rasées, et les habitants distribués dans des bourgades dont chacune ne pourrait avoir plus de cinquante maisons. Les Phocéens exclus du temple de Delphes et du conseil amphictyonique, ne pourraient posséder ni chevaux ni armes, tant qu'ils n'auraient pas restitué les richesses dont ils avaient dépouillé le dieu. Ils conserveraient leurs terres, mais à la charge de payer un tribut annuel de soixante talents, jusqu'à ce qu'ils eussent remplacé la somme inscrite sur les registres du temple, au moment des spoliations. Quant à ceux qui s'étaient exilés, ils étaient proscrits dans toute la Grèce comme des sacrilèges. Enfin les amphictyons décernaient à Philippe ainsi qu'aux Béotiens et aux Thessaliens l'honneur de présider aux jeux pythiques à la place des Corinthiens, complices des attentats impies des hommes de la Phocide¹.

Pendant qu'une partie de la Grèce proclamait Philippe vengeur des autels et de la religion, on s'alarmait dans Athènes de ses succès. Le peuple fut au moment de ne pas confirmer son élection

¹ Diod., lib. XVI, cap. LX.

comme membre du conseil amphietyonique. Cependant la prudence fut écoutée. Mais il est temps de considérer la politique d'Athènes à l'égard d'un roi qui aspirait, non pas tant à la vaincre sur un champ de bataille, qu'à prendre de l'ascendant sur elle par les progrès de sa puissance et la grandeur de ses desseins.

Après la bataille de Mantinée, la fortune offrit aux Athéniens l'occasion de ressaisir leur ancienne prédominance. Thèbes et Sparte par leur lutte se trouvaient également affaiblies. Aucune autre république ne pouvait disputer la préséance aux Athéniens qui, sans les exactions et les violences de leurs généraux, eussent rétabli leur domination sur les côtes de l'Asie Mineure et sur les Cyclades. Mais les alliés se soulevèrent contre les excès de Charès, homme audacieux et cupide, toujours défendu devant le peuple d'Athènes par les orateurs avec lesquels il partageait ses rapines. Chio, Rhodes, Cos et Byzance¹ se liguèrent contre les Athéniens, armèrent cent bâtiments, ravagèrent Imbros et Lemnos, et établirent une sorte de blocus devant

¹ Diod., lib. XVI, cap. XXI.

Samos , après avoir frappé sur d'autres îles de fortes contributions. Les Athéniens répondirent à ces attaques par de nouveaux armements et par le siège de Byzance. Il était difficile de prévoir l'issue et le terme de cette guerre intestine qu'on appela *sociale*, quand l'intervention du roi de Perse vint prouver une fois de plus combien était déchue la Grèce depuis le traité d'Antaloïde. Le roi de Perse enjoignit aux Athéniens de cesser les hostilités et de renoncer à leurs prétentions sur leurs anciens tributaires. Autrement il déclarerait la guerre à la république et soutiendrait les alliés avec trois cents vaisseaux. Athènes se soumit.

Néanmoins elle restait la première puissance hellénique : sa marine était sans rivale et lui permettait de tenter au loin de nouvelles conquêtes. Des îles considérables, comme Corcyre, recherchaient son alliance. Sa gloire dans le passé, l'éclat et la vivacité qu'elle gardait jusque dans son affaiblissement la maintenaient à la tête de la Grèce, au moment où la Macédoine sortait de son obscurité avec une étonnante vigueur.

Athènes n'avait jamais reconnu qu'une rivale digne d'elle : c'était Sparte. En lui disputant tou-

jours la première place, elle la lui cédait sans honte quand sa mauvaise fortune l'y contraignait. Elle ne consentait pas à la supériorité d'une autre république. Lorsque, après la bataille de Leuctres¹, les Thébains envoyèrent aux Athéniens un héraut couronné pour annoncer leur victoire, un morne silence accueillit cette nouvelle, et le sénat congédia le messager sans réponse et sans les honneurs ordinaires de l'hospitalité. Athènes se sentait triste et humiliée de trouver Sparte vaincue par d'autres que par elle.

Sa fierté fut encore plus vivement offensée par les succès du roi de Macédoine. Cependant, placées aux deux extrémités de la Grèce, la Macédoine et l'Attique n'étaient pas nécessairement ennemies. Même ce royaume nouveau pouvait former avec la brillante république une alliance qui eût donné aux forces de la Grèce une consistance singulière. Seulement cette politique vraie, mais difficile, demandait une étendue dans les vues et une suite dans l'exécution qui ne devaient jamais fléchir ; et le peuple , qui avait attaqué la Sicile avec tant d'im-

¹ Xenoph. *Hist. græc.* lib. VI, cap. 17.

prévoyance, quand il fut aux prises avec l'habileté de Philippe, tomba dans des irrésolutions et des témérités également funestes.

Le premier homme de guerre de la république, Phocion, conseillait toujours la paix. De mœurs rudes, d'un aspect triste et dur, plus spartiate qu'athénien, Phocion cherchait la vérité et la montrait aux autres avec une intrépide austérité. « Quand nous conseillerez-vous donc de faire la guerre ? lui demanda un jour Hypéride en pleine assemblée. — Quand je verrai, repartit Phocion, les jeunes gens observer la discipline, les riches contribuer de leurs deniers et les orateurs ne plus voler le trésor¹. » Le spectacle de la corruption de l'État lui faisait toujours craindre des désastres lorsque Athènes entreprenait quelque chose, et il recommandait au peuple la prudence avec un laconisme amer qui ne manquait pas de grandes images. C'est ainsi qu'il comparait les beaux discours qu'on débitait aux Athéniens à de magnifiques cyprès qui ne portaient pas de fruits.

Dans la neuvième année du règne de Philippe,

¹ Plutarch. *Phocio*, t. IV, p. 334.

qui de la Thessalie s'était porté sur la Phocide, et avait été au moment de s'emparer du passage des Thermopyles, un orateur nouveau, qui n'avait pas plus de trente ans, anima les Athéniens contre le roi de Macédoine. Il n'osait que depuis peu de temps remonter à la tribune, car après les débuts de sa première jeunesse, il s'était éloigné des assemblées du peuple où il n'avait pu se faire écouter. On s'y était moqué de sa diction pénible, de sa phrase obscure et bizarre. Tiré d'un découragement profond par le comédien Satyrus, qui lui fit connaître la puissance du débit et de l'action, le jeune Démosthène disparut de l'*Agora* pour se livrer dans la solitude au plus opiniâtre travail. Il copia plusieurs fois Thucydide; il adressa des harangues aux échos d'un souterrain, aux vents, aux flots de la mer. Avec cette ténacité que donne seul un amour effréné de la gloire, il corrigea les parties ingrates de son tempérament et développa tout ce que la nature lui avait donné d'heureux et de bon. Enfin il devint orateur : il parla.

Dans la plénitude du sentiment de ses forces, il attaqua Philippe. Il comprit quel champ il s'ouvrait en choisissant pour adversaire ce roi de Ma-

cédoine dont le bonheur irritait l'orgueil des Athéniens, les inquiétait. Philippe avait des créatures dans Athènes. Eschine et Démade ne refusaient pas ses largesses. Démosthène se fit l'antagoniste inflexible de ce grand envahisseur qui voulait que l'or lui soumit ce qu'il ne pouvait conquérir les armes à la main. Il éveilla les défiances, enflamma les passions, poussa les Athéniens à la guerre; enfin pendant quinze ans il dénonça Philippe comme l'ennemi de la Grèce.

Ne se trompait-il pas ? La politique de Démosthène était-elle la meilleure dans l'intérêt hellénique ? Non, puisque pour mieux s'opposer à Philippe, il invoquait l'alliance du grand roi. « Quand nous aurons terminé nos préparatifs aux yeux de tous les Grecs, disait Démosthène aux Athéniens¹, adressons-nous à tous les autres peuples, envoyons des ambassadeurs dans le Péloponèse, à Rhodes, à Chio, au roi de Perse, auquel il n'importe pas médiocrement que Philippe soit arrêté dans sa marche. » Une autre fois l'orateur était encore plus pressant : « Je pense, Athéniens, qu'il vous faut

¹ Demosth. *Philipp.* III.

envoyer une ambassade au roi de Perse, pour conférer avec lui, sans écouter ceux qui le traitent de barbare et d'ennemi commun de la Grèce, ineptes préjugés qui vous ont été funestes plus d'une fois. Pour moi, quand je vois qu'on redoute un prince renfermé dans Suze ou dans Ecbatane, qu'on lui prête de mauvais desseins contre la république, lui qui nous a secourus, qui récemment encore nous a fait les plus favorables ouvertures; et quand, d'un autre côté, je vois qu'on ferme les yeux sur les progrès du brigand qui s'avance au cœur de la Grèce, j'admire ceux qui pensent ainsi, je les tiens pour suspects et je les crains, parce qu'ils ne craignent pas Philippe ¹. » Enfin, un an avant la bataille de Chéronée, Démosthène proposait ouvertement une coalition avec les Perses. « Les satrapes d'Asie, disait-il, ont secouru Périnthe, et en ont fait lever le siège. Ils sont donc aujourd'hui les ennemis de Philippe, et se trouveraient fort menacés si Byzance tombait en son pouvoir. Aussi, non-seulement ils continueront activement la guerre de concert avec nous, mais ils engageront

¹ Demosth. *Philipp.* IV.

le roi de Perse à nous accorder des subsides. Le roi est plus riche que tous les Grecs ensemble ; il exerce sur les affaires de la Grèce un tel ascendant, que dans notre lutte avec Lacédémone , il donnait la victoire à ceux dont il était l'allié. Avec nous aujourd'hui , il détruira facilement la puissance de Philippe ¹. »

Dès que Démosthène déclarait le roi de Macédoine l'ennemi naturel de la Grèce, il devait nécessairement se tourner vers les Perses. Il replaçait Athènes dans la situation que la guerre du Péloponèse lui avait faite, où cette république ne pouvait se défendre et prévaloir contre l'autre moitié de la Grèce qu'avec l'appui du grand roi. D'ailleurs, lorsqu'on eut appris à la cour de Suze qu'un orateur athénien harcelait sans cesse Philippe et le désignait à la haine des Grecs, on n'eut garde de négliger un pareil auxiliaire, qui pouvait détourner de l'Asie les armes du Macédonien. Les satrapes reçurent des sommes considérables avec l'ordre de les donner à Démosthène, en lui demandant ses conseils et son amitié. C'est ce que révélèrent les

¹ Demosth. *contra Philippi Epistolam*.

lettres mêmes de Démosthène, qu'Alexandre trouva dans les archives de la ville de Sardes, avec les registres des généraux perses qui avaient inscrit le chiffre des sommes envoyées¹.

Nous n'accuserons pas Démosthène d'une corruption vulgaire. Les munificences du grand roi ne vinrent le chercher qu'en raison même de ses convictions. Mais entre le Perse et le Macédonien Démosthène se trompa d'ennemi. Il ne s'abusait pas moins lorsqu'il montrait aux Athéniens la puissance de Philippe près de tomber au moindre choc², lorsqu'il le représentait lui-même suspect à ses alliés, odieux aux Macédoniens qu'il fatiguait de ses continuelles expéditions, lorsqu'il insistait sur la faiblesse de la Macédoine, qui ne pouvait soutenir longtemps les efforts tentés pour l'agrandir. Si Démosthène eût eu quelque chose du génie politique de Thémistocle ou de Périclès, il eût porté un autre jugement sur l'avenir de la Macédoine, sur les besoins de la Grèce, il eût travaillé, non pas à l'agrandir, mais à cimenter une féconde alliance entre Athènes et Pella.

¹ Plutarch. *Demosthen.*, t. IV, p. 726.

² Demosth. *contra Philippi Epistolam.*

Sans doute à des siècles de distance, il est parfois plus facile de discerner les vrais intérêts d'un peuple qu'au moment même où ce peuple est agité par ses passions. Néanmoins à Athènes et dans la Grèce, beaucoup d'hommes considérables ne regardèrent pas comme la meilleure des politiques de nourrir contre le roi de Macédoine une implacable inimitié. Nous en trouvons la preuve dans les écrits d'Isocrate. Éloigné des combats de la tribune et du maniement des affaires par la faiblesse de sa voix et une timidité invincible, Isocrate s'était créé une autorité honorable par des discours qu'il publiait de temps à autre sur les intérêts généraux. Non-seulement il enseignait l'éloquence, mais il s'était fait comme l'orateur et le conseiller de la Grèce entière en écrivant des harangues qui se répandaient partout. Il voulait donner à la fois les meilleurs avis sur la politique, sur la morale, et des modèles de style. Il eut pour disciples des écrivains et des généraux illustres, comme Xénophon et Timothée; il entretenait des relations amicales avec les rois de Cypre et de Macédoine. Dans ses lettres à Philippe, et notamment dans un discours longuement médité qu'il lui

adressa, il l'invitait à deux grandes choses, à une paix solide avec Athènes, à une expédition contre l'Asie.

Pacifier la Grèce, réconcilier entre elles les républiques d'Athènes, d'Argos, de Lacédémone et de Thèbes, voilà quel devait être, selon Isocrate, le point de départ de la politique de Philippe¹. La Macédoine et ces quatre grandes cités ont une commune origine qui remonte à Hercule et à ses descendants. Argos fut la patrie des Héraclides, qui fondèrent la monarchie macédonienne; Thèbes a de tout temps adressé à Hercule plus de vœux et de sacrifices qu'à aucun autre dieu. La royauté de Sparte a toujours appartenu sans interruption à la race d'Hercule; enfin Athènes a défendu les Héraclides contre la puissance d'Eurysthée. Après avoir ainsi établi la solidarité de Philippe avec la nationalité grecque, Isocrate montrait au prince macédonien de quelle gloire il se couvrirait en réunissant tous les Hellènes contre les Perses. Agésilas échoua, parce qu'au moment où il faisait la guerre au grand roi, le despotisme de Sparte indisposait tous

¹ Isocr. *ad Philippum*.

les Grecs. Unie sous un même chef, l'Hellade serait invincible, surtout si ce chef était Philippe, dont le nom répandait déjà la terreur dans l'Asie. Il est temps que les Grecs se vengent des maux que les Perses leur ont faits, et les attaquent chez eux. Plus d'une fois Isocrate avait excité les Athéniens à cette grande entreprise; mais comme ils avaient été sourds à sa voix, il se tournait aujourd'hui vers Philippe qui devait être pour la Grèce un bienfaiteur; pour la Macédoine, non pas un tyran, mais un roi; contre les barbares un libérateur.

Assurément Isocrate exprimait des pensées qui lui étaient communes avec un grand nombre d'Hellènes. Il était l'interprète brillant et disert d'un sentiment national. On comprenait qu'une guerre offensive pourrait remédier à tous les maux. Au lieu de se déchirer les uns les autres, les Grecs réuniraient leurs forces contre un ennemi dont les dépouilles les enrichiraient. Ils jetteraient sur l'Asie ces bandes mercenaires qui erraient de ville en ville, portant partout le ravage, et après la victoire, ils en formeraient des colonies qui s'élèveraient comme autant de remparts. Alors

la puissance de Philippe ne serait plus un danger mais une arme vengeresse.

Au moment où un si noble but s'offrait à l'activité des républiques, celles-ci manquaient d'hommes capables de les bien conduire. Il n'y avait en Grèce qu'un grand politique, c'était Philippe qui poussait sa fortune avec une persévérante sagacité. Il s'était servi de l'antique tribunal des amphictyons¹, qui n'avait qu'une juridiction religieuse, pour se faire conférer comme l'investiture de la nationalité grecque. Il évita toujours tout ce qui pouvait provoquer contre lui une ligue des Hellènes. Après avoir mis le siège devant Périnthe et Byzance, il ne s'y obstina pas quand il vit les Rhodiens, les habitants de Cos, de Chio, et d'autres Grecs encore, envoyer aux Byzantins des secours, sur l'instigation d'Athènes, qui l'accusait d'avoir enfreint les traités. Il avait moins de vanité que d'ambition, et en se retirant à propos, il avançait toujours. De cette façon, il réussit à se concilier presque tous les Hellènes² et à n'avoir pour enne-

¹ Voy. ch. VII. *Le Péloponèse*, etc.

² Τοὺς πλείστους τῶν Ἑλλήνων εἰς φίλον προσηγούμενος....
Diod., lib. XVI, cap. LXXXIV.

mis que les Athéniens : c'était beaucoup, mais enfin ce n'était pas la Grèce.

C'est ce qu'en général les modernes ont trop oublié, l'oreille encore pleine de l'éloquence de Démosthène. Cependant un historien grec s'était fait avec un incontestable poids l'interprète des sentiments des peuples du Péloponèse. « Démosthène, a écrit Polybe¹, est digne de grands éloges; mais il a tort quand il attaque avec une injurieuse amertume d'illustres Grecs, quand il donne le titre de traîtres pour avoir combattu avec Philippe, à Cercidas, à Hiéronyme et à Eucampidas dans l'Arcadie, à Néon et à Thrasyloque, fils de Philiades, citoyens de Messène, à Myrtis, à Télédamus et à Mnasias d'Argos, aux Thessaliens Daochus et Cinéas, à Théogiton et à Timolaüs dans la Béotie, à d'autres enfin qu'il choisit dans chaque ville et qu'il désigne par leur nom. Tous ceux qu'il accuse peuvent défendre leur conduite par les raisons les mieux fondées, surtout les Arcadiens et les Messéniens, qui n'ont pas eu tort d'appeler Philippe dans le Péloponèse et d'abaisser Lacédémone. Le Péloponèse a pu res-

¹ Polyb., lib. XVII, cap. XIV.

pirer et retrouver quelque liberté. Tout ce que Sparte, dans l'orgueil de sa puissance, avait enlevé aux autres, a été repris sur elle : Messène, Mégalo-polis, Tégée, Argos ont justement accru leur puissance. En retour de tant d'avantages, ces villes ne devaient pas s'armer contre Philippe et contre les Macédoniens, mais leur prêter sincèrement une utile et honorable assistance. Si les chefs et les magistrats de ces villes eussent, dans l'intérêt de leur pouvoir, demandé à Philippe des garnisons, empiété sur la liberté de leurs concitoyens et violé les lois, ils mériteraient d'être accusés de trahison. Mais on ne saurait appeler trahison un jugement différent porté sur les affaires par des hommes qui, gardiens scrupuleux des droits de leur patrie, ont pensé que les intérêts du Péloponèse n'étaient pas ceux d'Athènes. En n'ayant d'autre mesure que l'avantage particulier de sa ville, en voulant que tous les Grecs aient toujours les yeux fixés sur Athènes, sous peine, s'ils ne la suivent pas, d'être dénoncés comme des traîtres, Démosthène me paraît bien loin de la vérité. D'ailleurs les événements ont prouvé que ce n'était pas Démosthène qui avait le mieux lu dans l'avenir, mais bien Eucampidas,

Hiéronyme et Cercidas, ainsi que les fils de Philiaides. Les Athéniens, à force de s'entêter dans leurs agressions contre Philippe, finirent par tomber dans les plus fâcheuses disgrâces; ils furent taillés en pièces à Chéronée. Sans la magnanimité du roi de Macédoine, sans son amour de la gloire, la politique de Démosthène leur eût encore été plus funeste. Au contraire, les Grecs que nous venons de nommer mirent l'Arcadie et la Messénie à l'abri des insultes de Sparte, et ils procurèrent des avantages considérables à leur patrie. »

Il faut croire le témoignage de l'écrivain de Mégalopolis, interprète fidèle des traditions helléniques. Au milieu des dispositions d'une grande partie des Grecs à traiter Philippe en allié et en ami, Démosthène excitait les Athéniens à de continuelles hostilités contre le roi de Macédoine, et pour ainsi parler, à un duel. Il leur disait que Philippe dirigeait toutes ses pensées et tous ses préparatifs contre leur ville, qu'il ne s'exposait pas à tant de fatigues et de dangers, à l'intempérie des hivers pour conquérir quelques misérables bourgades de la Thrace, mais que le port d'Athènes, ses arsenaux, ses galères, ses mines d'argent, ses

revenus, tentaient la cupidité de Philippe et qu'il voulait en devenir le maître¹. Après de pareils discours il n'y avait plus qu'à tirer l'épée.

Convaincu que dans le dessein de se mettre à la tête de la Grèce, il rencontrerait toujours l'opposition des Athéniens, Philippe résolut enfin de prendre ouvertement l'offensive. Le même homme qui avait abandonné le siège de Périnthe et de Byzance pour ne pas laisser se former contre lui une coalition, s'empara de la ville d'Élatée, entra dans la Béotie, et marcha sur l'Attique.

Athènes apprit cette nouvelle avec terreur ; elle envoya Démosthène aux Thébains réclamer leur alliance et la jonction de leurs forces à ses troupes pour la défense commune de la liberté. Python de Byzance, orateur fameux, conjura le peuple de Thèbes, au nom de Philippe, de ne pas s'unir à d'anciens ennemis contre un roi dont ils avaient éprouvé les bienfaits. Mais Démosthène trouva des accents qui triomphèrent de ces souvenirs, et sa véhémence fut victorieuse. Il était toujours sûr de vaincre dans les combats de la parole. Les Thébains dé-

¹ Demosthen. *de Cherson*.

crétèrent qu'ils se joindraient aux Athéniens. Philippe ne se dissimula pas que cette résolution augmentait les périls de son entreprise ; mais après avoir reçu les renforts que lui avaient promis ses alliés, il continua sa marche, et l'on se rencontra dans la plaine de Chéronée.

Le roi de Macédoine se trouvait en face des Thébains, vainqueurs de Sparte, chez lesquels il avait appris l'art de la guerre. Seulement les Thébains n'avaient plus d'Épaminondas, tandis que Philippe était devenu un grand capitaine. Les Athéniens n'avaient pas donné le commandement à Phocion, le seul homme que pût craindre leur ennemi, parce que Phocion s'était toujours déclaré pour la paix. Ils avaient perdu Chabrias, Iphicrate et Timothée, et dans cette journée décisive, ils étaient conduits par deux généraux d'une médiocrité fatale, Charès et Lysiclès. Du côté des Macédoniens, il y avait l'expérience consommée d'un illustre chef, une armée aguerrie par vingt ans de combats, de fatigues et de succès, une ardente jeunesse qui voulait égaler les vétérans et qui suivait avec enthousiasme le fils du roi, car elle lisait sur son front et dans ses yeux son héroïsme et sa gloire à venir. Alexandre en-

fonça le bataillon sacré des Thébains. Philippe profita habilement de la folle confiance de Lysiclès. Celui-ci, pour avoir un moment jeté la confusion dans une partie des troupes macédoniennes, croyait avoir déjà saisi la victoire, et s'était lancé à leur poursuite. Le roi replia sa phalange, revint sur les Athéniens, les prit en queue et en flanc, les rompit et en fit un véritable carnage. « Les Athéniens ne savent pas vaincre, » dit Philippe en voyant la faute de Lysiclès : mais du moins ils surent mourir. Plus de mille d'entre eux périrent en combattant ; deux mille prisonniers tombèrent au pouvoir des Macédoniens. Démosthène s'enfuit du champ de bataille.

On dit qu'un moment, chez Philippe, la joie du triomphe déborda ; que le soir il se promena pris de vin au milieu des prisonniers de guerre, insultant à leur disgrâce, et chantant en mesure les premiers mots du décret que Démosthène avait rédigé pour déclarer la guerre : « Démosthène, fils de Démosthène, du bourg de Péanie, a dit. — Roi, osa lui demander l'orateur Démade qui se trouvait au nombre des prisonniers, pourquoi donc, lorsque la fortune te donne le rôle d'Agamemnon, prends-

tu celui de Thersite ? » Cette apostrophe fit tomber comme par enchantement l'ivresse de Philippe. S'il est vrai qu'il ne put réprimer cette explosion d'une insolente allégresse, du moins elle fut courte, et pour parler comme Démade, le roi de Macédoine reprit sur-le-champ le rôle d'Agamemnon et ne le quitta plus.

C'est qu'il était enfin le chef de la Grèce. Il traita Athènes avec une générosité qui la remplit d'étonnement, et changea pour quelques jours son inimitié en reconnaissance. Il renvoya les prisonniers sans rançon, en donnant à la plupart d'entre eux des vêtements¹. Il permit aux Athéniens d'enlever les morts et d'en déposer les cendres dans les tombeaux de leurs pères. Alexandre, accompagné d'Antipater, se rendit à Athènes pour y conclure un traité d'alliance que la république pût accepter sans humiliation. Ces Macédoniens n'étaient pas si barbares, puisqu'ils savaient honorer la patrie de la gloire. Pour Thèbes, Philippe n'eut pas les mêmes ménagements. Il y rappela des bannis qui

¹ Diod., lib. XVI, cap. LXXXVII.

² Polyb., lib. V, cap. x.

s'emparèrent du gouvernement d'une manière violente, et il mit garnison dans la Cadmée.

Le moment était venu d'accomplir le grand dessein qui devait couronner tant de travaux. Philippe fit connaître qu'il voulait porter la guerre chez les Perses pour venger la Grèce de la violation et du ravage de ses temples. Il convoqua à Corinthe les députés de toutes les villes et choisit parmi eux les membres d'un conseil souverain. C'était une sorte de congrès, ou plutôt c'était comme le sénat de la Grèce, dont le premier acte fut de nommer Philippe général en chef de toutes les forces helléniques, avec des pouvoirs illimités. Sparte seule, par dédain, n'envoya pas de députés à Corinthe. Cette oligarchie mutilée mettait son orgueil à s'isoler d'un mouvement qu'elle ne pouvait pas arrêter et qu'elle ne voulait pas servir.

Philippe poussa les préparatifs avec sa célérité ordinaire. Il régla le contingent que chaque ville devait fournir. Sans compter les Macédoniens et les peuples voisins de leurs frontières, Philippe demandait à la Grèce, tant pour attaquer les Perses que pour se défendre elle-même, deux cent mille fantassins et quinze mille chevaux. Avant de passer

en Asie, il y envoya deux de ses meilleurs généraux, Attale et Parménion, avec une partie de ses troupes pour commencer la délivrance des villes grecques ¹. Plein d'espoir et ne doutant plus désormais de sa fortune, Philippe voulut célébrer magnifiquement les noces de sa fille Olympias qu'il mariait au roi des Épirotes. De toutes les parties de la Grèce, il convia ses hôtes et les hôtes de ses amis. C'était à Aigues, une des principales villes de la Macédoine qu'il voulait ainsi témoigner aux Grecs sa gratitude pour les honneurs dont ils l'avaient comblé à Corinthe.

Au milieu de tant de gloire, la mort approchait. Un jeune Macédonien, nommé Pausanias, indignement outragé par Attale, avait depuis longtemps, mais toujours en vain, réclamé justice auprès du roi, et sa colère s'était pour ainsi dire détournée de l'offenseur, pour retomber sur celui qui laissait l'offense impunie. D'ailleurs il avait un jour demandé au sophiste Hermocrate comment on pouvait devenir célèbre, et le sophiste lui avait répondu : « En tuant celui qui a fait de grandes choses, car

¹ Diod., lib. XVI, cap. xxi.

les noms de la victime et du meurtrier seront inséparables¹. » Égaré non moins par ce détestable sophisme que par sa fureur, Pausanias attendit le second jour des fêtes célébrées à Aigues, et au moment où Philippe, après s'être fait précéder de ses amis et suivre à distance de ses gardes, entrait seul au théâtre pour mieux montrer combien il se fiait aux Grecs, il lui plongea dans le flanc une épée celtique qu'il avait tenue cachée. Le roi expira sous le coup.

Ainsi fut interrompue tragiquement une vie dont l'éclat allait s'accroître encore. L'espoir d'une grande partie de la Grèce se trouva tristement déçu. Le vaincu de Chéronée, Démosthène, se couronna de fleurs. La cour de Suze crut que cette catastrophe inespérée détournait d'elle tout péril. Mais la destinée de la Grèce et de l'Europe fut plus forte : elle se fit passage par des événements plus merveilleux que tous les résultats attendus.

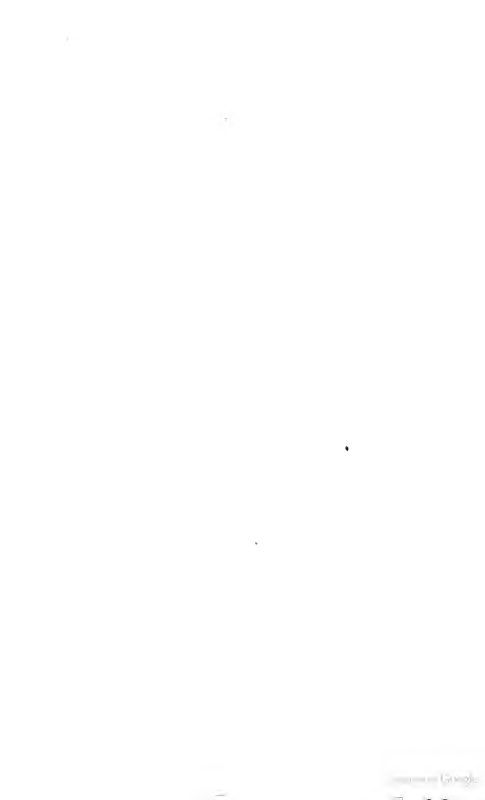
Philippe, ce Macédonien que ses ennemis n'avaient pas voulu reconnaître pour enfant de la Grèce, en avait tout le génie; même il en montra

¹ Diod., lib. XVI, cap. xciv.

les qualités et les défauts dans de plus grandes proportions que la plupart des chefs des républiques. Il régna vingt-quatre ans et dans ce long usage du pouvoir, il n'eut pas moins de constance qu'une inépuisable fécondité d'expédients et de combinaisons. Toujours en guerre, il négociait avant comme après le combat; il n'avait garde de réduire ses ennemis au désespoir, il aimait mieux les tromper ou les corrompre que les exterminer. C'était le génie de la ruse, mais de la ruse appuyée sur la force, et prête à ravir par le fer ce que l'or n'avait pu lui gagner. D'ailleurs Philippe était convaincu du droit que lui conférait sa puissance de commander aux Grecs. Il se portait l'héritier légitime de la dictature d'Athènes et de Sparte. La Grèce n'avait pas à rougir de l'autorité qu'il prenait sur elle. Il était aussi ingénieux, aussi lettré que pas un Hellène. On louait la finesse de ses sentences et de ses reparties. Les chefs-d'œuvre des arts, de la poésie et de l'éloquence le captivaient; dans l'impartialité de son goût, il admirait la parole de Démosthène. La vivacité de son tempérament l'entraînait dans de grossiers plaisirs, et sans accorder de créance aux diffamations de

Théopompe justement condamné par Polybe¹, Philippe chercha trop souvent l'oubli de ses fatigues dans l'ivresse et dans d'autres excès. Mais les taches de son caractère et de sa vie étaient rachetées par une bonté naturelle qui en faisait le plus clément des vainqueurs. Il eut de la douceur dans l'exercice et le triomphe de la force. Et ici la clémence devient une vertu d'autant plus haute qu'elle ne règne pas sur une âme d'une médiocre énergie, mais qu'elle modère un grand politique mettant toujours une persévérance inflexible dans la poursuite du succès.

¹ Polyb., lib. VIII, cap. XI, XII et XIII.



CHAPITRE XVI.

ALEXANDRE. — LA GRÈCE S'EFFACE COMME PUISSANCE POLITIQUE.
— PROPAGATION DE SON GÉNIE.

« Mon fils, cherche un autre royaume ; la Macédoine ne saurait te contenir. » C'est avec ces paroles¹ que Philippe recevait dans ses bras le jeune Alexandre qui, après avoir fourni une longue course, ramenait devant lui Bucéphale obéissant et dompté. Cri prophétique de l'orgueil paternel. Alexandre en effet n'était pas né pour se contenter de son héritage, mais pour se jeter sur le monde.

Jamais la nature et l'éducation ne concoururent mieux à former un grand homme. Quand les Macédoniens contemplaient ce royal adolescent, ils se

¹ Plutarch. *Alex.*, t. IV, p. 16.

sentaient saisis d'amour et d'une sorte de vénération. Son corps unissait la vigueur à la grâce; ses yeux étaient pleins de feu et de douceur; son front avait de la majesté. La blancheur de sa peau était encore rehaussée par l'incarnat de ses joues. On disait qu'il s'exhalait de sa bouche et de toute sa personne une agréable odeur qui répandait comme un parfum autour de lui. Supérieur dans les exercices du gymnase et dans le maniement du cheval, Alexandre avait l'agilité d'Achille dont il se vantait de descendre.

L'intelligence était vive, étendue; la volonté ardente et indomptable. Dès les premiers moments, ce beau naturel fut cultivé par le plus grand philosophe que possédait la Grèce, et qui est resté le maître des maîtres, Aristote. Philippe n'avait pas voulu confier à d'autres mains son héritier. Noble association, magnifique apogée du génie grec, Philippe, Aristote et Alexandre.

Évitant d'inutiles détours, Aristote mit l'esprit de son élève en face des éléments des choses. Il le fit pénétrer dans les principes de sa métaphysique, de sa *philosophie première*, et Alexandre eut la force de l'y suivre, car plus tard, du fond de l'Asie, il

écrivit à Aristote pour le blâmer d'avoir publié un enseignement pour lequel le vulgaire n'était pas fait. A l'ambition du conquérant se joignait l'orgueil du métaphysicien.

Sous l'œil de son père, Alexandre croissait pour les plus hautes destinées. Philippe était trop grand pour prendre quelque ombrage de la merveilleuse précocité de son fils. Quand il était allé mettre le siège devant Byzance, il lui avait confié le gouvernement du royaume. Il était ravi d'entendre les Macédoniens dire que Philippe était leur général, mais qu'Alexandre était le roi, tant Alexandre semblait fait pour l'empire. Cependant celui-ci ne voyait pas les exploits de Philippe sans une noble inquiétude, et il disait souvent à ses compagnons : « Enfants, mon père prendra tout et ne me laissera rien de grand et de beau que je puisse accomplir avec vous ¹. » Ce fut surtout après Chéronée, au moment où Philippe préparait contre les Perses une formidable attaque, qu'Alexandre put éprouver ce magnanime chagrin et se plaindre que son père lui prenait l'Asie.

¹ Plutarch. *Alex.*, t. IV, p. 13.

Le crime de Pausanias arracha cette magnifique conquête à la vieille expérience de Philippe et mit de la manière la plus imprévue le sceptre entre les mains d'Alexandre. Le nouveau roi n'avait que vingt ans. Son premier soin fut de rechercher et de punir tous ceux qui avaient pu connaître le coupable dessein de Pausanias. La calomnie ne l'avait pas épargné lui-même. On prétendait que, par certaines paroles, il avait excité la colère du meurtrier. Tout démentait ces odieuses rumeurs. En dépit de quelques querelles, Philippe et Alexandre ne pouvaient rien entreprendre l'un contre l'autre : entre ces deux hommes qui élevaient si haut le nom de la Macédoine et de leur maison, il y avait la solidarité de la gloire.

Dès les premiers jours de son avènement, Alexandre déclara qu'il n'y avait de changé que le nom du roi, et que les affaires seraient administrées comme elles l'avaient été sous le gouvernement de son père¹; il s'annonça en même temps comme l'héritier de tous ses projets. Il n'écouta pas ceux qui lui conseillaient d'abandonner les affaires de la

¹ Diod., lib. XVII, cap. II.

Grèce pour mieux contenir les peuples voisins de la Macédoine. Il comprit que s'il fléchissait, il serait accablé.

Sitôt qu'elle apprit la mort de Philippe, la Grèce remua. Pendant douze ans environ le roi de Macédoine avait exercé sur la plupart des républiques une véritable autorité : en apparence rien n'était changé à leurs constitutions, mais le gouvernement était entre les mains de l'homme qui disposait des votes de l'assemblée et de l'éloquence des orateurs. Quand Philippe eut disparu, la plupart des villes méprisèrent la jeunesse de son successeur. Elles furent excitées par les sollicitations et l'exemple d'Athènes à reprendre toute leur indépendance. Argos, Élis, Lacédémone, déclarèrent qu'elles entendaient se gouverner elles-mêmes. Thèbes expulsa les Macédoniens de la Cadmée ; Ambracie voulut l'imiter en chassant la garnison que Philippe y avait mise. A la nouvelle de cette révolte générale, Alexandre courut au-devant du danger ; il traversa la Thessalie, y ranima le souvenir des bienfaits de Philippe, et reçut tous les pouvoirs qu'avait eus son père. On le croyait encore en Macédoine qu'il était déjà aux

Thermopyles, et convoquait le conseil des Amphictyons, qui lui conférèrent le commandement de la Grèce par un décret solennel¹.

Avec une armée dont la supériorité était reconnue, il parvint à marches forcées en Béotie, et campa en face de la Cadmée. Thèbes ne trembla pas seule : Athènes fut saisie d'effroi. Elle envoya des députés au jeune roi de Macédoine ; elle implora son pardon de ne l'avoir pas reconnu plus tôt comme chef de la Grèce. Démosthène qui faisait partie de l'ambassade, rebroussa chemin et n'osa pas se présenter devant Alexandre. Les envoyés d'Athènes furent accueillis avec bienveillance et purent rassurer leur république. Alexandre ne songeait pas à maltraiter les Grecs, mais à les gouverner. Il ordonna aux magistrats et aux représentants des villes de se réunir à Corinthe ; il s'y

¹ Diod., lib. XVII, cap. iv. — Sainte-Croix, malgré le témoignage de Diodore, doute qu'Alexandre ait demandé aux Amphictyons le titre de généralissime, puisqu'il le réclama aussitôt après à l'assemblée générale de Corinthe. Mais il entrainait dans la politique d'Alexandre d'attribuer un grand pouvoir aux Amphictyons qui avaient reçu son père dans la confédération hellénique.

rendit lui-même, et là, devant les Grecs assemblés, Sparte toujours absente, il leur demanda de le mettre à la place de son père ¹ dans le commandement suprême pour aller tirer des Perses une éclatante vengeance. Après avoir obtenu ce qu'il désirait, il eut hâte de retourner dans ses États.

Il sentait le besoin d'assurer sa domination sur les peuples limitrophes de la Macédoine, avant d'entreprendre une expédition lointaine. Il partit d'Amphipolis, entra brusquement chez les Thraces ² et les défit d'un seul coup en s'emparant du passage et des hauteurs du mont *Æmus*. Il battit les Triballes, arriva sur les bords de l'Ister et remporta quelques avantages sur les Gètes, qui habitaient l'autre rive. Après les avoir traités en alliés et en amis, il soumit tant par la force que par la persuasion plusieurs chefs des peuplades illyriennes, et il en détermina quelques-uns, les plus redoutables, à le suivre en Asie.

Cependant la Grèce, enhardie par l'absence

¹ Arrian., lib. I, cap. 1.

² *Ibid.*

d'Alexandre et par les périls auxquels il s'exposait en faisant la guerre aux barbares , s'agita de nouveau. Démosthène fut encore l'instigateur de ces mouvements. Il ne cessait d'attaquer Alexandre à la tribune : tantôt il le traitait d'enfant et de jeune fou , tantôt il accréditait le bruit de sa mort. Cette rumeur s'était en effet répandue dans la Grèce ; on disait qu'Alexandre avait péri chez les Triballes. Pendant que les Athéniens écoutaient Démosthène, les Thébains, frappés d'aveuglement, prirent les armes contre la garnison macédonienne qu'ils avaient été contraints de recevoir dans la Cadmée, et ils en égorgèrent les deux chefs , Amyntas et Timolaüs, qui, sans défiance, s'étaient laissé surprendre dans la ville.

Alexandre était encore occupé à pacifier l'Illyrie, lorsqu'il apprit la nouvelle révolte de Thèbes. Il en vit sur-le-champ les conséquences fatales : toute la Grèce soulevée, Athènes passant à des hostilités ouvertes , et les peuples du Péloponèse se joignant aux Thébains. Il mit sept jours pour atteindre Pellène , ville thessalienne, et six autres journées pour arriver en Béotie. En asseyant son camp devant Thèbes , il dit que Démosthène qui l'avait

traité d'enfant quand il était chez les Triballes, et de jeune homme quand il entra en Thessalie, le trouverait sans doute homme fait sous les murs d'Athènes¹. Cette célérité si peu prévue remplit les Grecs de terreur.

A la tête d'une armée qu'il réputait invincible, et avec laquelle il se préparait à subjuguier les Perses, Alexandre n'imaginait pas que les Thébains eussent la folie de lui résister, et il attendit quelques jours leur soumission. Même, pour encourager leur repentir, il demanda seulement qu'on lui livrât les deux principaux auteurs de la rébellion, Phœnix et Prothytès; il fit proclamer en même temps que tous ceux qui reviendraient à lui auraient pardon et sûreté. Poussés par un inexplicable vertige, les Thébains lui demandèrent de leur livrer deux de ses généraux, Philotas et Antipater, et du haut d'une tour² un héraut appela aux armes tous ceux qui voudraient délivrer la Grèce de la tyrannie. La colère monta au cœur d'Alexandre : il résolut d'épou-

¹ Plutarch. *Alex.*, t. IV, p. 27 et 28.

² Diod., lib. XVII, cap. ix.

vanter par la ruine de Thèbes quiconque serait tenté de l'imiter.

Le siège fut meurtrier et la victoire impitoyable. On combattit de part et d'autre avec un courage égal et digne des souvenirs rivaux de Leuctres et de Chéronée. Au plus vif de la mêlée, les Macédoniens pénétrèrent dans la ville par une petite porte laissée sans défense. Avertis de ce désastre, les assiégés se replièrent en désordre dans l'intérieur des murs ; au milieu de cette confusion, la garnison de la Cadmée fit une sortie, et les malheureux Thébains se trouvèrent assaillis de toutes parts. Ce ne fut plus un combat mais une immolation. Les vaincus tombaient sous le fer sans demander merci ; les femmes et les enfants furent arrachés des temples avec d'indignes outrages. Les Macédoniens se montrèrent cependant moins cruels que les Grecs qui combattaient avec eux. Le voisinage et la communauté d'origine envenimaient la fureur des Phocéens, des Platéens et de ceux d'Orchomène.

Ces haines de famille, toujours si funestes aux Hellènes, dominèrent dans le conseil convoqué par Alexandre pour délibérer sur le sort de Thèbes. Ce furent encore les Grecs, alliés du vainqueur, qui

le pressèrent de détruire la ville d'Épaminondas, rappelant les trahisons récentes des Thébains, leurs anciennes liaisons avec les Perses, et jusqu'à des forfaits fabuleux célébrés par les poètes tragiques. Une seule voix s'élevait en faveur des vaincus, celle d'un prisonnier, de Cléadas, auquel on permit de défendre sa patrie. « Thèbes, dit Cléadas, ne s'est pas révoltée contre Alexandre qu'elle avait cru mort, mais contre ses héritiers. Elle a été plus crédule que perfide. Déjà n'a-t-elle pas assez expié ses fautes? Elle a perdu sa jeunesse, et n'a plus dans ses murs que des femmes et des vieillards pour lesquels la mesure des maux est comblée. Si j'implore la pitié, ce n'est pas pour le peu de citoyens qui survivent, mais pour le sol innocent de la patrie, pour une ville qui a donné le jour à de grands hommes et même à des dieux¹. » Cléadas invoqua aussi les souvenirs qui pouvaient le plus toucher Alexandre. Hercule était né à Thèbes; Philippe y avait passé son enfance. Le roi de Macédoine devait épargner une ville qui avait vu naître ou élever ce que sa race comptait de plus glorieux.

¹ M. J. Justin., lib. XI, cap. iv.

Mais l'arrêt était porté dans l'esprit d'Alexandre. Cette fois il voulait par un châtement exemplaire prévenir d'autres soulèvements, afin qu'une nouvelle révolte des Grecs ne vînt pas plus tard l'arracher, comme autrefois Agésilas, à des succès contre les Perses. Thèbes fut détruite, son territoire partagé entre les vainqueurs. Tous les Thébains furent vendus comme esclaves, à l'exception des prêtres et des prêtresses, et de ceux qu'un lien d'hospitalité unissait aux Macédoniens. La maison du poëte Pindare resta debout, et ses descendants gardèrent leur liberté.

Les Grecs avaient assisté à la résistance et à la ruine de Thèbes dans une consternation profonde : ils n'avaient pas osé la secourir. Les troupes que dans un premier mouvement les Péloponésiens avaient fait partir, s'étaient arrêtées à l'isthme de Corinthe¹. Thèbes tombée, les Arcadiens condamnèrent à mort ceux qui leur avaient conseillé de lui venir en aide ; les Éléens rappelèrent leurs exilés, partisans déclarés des Macédoniens ; toutes les villes de l'Étolie envoyèrent des députés à Alexandre

¹ Diod., lib. XVII, cap. VIII.

pour obtenir leur pardon des pensées de défection qu'elles avaient laissé voir¹.

Athènes était occupée à la célébration des grands mystères, quand des fuyards de Thèbes arrivèrent dans ses murs. Les fêtes furent interrompues. Les réfugiés reçurent toutes les consolations de l'hospitalité. Cependant s'ils ne cachaient pas leur pitié pour les vaincus, les Athéniens ne voulaient pas braver le vainqueur. Sur la proposition de Démade, ils envoyèrent à Alexandre une députation pour le féliciter de son heureux retour du pays des Triballes. A ce compliment qui venait un peu tard, les députés devaient aussi mêler quelques félicitations sur le châtiment infligé aux Thébains. C'était tout ce que les Athéniens avaient pu imaginer de mieux dans la situation fausse où ils s'étaient mis à l'égard du roi de Macédoine.

Alexandre reçut avec politesse l'ambassade de la république, mais il adressa au peuple d'Athènes une lettre dans laquelle il demandait qu'on lui livrât Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Éphialte, Diotime et Méroclès.

¹ Arrian., lib. I, cap. x.

Tous ces orateurs étaient, au dire du roi, les véritables auteurs du désastre de Chéronéc, et de tous les troubles qui avaient agité la Grèce depuis la mort de Philippe¹. Ils n'étaient pas non plus moins coupables de la révolte des Thébains que ceux qui dans Thèbes même avaient soufflé la sédition.

Lorsque la lettre d'Alexandre eut été lue au peuple assemblé, la perplexité fut grande. Il y avait de la honte à obéir, et le sort de Thèbes montrait le danger d'un refus. Après avoir entendu quelques discours qui ne dissipaient pas ses incertitudes, le peuple appela plusieurs fois à la tribune Phocion, toujours contraire à la politique de Démosthène. Sommé de parler, Phocion émit un avis non moins dur que son caractère, non moins extrême que sa vertu. Il dit qu'il fallait livrer ceux que demandait Alexandre, et qui, après avoir conduit la république à l'abîme, devaient au moins avoir le courage de mourir pour elle. Si Alexandre lui demandait l'ami qu'il chérissait le plus, ajouta-t-il en montrant Nicoclès qui était à

¹ Arrian., lib. I, cap. x. Τοὺτους γὰρ αἰτίους εἶναι τῆς τε ἐν Χαιρωνείᾳ συμφορᾶς τῇ πόλει γενομένης, καὶ τῶν ὕστερον ἐπὶ τῇ Φιλίππου τελευταίῃ πλημμεληθέντων ἕξ τε αὐτὸν καὶ ἐς Φίλιππον.

ses côtés, il le lui livrerait, et lui-même donnerait sa vie avec joie s'il pouvait à ce prix sauver ses concitoyens. Il avait grande compassion des infortunés qui avaient cherché un refuge dans Athènes, mais il pensait aussi que c'était assez pour les Grecs d'avoir à déplorer la ruine de Thèbes¹. Ce rude langage blessa tous les sentiments du peuple, son orgueil, sa générosité ; et il s'éleva un grand tumulte qui ôta la parole à Phocion. Le moment était favorable pour la défense de ceux que menaçait la colère d'Alexandre, et Démosthène parut à la tribune. Il ne se montra pas préoccupé des dangers qu'il courait, mais de l'intérêt des Athéniens. Il leur conta l'apologue des brebis qui avaient livré leurs chiens aux loups. Les chiens, c'étaient ses collègues et lui qui combattaient pour le peuple ; le loup, c'était Alexandre. Démosthène se servit encore d'une autre comparaison. « Comme les marchands, dit-il au peuple, vendent tout leur blé, en montrant dans un vase aux acheteurs une petite quantité de grains, vous, en nous livrant, vous vous livrez vous-mêmes à

¹ Plutarch. *Phocio.*, t. IV, p. 322.

vosre insu ¹.» C'est avec de tels propos que Démosthène affermissait les Athéniens dans l'intention où ils étaient déjà, de ne pas abandonner leurs orateurs.

Seulement il paraissait difficile de les sauver. Alors intervint dans le débat Démade, l'improvisateur populaire que Démosthène avait, dit-on, intéressé à sa cause en lui donnant cinq talents. Il était d'ailleurs aiguillonné par le désir d'être agréable aux Athéniens, en leur offrant une issue pour sortir de ce mauvais pas. Après avoir insisté sur ce qu'exigeait la dignité d'Athènes, Démade proposa un décret dans lequel le peuple déclarait que les orateurs seraient punis selon les lois, s'ils étaient trouvés coupables. La mesure était habile et aussi politique que l'avis de Phocion l'était peu. Le peuple tout d'une voix adopta la motion de Démade, et l'envoya avec quelques autres députés porter ce décret à Alexandre². Démade devait aussi demander qu'il fût permis à Athènes de donner asile aux Thébains.

¹ Plutarch. *Demosth.*, t. IV, p. 731.

² Diod., lib. XVII, cap. xv.

A l'égard des Athéniens, Alexandre était naturellement disposé à la clémence; il les aimait, et plus tard il leur renverra, du fond de l'Asie avec les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, les images de leurs dieux que les Perses avaient jadis emportées. Il ne refusa pas à Démade le pardon des orateurs, non plus que le droit pour la république d'être hospitalière. Il alla jusqu'à conseiller à Athènes de s'appliquer sérieusement aux affaires générales, car, s'il lui arrivait quelque chose, c'était à elle à gouverner la Grèce. Toute la politique de Démosthène était condamnée par ce mot généreux.

Alexandre ne voulut pas quitter la Grèce sans aller à Delphes consulter la pythie sur le succès de ses desseins, et il arracha de la prêtresse, qui ne voulait pas prophétiser, ces mots qui lui suffirent : « Tu es invincible, mon fils ! » Quelques années après, au milieu de ses victoires, il s'aventurera dans les sables de la Libye pour interroger l'oracle d'Ammon, toujours désireux de prouver que ses entreprises étaient avouées par les dieux. De retour en Macédoine, il célébra pendant neuf jours, en l'honneur de Jupiter et des Muses, des sacrifices et des jeux. Il traita magnifiquement ses amis, les

généraux de l'armée et les députés des villes grecques. La chair des victimes fut distribuée aux soldats. Ils étaient aussi les hôtes d'Alexandre.

Antipater et Parménion avaient ouvert l'avis que le roi s'occupât d'avoir des héritiers, avant de s'exposer aux hasards d'une expédition périlleuse. Mais Alexandre, impatient de tout délai, leur répondit qu'il ne serait pas digne de celui qui commandait à la Grèce et qui avait reçu de son père une invincible armée, de consumer son temps dans les soins d'un mariage et dans l'attente de quelque enfant. Dès qu'en Europe il n'eut plus d'ennemis à réprimer, il voulut fondre sur l'Asie.

Une célérité inouïe, une impétuosité qui croisait en se déployant, une intrépidité que les plus rudes obstacles, loin de décourager, élevaient à l'héroïsme, une sublime audace qui dans une telle entreprise était la vraie prudence, une inaltérable foi dans sa destinée, telles étaient les qualités et les vertus d'Alexandre. Quant à la force dont il disposait, c'était une armée de trente mille fantassins et de cinq mille cavaliers¹, armée leste, agile,

¹ On ne peut contester ce chiffre, car il est le même, à

infatigable, vieille et jeune, magnifique élite de la Macédoine et de la Grèce, armée capable de suivre tous les élans d'Alexandre contre ces multitudes innombrables de Perses, de Mèdes et de Babylo niens, qui devaient, comme un nuage épais, se dissiper devant l'éclat de la valeur des Hellènes.

Après avoir confié le gouvernement de la Macédoine à Antipater, Alexandre atteignit Sestos le vingtième jour de son départ ¹, et traversant l'Hellespont, il arriva dans la plaine où fut Troie. Il y fit des sacrifices à Minerve Iliade, en lui consacrant ses armes, à Priam dont il voulut apaiser les mânes comme descendant d'Achille. Là aussi il couronna de fleurs la tombe du fils de Pélée, pendant qu'Héphaestion rendait le même honneur à celle de Patrocle, pour montrer à tous combien il était aimé d'Alexandre. Au reste, sur le théâtre des exploits chantés par Homère, l'armée ne devait pas être moins animée d'enthousiasme que son chef. Si avec Alexandre un autre Achille reparaisait en Asie, non plus au début, mais à l'apogée de la

cinq cents hommes près, chez Diodore, Plutarque et Arrien.

¹ Arrian., lib. I, cap. xi.

civilisation des Hellènes, ceux-ci foulaient le sol où, dans les temps héroïques, leurs pères avaient combattu. Ainsi à la fin du XVIII^e siècle, les Français retournèrent en Égypte, en Syrie, aux mêmes lieux où la foi avait entraîné leurs ancêtres, et Bonaparte était le continuateur de Philippe-Auguste et de saint Louis.

Au moment où les Perses étaient attaqués, ils n'avaient pas à leur tête un indigne roi. Darius Codoman était monté sur le trône, dans l'année même où Alexandre succédait à son père¹. Sous le règne d'Artaxerce, faisant la guerre aux Caduséens, Darius, sorti vainqueur d'un combat singulier, avait remporté sur tous les Perses le prix de la valeur. Il semblait offrir à Alexandre un noble rival, mais la mauvaise organisation de l'empire et la mollesse des Asiatiques rendirent inutiles ses qualités personnelles. Le pouvoir n'était plus tant entre les mains du roi qu'entre celles des satrapes qui, dans leurs provinces, s'étaient érigés en véritables souverains. Les Perses avaient aussi étrangement dégénéré de leur antique valeur, lorsque, avec

¹ Diod., lib. XVII, cap. vi.

Cyrus, ils conquéraient l'Asie. Ils avaient d'ailleurs pris l'habitude d'acheter les services de Grecs mercenaires qui couraient pour eux les hasards de la guerre.

Il y avait pour les Perses deux manières de combattre Alexandre. Ils pouvaient défendre contre lui le passage de l'Europe en Asie, l'assaillir dans la plaine de Troie et l'y écraser sous la supériorité du nombre : ou bien encore ils pouvaient le laisser s'engager dans un pays ennemi sans jamais offrir la bataille, fuir devant lui en dévastant la campagne, l'affamer par ces ravages, et ruiner jusqu'aux villes pour forcer l'envahisseur de renoncer à son invasion. C'est le plan que proposa Memnon le Rhodien aux généraux et aux satrapes, qui voulaient empêcher Alexandre de traverser le Granique, fleuve de la petite Phrygie. Mais Darius, tout en estimant l'expérience et les talents militaires de Memnon, ne lui avait pas donné le commandement suprême. Arsitès, gouverneur de la province envahie par les Macédoniens, protesta qu'il ne laisserait pas brûler une seule maison¹;

¹ Arrian., lib. I, cap. XII.

les autres généraux déclarèrent l'avis du Rhodien indigne des Perses et de leur valeur. On résolut de combattre.

Du côté des Macédoniens, Parménion conseillait à Alexandre arrivé sur les bords du Granique, d'y camper. Il était dangereux de franchir le fleuve sur-le-champ à la vue et sous les traits de l'ennemi. Le lendemain, au lever du jour, le passage serait plus facile. Alexandre ne se rendit pas à ces raisons. Le Perse, dit-il à Parménion, se croirait l'égal du Macédonien, s'il n'était pas, dès le début, frappé de terreur par quelque coup d'éclat. Sans plus attendre, il disposa ses troupes; il ordonna que Parménion se mît à la tête de l'aile gauche, qui se composait de la cavalerie thessalienne, et lui-même, prenant le commandement de l'aile droite, entra dans le fleuve avec treize escadrons macédoniens.

Sur l'autre rive, les Perses en défendaient l'approche. Ils repoussaient dans le fleuve ceux qui voulaient en sortir, et pendant quelque temps la cavalerie d'Alexandre, qui devait lutter à la fois contre les coups de l'ennemi et les difficultés d'un terrain glissant et fangeux, ne put parvenir à se

former dans la plaine. Elle y réussit enfin , et le choc devint terrible entre les Perses et les Macédoniens. A la tête des Perses, le gendre de Darius, Spithrobate, satrape de l'Ionie , se faisait remarquer par la plus brillante valeur. Autour de lui combattaient quarante guerriers de sa famille et de sa maison, avec lesquels il répandait le désordre et la mort dans les rangs ennemis. Alexandre vit l'ébranlement des siens, et se dirigea vivement sur Spithrobate. Loin de reculer, celui-ci crut que la fortune lui réservait l'honneur de délivrer l'Asie des plus grands périls, en abattant un tel adversaire; il lança son javelot contre Alexandre , et le jet en fut assez violent pour que le fer, traversant le bouclier et la cuirasse, atteignit l'épaule droite du roi. Arracher ce javelot, presser les flancs de son cheval, fondre sur le satrape et le frapper de sa lance au milieu de la poitrine, fut pour Alexandre l'affaire d'un moment. Protégé par la force de son armure, Spithrobate tira l'épée, mais Alexandre le prévint et lui porta au visage un autre coup qui l'étendit mort. Au même instant, Rosacès, frère du satrape, accourut et déchargea sur la tête d'Alexandre un si rude coup d'épée que

le casque vola en éclats. Rosacès allait redoubler, quand Clytus, surnommé le Noir, arrivant à bride abattue, coupa la main du barbare. Serré de près par les parents des deux frères qui voulaient les venger, Alexandre ne fléchit pas, et continua de combattre vaillamment. Son exemple et la vue des dangers auxquels il s'exposait, enflammèrent les Macédoniens, qui rompirent à la fin les rangs des Perses et les dispersèrent au loin dans la plaine.

Cependant la phalange vint à son tour prendre part à l'action. Devant elle l'infanterie perse, effrayée de la défaite de la cavalerie, ne tint pas longtemps. Au milieu de cette déroute, les Grecs à la solde de Darius gagnèrent une hauteur, et demandèrent à se rendre sur la foi d'Alexandre. Mais celui-ci qu'emportait la colère les attaqua. Il voulait d'ailleurs épouvanter tous les mercenaires qui combattaient en Asie avec les barbares. Enveloppés de toutes parts, les Grecs, après une résistance désespérée, furent taillés en pièces. Les Macédoniens ne firent que deux mille prisonniers. Désormais la victoire était complète, et afin qu'on la considérât comme un premier triomphe de la

Grèce sur l'Asie, Alexandre envoya à Athènes¹, pour être suspendues dans le temple de Minerve, trois cents armures perses, avec cette inscription : « Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens, ont conquis ces dépouilles sur les barbares qui habitent l'Asie. »

Cet héroïque passage du Granique, qui ne ressemblait pas mal aux combats décrits par Homère, livra presque toute l'Asie Mineure aux Macédoniens. Sardes, sa citadelle et ses trésors tombèrent entre les mains du vainqueur. Éphèse lui ouvrit ses portes, et Alexandre y détruisit le régime oligarchique pour y substituer le gouvernement populaire, tout en refrénant les excès auxquels le peuple est trop enclin. C'était sa politique de rétablir partout sur sa route la démocratie pour mieux effacer la domination asiatique, pour mieux réveiller l'esprit grec. Ainsi fit-il dans toutes les villes de l'Éolie et de l'Ionie². D'Éphèse, Alexandre marcha sur Milet qu'il emporta d'assaut. C'est là qu'il licencia sa flotte. Parménion lui avait conseillé

¹ Arrian., lib. I, cap. xvi.

² *Ibid.*, cap. xviii.

de risquer contre les Perses un combat naval, puisqu'il n'avait rien à perdre, même dans une défaite, avec un ennemi déjà maître de la mer. Mais Alexandre ne voulut rien aventurer contre d'aussi habiles marins que les Phéniciens et les Cypriotes; il craignait aussi d'affaiblir par un revers le prestige qui l'entourait. D'ailleurs c'était au cœur de l'Asie qu'il marchait, et pour mieux ôter aux Macédoniens toute pensée de retraite, il résolut de renvoyer les vaisseaux qui l'avaient amené.

Halicarnasse arrêta quelque temps Alexandre. Memnon le Rhodien s'y était jeté et défendit avec vigueur la capitale de la Carie, jusqu'au moment où il dut céder à l'inébranlable constance des assaillants. Quand il jugea qu'une plus longue résistance était impossible, Memnon fit mettre le feu aux machines, aux arsenaux, ainsi qu'aux principaux édifices, et, par mer, gagna l'île de Cos avec une grande partie des habitants. A moitié brûlée par ses défenseurs, Halicarnasse fut entièrement rasée par Alexandre, qui, après avoir entouré la citadelle d'un mur d'enceinte, se dirigea vers la grande Phrygie. Il choisit ce moment pour permettre aux jeunes gens qui

s'étaient mariés avant de quitter la Macédoine, d'y retourner passer l'hiver avec leurs femmes. Ptolémée, fils de Séleucus, qui les conduisait, devait les ramener au printemps avec de nouvelles levées. C'est ainsi qu'Alexandre ne se préoccupait pas moins des intérêts de ses soldats que des besoins de l'avenir, et gagnait de plus en plus le cœur des Macédoniens.

Pendant qu'il poussait en avant, inexorable pour tout ce qui lui résistait, récompensant avec générosité les soumissions promptes et volontaires, un plan se préparait qui devait lui causer de sérieux ennuis. Darius s'était enfin déterminé, sous l'émotion des dangers de son empire, à confier à Memnon la conduite de la guerre, en lui donnant des subsides considérables et une suprême autorité. Le Rhodien avait compris que pour arrêter Alexandre, il fallait avec une flotte et une armée formidables transporter la guerre de l'Asie en Europe, et en renvoyer les ravages et les maux à la Macédoine et à la Grèce. Pressant avec ardeur l'exécution de cette pensée, il réunit sous ses ordres une multitude de mercenaires, trois cents navires, s'empara de Chio et de toutes les villes de

l'île de Lesbos. Le siège de Mitylène¹ ne laissa pas d'être sanglant. Cette diversion puissante éveilla les sentiments les plus contraires. L'Eubée trembla d'être attaquée par Memnon. La plupart des Cyclades lui envoyèrent des députés. Ceux des Grecs qui avaient toujours incliné à l'alliance du roi, les Spartiates surtout, commencèrent à relever la tête, dans l'espoir de quelque grand changement. D'ailleurs, l'or des Perses, répandu par le Rhodien, achetait des défections. Mais toute cette habileté fut déjouée par le destin : une maladie emporta Memnon après la prise de Mitylène. Ce ne fut pas un des moindres coups dont la fortune accabla Darius.

Alexandre en jugea lui-même ainsi. Il avait quitté Gordium, après y avoir défait ou tranché le nœud fatal², et de cette façon accompli l'oracle par lequel

¹ Il y a ici un dissentiment entre Diodore et Arrien. Le premier ne fait mourir Memnon qu'après qu'il eut pris Mitylène. Arrien place sa mort avant la fin du siège. Nous avons suivi Diodore.

² C'étaient des courroies qui formaient des nœuds fort compliqués autour du joug d'un chariot. Quinte Curce (lib. III, cap. 1), écrivain plus populaire qu'Arrien, a fait

était promis l'empire de l'Asie à celui qui le dénouerait; il avait laissé à gauche la Paphlagonie qui s'était soumise, et envahi la Cappadoce, d'où il se préparait à descendre vers la Cilicie, après avoir assis son camp aux mêmes lieux où le jeune Cyrus avait établi le sien avec Xénophon¹, quand il apprit les premiers succès de Memnon, la Macédoine menacée d'une invasion formidable, et la Grèce prête à se soulever. L'anxiété du conquérant fut vive : il se sentait attaqué de la seule manière qui pouvait lui faire abandonner sa proie; mais bientôt d'autres courriers lui apportèrent la nouvelle de la mort de Memnon. Délivré du seul ennemi, des seuls dangers qu'il redoutait, n'ayant plus à combattre que Darius et les généraux perses, il continua sa marche avec une confiance nouvelle.

Néanmoins dans la capitale de la Cilicie, à Tarse, un mal aigu faillit l'abattre. La fatigue, au dire d'Aristobule², ou, suivant d'autres, un bain pris

prévaloir l'opinion qui veut qu'Alexandre ait coupé ces courroies avec son épée.

¹ Arrian., lib. II, cap. iv.

² Général d'Alexandre, qui ne commença à en écrire l'his-

avec imprudence dans les eaux trop fraîches du Cydnus, donna au roi de Macédoine une fièvre violente, avec des spasmes et une douloureuse insomnie. Au milieu de la consternation générale, un seul médecin, Philippe d'Acarnanie, promettait de guérir Alexandre, quand arrivèrent de Cappadoce des lettres de Parménion accusant ce médecin d'avoir reçu de Darius des sommes considérables pour empoisonner le roi. Au moment où Philippe se présenta devant Alexandre avec la potion qui devait lui donner la mort ou la santé, celui-ci tenait à la main la lettre de Parménion; il la lui tendit en prenant la coupe, et but les yeux fixés sur le visage du médecin, qui lisait sans se troubler. Cette foi magnanime dans la probité humaine fut récompensée, et Alexandre, promptement guéri, put se rendre de Tarse à Anchiale, après avoir ordonné à Parménion de s'emparer de certains passages qu'on appelait les portes de la Cilicie. Dans les environs d'Anchiale, l'armée macédonienne trouva le tombeau de Sardanapale, où était inscrite une

toire que très-vieux, et dont les récits nous ont été en partie conservés par Arrien.

épitaphe en caractères assyriens. En voici le sens, suivant la version transmise par les Grecs : « Sardanapale, fils d'Anacyndarax, a fondé Anchiale et Tarse en un seul jour : et toi, étranger, mange, bois, plonge-toi dans tous les plaisirs, car les autres choses humaines n'ont pas de valeur¹. »

L'étranger qui visitait alors le tombeau du monarque assyrien donnait, par sa seule présence, un éclatant démenti à ces lâches paroles. On vit un moment rapprochés les deux extrêmes de l'héroïsme et de la mollesse, Sardanapale et Alexandre.

Darius, après la mort de Memnon, avait cherché un général digne de lui succéder. Charidème l'Athénien, qui avait fui jusqu'au fond de l'Asie l'inimitié d'Alexandre, s'était offert à Darius pour prendre le commandement d'une armée de cent mille hommes, dont un tiers aurait été composé de Grecs. Il n'en demandait pas davantage pour tenir la campagne contre les Macédoniens. Cette proposition ne déplut pas au grand roi ; mais les Perses y résistèrent de la façon la plus vive et donnèrent à entendre qu'une offre semblable ca-

¹ Arrian., lib. II, cap. v.

chait des projets de trahison. Ces insinuations exaspérèrent Charidème, qui, perdant toute prudence, s'emporta jusqu'à reprocher aux Perses leur lâcheté. Darius alors se trouva tellement offensé de ce langage, qu'à son tour, cédant à un mouvement de colère, il saisit Charidème par la ceinture. C'était, suivant les mœurs des Perses¹, ordonner sa mort. Conduit au supplice, Charidème s'écria que le roi aurait bientôt un repentir amer d'une pareille injustice, et qu'il l'expierait par la chute de sa monarchie. Darius justifia les paroles de Charidème l'Athénien par ses remords, puis par ses malheurs.

C'est à Babylone que furent rassemblés les quatre cent mille hommes² qui devaient marcher contre Alexandre. Darius en passa la revue. Parmi ses parents et ses amis, il choisit les chefs de cette

¹ Diod., lib. XVII, cap. xxx. — Nous en trouvons un autre exemple dans la mort d'Orontas, condamné par le jeune Cyrus. Xenoph. *de Cyr. exped.*, lib. I, cap. vi.

² C'est le chiffre de Diodore pour l'infanterie. La cavalerie devait s'élever à plus de cent mille hommes. Arrien et Plutarque portent encore plus haut les forces de Darius. On se rapproche de la vérité en choisissant le moindre chiffre. Napoléon ne croyait pas aux armées innombrables des Perses contre les Grecs, et des Carthaginois en Sicile.

grande armée, et ceux qui devaient combattre autour de sa personne. Enfin il prit le suprême commandement, dans l'espoir qu'en sa présence les Perses montreraient plus de valeur. Il emmenait avec lui sa femme, son fils, ses deux filles et sa mère. Les Perses avaient donc à défendre la majesté de l'empire, la famille de leur roi, et l'avenir de sa dynastie.

Arrivé à Sochos, en Comagène, presque sur les confins de la Cilicie, Darius y établit son camp dans une vaste plaine, où il pouvait déployer toutes ses forces. Position excellente qu'Amyntas, transfuge macédonien, lui conseilla de ne pas abandonner. Darius un moment sembla reconnaître la sagesse de ce conseil. Cependant Alexandre ne paraissait point. La maladie l'avait contraint de faire à Tarse un assez long séjour; il s'était arrêté à Solis pour y célébrer des jeux et des sacrifices; il avait aussi employé quelque temps à la poursuite des montagnards de la Cilicie¹. Cette fois les retards servirent mieux Alexandre qu'une marche rapide. Darius se fatigua de l'attendre; il se laissa persuader que,

¹ Arrian., lib. II, cap. vi.

frappé de terreur à son approche, l'ennemi n'osait plus avancer. Ni le combat du Granique, ni une marche victorieuse à travers ses provinces, ne lui avaient rien appris sur le compte d'Alexandre ; il crut n'avoir plus qu'à le poursuivre, et s'enfonçant dans les gorges de la Cilicie, il arriva près d'Issus. Lorsque Alexandre avait été informé de la présence de Darius à Sochos, il était allé à sa rencontre en se dirigeant sur Myriandre¹, ville frontière de la Syrie. Dès qu'il sut que les Perses avaient décampé, il revint sur ses pas, et reprit par un autre côté le chemin des montagnes de la Cilicie. Par cette double évolution des Macédoniens et des Perses, Darius se trouva derrière Alexandre.

Dans une plaine resserrée entre les montagnes et la mer, au milieu de laquelle coulait un fleuve², la fortune livrait au roi de Macédoine toutes les forces de l'Asie. C'est ce qu'Alexandre ne manqua pas de dire à ses soldats au moment d'engager l'action. Il leur représenta que les dieux combattaient avec eux, puisqu'ils avaient assez aveuglé

¹ Arrian., lib. II, cap. vi.

² Le Pinare.

Darius pour que celui-ci abandonnât de vastes espaces et vînt s'enfermer dans d'étroits défilés. Il ajouta qu'il ne s'agissait plus, comme au combat du Granique, de battre des mercenaires commandés par quelques satrapes, mais qu'ils avaient devant eux Darius avec toutes les nations de l'Asie. Le gain d'une bataille allait mettre entre leurs mains l'empire du grand roi. Après ces paroles et d'autres encore non moins propres à exciter l'ardeur des siens, Alexandre lança dans le fleuve l'aile droite de son infanterie qui le traversa au pas de course, et il attaqua les Perses avec une telle furie que du premier choc il les mit en déroute. Les Grecs à la solde de Darius tinrent plus ferme et chargèrent les Macédoniens, en s'efforçant de les repousser dans le fleuve. La lutte fut acharnée. Les Macédoniens ne voulaient compromettre ni les brillants avantages déjà remportés par Alexandre, ni la renommée de la phalange qu'alors on réputait invincible. Une sorte de jalousie nationale enflammait les Grecs. Mais bientôt Alexandre, revenant à la tête de ses cohortes victorieuses, prit en flanc ces mercenaires qui se battaient vaillamment, et les tailla en pièces. La vue de ce carnage déter-

mina la dispersion de la cavalerie persane qui jusqu'alors avait attaqué ou reçu avec vigueur les escadrons thessaliens. La déroute devint générale ; tous les fuyards, fantassins et cavaliers, s'entassèrent dans des défilés, s'y écrasèrent, et cette horrible confusion en fit périr un plus grand nombre que le fer de l'ennemi. Darius depuis longtemps avait quitté le champ de bataille ; dès qu'il avait vu son aile gauche ébranlée et rompue par Alexandre, il avait fui. Trouvant aux extrémités de la plaine des sentiers difficiles, il abandonna son char pour monter à cheval, et la nuit, qui ne tarda pas à tomber, lui permit d'échapper au vainqueur.

Le soir de cette grande journée, Alexandre était le maître de l'Orient. Ce n'était pas seulement la tente de Darius avec des femmes et des eunuques qui tombait entre ses mains, mais l'empire. C'est ainsi qu'il interpréta sa victoire. Dès ce moment il s'établit dans sa conquête comme dans ses propres États ; il prit tout à fait la place du grand roi, et se réservant d'atteindre plus tard Darius qui avait fui au delà de l'Euphrate, il se porta sur plusieurs points où il voulait montrer par sa présence que l'Orient passait sous la loi d'un Grec et d'un Macé-

donien. C'est pourquoi il se dirigea sur la Coélsyrie pour entrer en Égypte.

Darius qui n'apercevait pas les conséquences de sa défaite, crut pouvoir traiter avec Alexandre. En son nom des députés vinrent lui redemander sa mère, sa femme et ses enfants. Le vainqueur les avait traités noblement, et sa générosité a été rehaussée par des circonstances qui sont au rang des traditions les plus touchantes. Avec Arrien ¹, on se plaît à y ajouter foi, on aime surtout à croire qu'Alexandre, lorsqu'il vit la confusion de la mère de Darius qui s'était prosternée devant Héphæstion en le prenant pour le roi, lui ait adressé ce mot charmant : « Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, celui-là aussi est Alexandre. » Mais ce victorieux si doux pour la faiblesse suppliante, reprenait toute sa fierté envers qui tentait de ne pas reconnaître sa suprême puissance. A Darius, qui lui proposait

¹ Arrien (lib. II, cap. XII) a judicieusement distingué le fait essentiel et certain de la clémence d'Alexandre des circonstances dramatiques dont on a pu l'embellir. Il y a des traditions qui finissent par faire corps avec l'histoire; et il ne faut pas s'en plaindre, car elles ont leur genre et leur degré de vérité.

de renouveler l'alliance autrefois conclue entre Philippe et Artaxerce, il répondit par une lettre que ses généraux ont conservée. Au reste, après l'avoir lue, on ne demande pas si elle est authentique, on sent que pour l'écrire il fallait être Alexandre. « Tes ancêtres, étant entrés en Macédoine et dans la Grèce, nous firent beaucoup de mal, sans avoir reçu aucune injure. Moi, chef reconnu des Grecs, et voulant les venger, j'ai passé en Asie, après y avoir encore été provoqué par de nouvelles attaques. En effet, les Perses ont secouru les Périnthiens qui avaient offensé mon père. Ochus envoya des troupes dans la Thrace, soumise aux Macédoniens. Mon père est mort sous les coups des conspirateurs que vous avez subornés, comme vous l'avez publié dans des lettres répandues par toute la Grèce. Après avoir tué Arsès, de concert avec Bagoas, tu n'es monté sur le trône qu'au mépris de la justice et des lois des Perses. Sur-le-champ tu as écrit à tous les Grecs pour les armer contre moi. Tu as offert des sommes considérables à plusieurs peuples hellènes : les seuls Lacédémoniens les ont acceptées. Tes émissaires ont essayé de corrompre mes amis, et de troubler la paix que je tra-

vaillais à rétablir dans la Grèce. Voilà pour quels griefs et quelles inimitiés je t'ai fait la guerre. J'ai battu tes généraux et tes satrapes, puis je t'ai vaincu toi-même avec toutes tes forces; enfin je suis en possession de ton pays; les dieux me l'ont donné. Tous ceux qui marchaient sous tes ordres et qui n'ont pas péri dans la guerre, se sont réfugiés auprès de moi: j'en prends soin, et si aujourd'hui ils combattent pour ma cause, c'est volontairement. Puisque maintenant je suis le maître de toute l'Asie, viens à moi. Si, en venant, tu crains quelque mauvais traitement de ma part, envoie-moi quelques-uns de tes amis qui recevront ma parole. Quand tu seras devant moi, réclame ta mère, ta femme, tes enfants; demande d'autres choses encore, tu les auras. Tu obtiendras tout de moi par la prière. Dorénavant ne t'adresse plus à moi que comme au roi de l'Asie, comme au souverain maître de tout ce qui t'appartenait. Ne prétends plus traiter avec moi d'égal à égal; sinon, j'aviserai à t'en punir. Si tu veux encore disputer l'empire, fais halte pour combattre et ne fuis plus. Quant à moi, je saurai t'atteindre partout où tu seras¹. »

¹ Arrian., lib. II, cap. XIV.

Un langage aussi fier, qui ne tarda pas à être connu dans toute l'Asie, achevait les conquêtes de l'épée. Les villes syriennes se soumirent. La Phénicie suivait cet exemple ; Byblos et Sidon avaient ouvert leurs portes, lorsque Tyr refusa l'entrée de ses murs à Alexandre, qui désirait y célébrer en l'honneur d'Hercule un pompeux sacrifice. De tout temps les Phéniciens s'étaient montrés les ennemis des Hellènes ; ils avaient fourni aux Perses de nombreux vaisseaux, dans les temps où ceux-ci envahirent la Grèce. Fidèle à ces sentiments, Tyr, loin d'abandonner Darius, voulut le servir et lui ménager le temps nécessaires pour rassembler de nouvelles forces, en arrêtant Alexandre par un siège dont elle ne craignait pas l'issue, car elle se croyait imprenable.

Non-seulement cette résistance offensait Alexandre, mais elle lui ôtait un des points d'appui sur lesquels il avait compté pour le succès de ses desseins : aussi résolut-il d'en triompher. Comme il prévoyait que le siège de Tyr demanderait à son armée des prodiges de patience, il rassembla autour de lui tous ses officiers, tant les généraux que les chefs de cohortes, pour leur expliquer les raisons

qui le déterminaient à l'entreprendre. Il leur dit qu'aussi longtemps que les Perses domineraient sur mer, rien ne serait sûr pour les armes macédoniennes, ni une expédition en Égypte, ni la poursuite de Darius. Il ne fallait pas oublier l'état de la Grèce; il fallait toujours craindre que pendant qu'on marcherait sur Babylone, les ennemis de la Macédoine, après avoir repris les villes maritimes de l'Asie, ne portassent la guerre en Grèce avec une flotte formidable. Les Lacédémoniens étaient en hostilité ouverte, et Athènes avait plus de crainte que de bonne volonté. Mais Tyr une fois tombée au pouvoir d'Alexandre, il disposerait de la flotte phénicienne qui était comme le nerf de la puissance navale des Perses. Chypre se soumettrait ou serait promptement réduite, et l'expédition d'Égypte deviendrait facile. Maîtres de l'Égypte, les Macédoniens n'auraient plus à redouter de mouvements en Grèce, et ils pourraient enfin faire la campagne de Babylone avec succès, puisqu'ils auraient enlevé aux Perses l'empire de la mer et tous les pays en deçà de l'Euphrate¹. Ces raisons, aussi simples que

¹ Arrian., lib. II, cap. XVII. — Cette allocution, que nous

fortes , portèrent la conviction dans l'esprit des officiers d'Alexandre, et ceux-ci firent passer dans l'âme des soldats leur admiration pour le grand homme qui les commandait.

Le siège de Tyr dura plus de sept mois. Un bras de mer séparait du continent cette ville opulente. Joindre l'île à la terre par une levée, recommencer des travaux plusieurs fois détruits, établir une digue où s'élevèrent des catapultes et des balistes, se rendre maître de la mer avec des vaisseaux fournis par les autres cités phéniciennes, et se servir de cette flotte pour forcer les deux ports extérieur et intérieur, pendant que du côté de la digue la ville était emportée par un dernier assaut, telles furent les phases successives de ce long siège¹ où des obstacles réputés invincibles

avons résumée et que nous a transmise l'historien le plus exact d'Alexandre, prouve que dans les grandes lignes de sa marche, il n'y eut ni fantaisie ni hasard.

¹ Les divers historiens d'Alexandre sont loin d'être d'accord sur les détails de ce siège, et un homme du métier, Maiseroy, cité par Sainte-Croix, remarque dans son *Traité de l'art des sièges*, que leur manière de s'exprimer vague et trop générale, produit sans cesse des doutes. Si l'on joint à cela, ajoute-t-il, les erreurs de calculs qui se sont glissées

furent surmontés par l'inébranlable volonté d'un seul homme.

Au milieu des opérations, Alexandre, avec quelques escadrons de cavalerie, fit une excursion dans l'Anti-Liban¹. Il y courut même un danger assez grand, par bonté pour son ancien gouverneur Lysimaque, qui avait voulu le suivre et qui se glorifiait d'être le Phénix de cet autre Achille. On avait quitté les chevaux pour gravir à pied la montagne. Lysimaque marchait pesamment, et pour ne pas l'abandonner, Alexandre se trouva peu à peu séparé de presque tous les siens, quand le soir arriva. Le terrain était rude, la nuit obscure, le froid piquant. Des feux allumés par les ennemis brillaient à l'entour. Plein de confiance dans son agilité et dans sa vigueur, Alexandre se dirigea au pas de course vers un de ces points lumineux, tomba au milieu des Arabes couchés autour d'un brasier, en tua deux de sa main, s'empara d'un

dans les copies et toutes les autres fautes, on conviendra qu'il faut une attention singulière pour saisir le fil des événements, et sortir du labyrinthe de ces récits obscurs.

¹ Arrian., lib. II, cap. xx. — Plutarch., *Alex.*, t. IV, pag. 58 et 59.

tison, et revint en courant vers les siens qui à leur tour allumèrent de grands feux pour épouvanter les montagnards.

C'est encore pendant le siège de Tyr que de nouveaux députés de Darius arrivèrent auprès d'Alexandre pour lui offrir dix mille talents, la main de Statira, fille du grand roi, et la souveraineté de tous les pays enfermés entre l'Euphrate et la mer de la Grèce. Alexandre fit connaître ces propositions à ses amis, et Parménion lui dit qu'il les accepterait, s'il était Alexandre. Et moi aussi, reprit celui-ci, si j'étais Parménion. Il fut répondu à Darius qu'Alexandre n'avait besoin ni de ses richesses, ni de ses offres, ni de son consentement pour épouser sa fille, puisqu'il était le maître de tout ¹. Au surplus Darius n'avait qu'à venir lui-même trouver Alexandre, s'il voulait éprouver sa bonté². Toujours clément pour ceux qui lui cédaient, Alexandre devenait de plus en plus impitoyable envers ceux dont la résistance l'avait fatigué. Tyr fut noyée dans le sang. Il n'y eut de

¹ Arrian., lib. II, cap. xxv.

² *Ibid.* Εἰ τι εὐρέσθαι ἐθέλοι φιλόανθρωπον παρ' αὐτοῦ.

merci que pour ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples et pour les envoyés de Carthage. Huit mille combattants tombèrent sous le glaive des Macédoniens, et quand le soldat, las de frapper, s'arrêta, deux mille hommes furent mis en croix le long du rivage.

Les passions et les idées d'Alexandre s'agrandissaient encore. Ses succès l'affermisssaient dans une croyance qu'il avait eue dès sa jeunesse, c'est qu'il était destiné par les dieux à un rôle extraordinaire qui devait l'élever au-dessus de tous les autres hommes. Cette mission divine qu'il présentait en Macédoine, il n'en douta plus, surtout lorsqu'avant de réduire Gaza, place qui défendait la frontière de la Palestine du côté de l'Égypte, il se rendit à Jérusalem.

Pendant qu'il pressait le siège de Tyr, Alexandre avait demandé au grand prêtre des Juifs des secours, des approvisionnements pour son armée, et tous les bons offices qu'il avait coutume de rendre à Darius, en l'avertissant qu'il n'aurait pas à se repentir d'avoir préféré l'amitié des Macédoniens. A cette ouverture, Jaddus, c'était le nom du grand prêtre, avait répondu qu'il reste-

rait fidèle au roi des Perses , et cette déclaration avait allumé le courroux d'Alexandre. Aussi, lorsque le conquérant s'avança vers Jérusalem , les Phéniciens et les Chaldéens qui étaient dans son armée ne doutèrent pas qu'il ne livrât la ville au pillage , et n'envoyât Jaddus au supplice. Mais Alexandre, dès qu'il aperçut de loin, venant à sa rencontre, les lévites vêtus de blanc, les sacrificateurs en longs habits de lin, et le grand prêtre avec son éphod et sa tiare, où le nom de Dieu était écrit sur une lame d'or, s'approcha seul, adora ce nom, et le premier salua le souverain pontife. Alors les Juifs, en poussant une acclamation unanime, entourèrent Alexandre. Les chefs syriens et grecs regardaient le roi avec une sorte de stupeur et semblaient presque penser qu'il avait perdu l'esprit. Parménion seul osa lui demander pourquoi , adoré de tous , il adorait le grand prêtre des Juifs.

« Ce n'est pas le grand prêtre que j'adore, répondit Alexandre, mais le Dieu qu'il sert, car je l'ai vu en songe, lorsque j'étais à Dium en Macédoine. Je me demandai alors par quel moyen je pourrais conquérir l'Asie. Il m'exhorta à ne plus différer, à partir avec confiance , puisqu'il marcherait devant moi ,

et me livrerait l'empire des Perses. N'ayant encore vu personne revêtu des mêmes habits, lorsque j'ai aperçu le grand prêtre, je me suis souvenu du songe ; je suis convaincu maintenant que mon expédition est une mission divine, que je vaincrai Darius, que je renverserai la puissance des Perses, et que tout succédera selon mes désirs. » Après cette réponse à Parménion, Alexandre donna la main droite au souverain pontife et aux prêtres qui l'accompagnaient, se dirigea vers la ville, monta au temple, et offrit à Dieu des sacrifices en la manière qui lui fut prescrite par les sacrificateurs. Le grand prêtre lui montra le livre de Daniel, où il était écrit qu'un Grec détruirait l'empire des Perses, en lui disant qu'il était l'homme désigné par la prophétie. Alexandre ne cacha pas sa joie. Le lendemain il convoqua les Juifs et leur ordonna de lui faire connaître ce qu'ils désiraient obtenir. Le grand prêtre répondit qu'il le priait de permettre aux Juifs de vivre selon les lois de leurs pères, de les exempter du tribut de la septième année, et de ne pas refuser les mêmes bienfaits à ceux qui vivaient à Babylone et dans la Médie. Alexandre accorda tout. Il donna même l'assurance que si quelques Juifs vou-

laient servir dans son armée, ils y pourraient en toute liberté pratiquer leur religion et leurs usages. Plusieurs s'empressèrent de s'enrôler.

Tel est le récit de l'historien Josèphe¹. Aucune raison sérieuse ne nous empêche d'y ajouter foi. Le silence des écrivains grecs² ne l'infirmes pas avec autorité. On connaît leur haine et leur dédain pour tout ce qui regardait les Juifs. Il est naturel qu'ils n'aient voulu parler ni de la bienveillance avec laquelle Alexandre les traita, ni des témoignages de respect qu'il donna si ouvertement à leur grand prêtre. Là, d'ailleurs, l'esprit grec et macédonien dut commencer à se mettre en opposition avec le génie cosmopolite et religieux d'Alexandre. Nécessairement, pendant les sept mois que dura le siège de Tyr, l'attention et la curiosité du conquérant se portèrent sur le peuple original qui entretenait des relations de voisinage et de commerce avec la Phénicie. Alexandre monta donc au temple de Jérusalem.

¹ Fl. Joseph. *Antiq. Jud.*, lib. XI, cap. VIII.

² Arrien (lib. II, cap. XXV) croyait peut-être avoir assez parlé de ce qui concernait les Juifs en écrivant cette phrase : « Toutes les villes de cette partie de la Syrie, appelée Palestine, s'étaient soumises. »

saïem ; il y trouva les prophéties qui annonçaient sa venue, et il vit que la Providence s'était occupée de lui avant qu'il parût sur la terre. Le plus savant des sceptiques modernes¹ n'a pas osé contester ouvertement cette tradition, qui rattache l'histoire antique aux origines et aux monuments du christianisme avec tant de grandeur.

Sept jours après avoir quitté Gaza, Alexandre entra dans Peluse, ville située sur une des embouchures du Nil, et dans le même moment la flotte phénicienne, désormais sous ses ordres, attaquait les vaisseaux égyptiens. Il n'y eut pas de combat. Le Perse Mazacès, que Darius avait établi satrape de l'Égypte, ne pouvait plus douter du désastre d'Issus et de la fuite de son maître ; il voyait la Syrie, la Phénicie

¹ Bayle (*Dict. hist. et crit., verb. MACÉD.*, not. O) s'exprime ainsi : « Je me garderai bien de mettre au nombre des fables le voyage d'Alexandre à Jérusalem : la narration que Josephe en a laissée pourrait bien être fabuleuse quant à certains points. Dira qui voudra qu'elle l'est en tout et partout. Le silence des auteurs païens, qui ont parlé de tant d'autres choses moins considérables concernant ce prince, arrivées dans des pays aussi obscurs pour le moins que la Judée, sera une raison forte pour qui voudra, mais non pas pour moi. »

et une partie de l'Arabie soumises au vainqueur ; il se trouvait sans armée au milieu d'une population ennemie qui accueillait avec empressement les Macédoniens. Il ouvrit les portes de Memphis à Alexandre et mit entre ses mains une somme de huit cents talents avec tout ce qui appartenait au grand roi.

Cette conquête fut rapidement féconde. Il ne suffit pas à Alexandre de paraître en Égypte, il voulut y fonder un monument durable, une ville qui fût en peu d'années la capitale de cette vieille terre. Ainsi l'esprit grec venait renouveler la face de cette Égypte à laquelle il devait tant, et donner à Thèbes ainsi qu'à Memphis une héritière de leur ancienne splendeur, à Tyr et à Carthage une rivale. Lorsque, descendant le Nil jusqu'à la mer, Alexandre eut dépassé Canope, il vit un lieu qui lui parut approprié par la nature à l'établissement d'une grande cité. Sans retard, il ordonna les premiers travaux, détermina l'étendue de l'enceinte, l'emplacement du marché, celui des temples qui devaient être consacrés tant à l'égyptienne Isis qu'aux dieux de la Grèce. A douze milles de la bouche canopique du Nil,

non loin du lac Maréotis, sur le lieu qu'auparavant on appelait Rhacotès, un architecte macédonien, Dinocharès, traça le plan d'Alexandrie, et lui donna la forme d'une chlamyde ¹. Encore quelques années, et cette ville naissante deviendra le centre du commerce et des idées de l'Orient et de l'Occident.

Alexandre, qui se croyait de plus en plus conduit par les dieux dans ses entreprises, voulait communiquer aux autres cette opinion qu'il avait de lui-même. C'était l'enthousiasme d'un politique qui cherche des forces dans la foi qu'il inspire. Désormais Alexandre ambitionnait d'apparaître aux Grecs et aux barbares comme un de ces héros, un de ces demi-dieux qui avaient mérité la reconnaissance des hommes dans les premiers temps des sociétés ². Or c'était une antique tradition qu'Hercule

¹ C. Plinii. *Hist. nat.*, lib. V, cap. xi. « Metatus est
« eam Dinochares architectus pluribus modis memorabili
« ingenio, xviii passuum laxitate insessa, ad effigiem mace-
« donicæ chlamydis orbe gyrato laciniosam, dextra læva-
« que anguloso procursu : jam tum tamen quinta situs parte
« regię dicata. »

² Voyez chap. v. *Nécessité et déification de la force*, etc.

et Persée avaient consulté l'oracle de Jupiter-Ammon dont le temple s'élevait au milieu des sables de la Lybie. Alexandre, leur émule, résolut de les imiter et d'aller chercher au fond du désert une consécration divine.

Au milieu d'une mer de sable, on découvrait, à douze journées de Memphis, une vaste et verdoyante oasis traversée par des sources d'eau vive, couverte de bois, et dans laquelle aussi les fruits croissaient abondamment. C'était la terre d'Ammon, appelée aujourd'hui *Syouah*, terre heureuse où le souffle embrasé des espaces du désert ne pénètre pas. Les habitants étaient répandus dans des villages; au centre du pays s'élevait une forteresse protégée par une triple enceinte¹, et renfermant le sanctuaire du dieu. C'est là qu'Alexandre se présenta pour interroger l'oracle.

« Salut, ô mon fils! lui dit le prêtre qui en était l'interprète, reçois ce nom de la part du dieu. — Je l'accepte, répondit Alexandre, et désormais je m'appellerai ton fils, mais à la condition que tu me donneras l'empire de la terre. » Le prêtre en-

¹ Diod., lib. XVII, cap. L.

trant alors dans le lieu sacré où était la statue de Jupiter-Ammon, l'assura, du fond du sanctuaire, que le dieu lui accordait sa demande. Alexandre voulut aussi savoir si tous les meurtriers de son père étaient punis. « Parle mieux, s'écria le prêtre. Celui qui t'a donné le jour est au-dessus de tous les attentats. Quant à ceux qui ont tué Philippe, ils ont tous subi le supplice qu'ils méritaient. » Le prêtre ajouta que la grandeur des succès et des prospérités d'Alexandre confirmerait sa céleste origine, et qu'il serait invincible jusqu'au moment où il irait prendre place parmi les dieux.

Cette déification d'Alexandre ne fut pas reçue sans murmure et sans raillerie par les Macédoniens et les Grecs; l'ironique incrédulité du siècle dont il était la merveille n'épargna pas le héros. Mais l'Orient, mais les peuples qu'Alexandre avait conquis et ceux qu'il allait soumettre, n'hésitèrent pas à reconnaître dans leur vainqueur plus qu'un homme. Ils se relevaient en le divinisant. Au moins ce n'était plus au jeune homme de Pella qu'ils obéissaient, mais au fils de Jupiter.

De retour à Memphis, Alexandre y trouva plusieurs députations des villes de la Grèce, dont il

accueillit les demandes avec faveur. Il reçut aussi des renforts qu'Antipater lui envoyait. En réglant l'occupation de l'Égypte, il ordonna à ceux auxquels il la confiait de respecter les lois et les mœurs du pays¹. Un Égyptien fut placé à la tête de l'administration civile. Alexandre put en se reposant sur la haine que l'Égypte portait aux Perses, n'y laisser que quatre mille hommes et trente galères. Il repassa en Syrie, séjourna quelques jours à Tyr, conféra avec de nouveaux députés d'Athènes, de Rhodes et de Chio, décida sur toutes les questions qui lui furent soumises pour le régime intérieur de la Grèce, et enfin après avoir exécuté dans toutes ses parties le plan qu'il avait arrêté le lendemain d'Issus, il fit mettre à l'ordre du jour de l'armée qu'on marchait sur l'Euphrate.

Pour la seconde fois, Darius s'avancait à la rencontre d'Alexandre, suivi d'une armée ou plutôt d'une multitude plus considérable encore que celle qui avait été dispersée par les Macédoniens à Issus. C'était un mélange confus de nations, c'était toute l'Asie. Tous les peuples jusqu'aux Indes, ceux de

¹ Arrian., lib. III, cap. v.

la Bactriane et de la Sogdiane, Saces, Ariens, Parthes, Hyrcaniens, Caduséens et Mèdes, habitants des rives de la mer Rouge, Arméniens et Babyloniens s'étaient amoncelés avec tout l'appareil asiatique, femmes, enfants, esclaves, dans une vaste plaine au delà de l'Euphrate et du Tigre, près du village de Gaugamèle. Toutefois ce fut la ville d'Arbèle, située dans le voisinage, qui donna son nom à la bataille. Persuadé qu'il n'avait été défait à Issus, que parce qu'il s'était enfermé dans un étroit terrain, Darius avait choisi cette fois une plaine immense comme théâtre du combat, et néanmoins le champ de bataille se trouva trop resserré pour cet amas de peuples qu'il traînait à sa suite.

« En réunissant toutes ses forces sur un seul point, en m'offrant dans une seule journée la fin de tant de travaux et de périls, Darius m'a délivré de tous mes tourments. » Telles furent les paroles d'Alexandre à ses généraux quand ils le tirèrent de ce fameux sommeil où il était plongé le matin de la bataille¹. Cette sécurité au moment de courir un

¹ Diod., lib. XVII, cap. LVI.

suprême hasard n'était pas sans raisons. Alexandre n'avait plus le moindre doute sur l'ascendant de sa fortune : il avait passé l'Euphrate et le Tigre sans trouver de résistance; il ne lui restait plus qu'à frapper un dernier coup pour abattre Darius et devenir le maître incontesté de l'Asie.

Dans cette grande conjoncture, ses moyens de vaincre furent les mêmes; mais il en redoubla l'énergie. Il rendit son armée encore plus lesté et plus agile, en ordonnant aux soldats de se débarrasser de tout bagage. Il rejeta l'avis de Parménion qui lui conseillait une attaque de nuit : il serait honteux, disait-il, de voler la victoire¹. C'est à force d'audace, à la face du soleil, qu'Alexandre voulait prouver aux hommes de l'Asie leur irréparable infériorité. Il ne doutait pas qu'avec sa phalange et l'élite de sa cavalerie, il ne triomphât de ces hordes barbares, pourvu qu'il pût toujours garder la liberté de ses manœuvres et de ses mouvements. Aussi s'était-il attaché à donner à la phalange assez de souplesse et de mobilité pour que de tous les côtés

¹ Arrian., lib. III, cap. x. αἰσχρόν εἶναι κλέψαι τὴν νίκην.

elle tint tête à l'ennemi¹. Il avait recommandé à ses Macédoniens d'ouvrir leurs rangs aux chars armés de faux que devaient lancer les Perses, et sans trop dégarnir son centre, il avait assez étendu ses ailes pour n'être pas enveloppé. L'action s'engagea par un grand combat de cavalerie où les Macédoniens furent d'abord accablés par les Bactriens et les Scythes. Mais Alexandre rallia les siens, et faisant appuyer un escadron d'une partie de sa phalange, il se porta impétueusement sur le point où, du haut de son char, apparaissait Darius. Autour du grand roi étaient rangés ses plus vaillants hommes, ses écuyers, ses parents, qui semblaient préparés à recevoir le choc avec vigueur. Mais à l'aspect d'Alexandre, Darius se troubla, et comme s'il était incapable de soutenir la présence, l'attaque, le regard de ce terrible assaillant, il donna le premier l'exemple de la peur et de la fuite. A travers un nuage de poussière soulevée par les chevaux qui l'emportaient, il disparut, n'aspirant plus qu'à se dérober au vainqueur. Peut-être Alexandre l'eût-il atteint, tant sa poursuite était ardente, s'il

¹ Arrian., lib. III, cap. XII.

n'eût été rappelé sur le champ de bataille par un message de Parménion qui, pour la seconde fois, lui demandait des secours. Les généraux d'Alexandre commençaient à se fatiguer. Parménion fut accusé de n'avoir pas, à Arbèle, combattu avec le même feu, avec sa fermeté ordinaire¹. Toutefois, lorsqu'Alexandre arriva pour le secourir, après avoir dissipé au péril de sa vie un gros de barbares, il trouva que son aile gauche ressaisissait la victoire sur les Perses, dont le courage tomba dès qu'ils eurent appris la fuite de Darius. La journée fut décidée par le caractère et la conduite des deux rois, par l'effroi de Darius comme par l'héroïsme d'Alexandre.

L'Orient, depuis la glorieuse tradition de Sésotris², n'avait souvenir de rien d'aussi merveilleux

¹ Arrien ne parle pas de cette accusation rapportée par Plutarque, mais il dit expressément qu'Alexandre dut d'abord renoncer à poursuivre Darius pour aller au secours de Parménion. Ce ne fut qu'au milieu de la nuit qu'il put atteindre Arbèle, mais Darius était déjà bien loin.

² Ou plutôt Rhamsès, suivant le témoignage de Tacite, quand il raconte le voyage de Germanicus en Égypte :

« Mox visit veterum Thebarum magna vestigia : et manebant structis molibus literæ ægyptiæ, priorem opulentiam

que la bataille d'Arbèle, où cinquante mille Grecs avaient vaincu plus d'un million d'hommes. Cette catastrophe prodigieuse fut considérée par les peuples comme un effet de la volonté des dieux. Manifestement l'empire des Perses était condamné, puisque le grand roi n'avait essuyé que des revers depuis qu'il avait entrepris de le défendre. Vaincu dans la personne de ses satrapes au passage du Granique, Darius avait perdu l'Ionie, l'Éolie, les deux Phrygies, la Lydie et la Carie. A Issus, où il commandait lui-même, il avait laissé avec la victoire, entre les mains d'Alexandre, sa mère, sa femme et ses enfants. La Phénicie et l'Égypte avaient alors passé sous la loi du vainqueur. Enfin à Arbèle, où toutes les forces de l'Asie lui servaient de rempart, il avait fui, désertant à la fois le champ de bataille et l'empire. Les peuples se

« complexæ : jussusque e senioribus sacerdotum patrum
 « sermonem interpretari, referebat » habitasse quondam sep-
 « tingenta millia ætate militari : atque eo cum exercitu regem
 « Rhamsen Libya, Æthiopia, Medisque et Persis et Bac-
 « triano ac Scythia potitum ; quasque terras Syri Armeniique
 « et contigui Cappadoces colunt, inde Bithynum, hinc Ly-
 « cium ad mare, imperio tenuisse. » *Ann.*, lib. II, cap. IX.

crurent déliés de toute obéissance envers ce jouet malheureux de la destinée. Lorsque Alexandre arriva aux portes de Babylone, les prêtres et les chefs de la noblesse, à la tête de la population, lui offrirent des présents comme au grand roi, lui livrèrent la ville, la citadelle et le trésor. Suse suivit l'exemple de Babylone. Alexandre trouva dans Suse des matières d'or et d'argent qui représentaient plus de quarante mille talents, et de plus une somme en dariques qui s'élevait à neuf mille talents d'or. Ces magnifiques finances restaient toujours intactes : la prudence des rois de Perse s'abstenait d'y toucher dans les temps ordinaires ; c'était une réserve pour les revers imprévus¹. Alexandre choisit la ville de Suse pour y laisser la mère de Darius, ses filles et son fils, avec des maîtres chargés de leur apprendre la langue grecque. Il avait ses desseins.

Le vainqueur d'Arbèle n'était plus un Grec prenant plaisir à humilier les barbares. Son cœur était plus grand, ses pensées plus hautes. Comme il se sentait au-dessus de tous les hommes, ils

¹ Diod., lib. XVII, cap. LXVI.

devinrent tous égaux à ses yeux, et désormais il ne fit pas moins cas des Perses que des Macédoniens. Maître du monde, il ne voulait sacrifier aucun peuple à la jalousie d'un autre, mais les réunir tous heureux sous son pouvoir.

Entre Babylone et Suse, Alexandre reçut avec quelques troupes grecques la nouvelle d'une prise d'armes de Sparte qui avait un moment soulevé presque tout le Péloponèse. Antipater avait étouffé cette insurrection en battant le roi Agis près de Mégalopolis. « Il paraît, dit Alexandre en apprenant cette rencontre, que pendant que nous triomphions de Darius à Arbèle, il y avait un combat de rats en Arcadie. » Pour le conquérant de l'Asie qui déjà méditait de pousser jusqu'au Gange, les agitations du Péloponèse n'étaient plus que ridicules.

A vingt-cinq ans Alexandre se trouvait au faite des choses humaines. L'union d'une jeunesse si vive avec une puissance que rien n'arrêtait, eut des effets extraordinaires. Sur tous les points, dans tous les sens, cette immense nature atteignit les dernières limites de l'humanité. S'il prit des vices, Alexandre garda toutes ses vertus, et voilà ce qui

l'élève au-dessus des grands hommes qui se sont enivrés dans leurs triomphes. Il devint voluptueux, mais au milieu de ses délices il se montra plus infatigable, plus intrépide qu'il n'avait jamais été. Son âme, traversée de temps à autre par des orages où la colère éclatait comme la foudre, resta généreuse et belle. Toujours la grandeur et la bonté reprenaient le dessus. Si à Persépolis, où il séjourna quelque temps après avoir quitté Suse, Alexandre dans un moment d'ivresse et pour complaire à Thaïs, célèbre courtisane d'Athènes, s'empara d'une torche et mit le feu au palais de Xerxès, il rougit aussitôt de cet emportement. Il ordonna qu'on éteignît les flammes et Persépolis resta debout ¹.

L'espoir de Darius avait été qu'au milieu des capitales et des trésors de son empire, son heureux vainqueur s'amollirait et s'abandonnerait à un repos qui, en assurant sa fuite, lui laisserait le temps de nouveaux préparatifs. Il ne connaissait pas

¹ Sainte-Croix (*Examen critique*, etc.) a démontré que la destruction de Persépolis ne peut être rapportée qu'aux premiers temps du mahométisme.

Alexandre. Celui-ci, tant que le grand roi n'était pas son prisonnier, estimait sa victoire incomplète. Quand il eut appris, à trois journées d'Ecbatane, que Darius avait traversé cette ville cinq jours auparavant¹, il recommença de le poursuivre avec une vivacité nouvelle. Pour mieux l'atteindre, il laissa le gros de son armée dans la capitale de la Médie, et se porta en avant avec ses fantassins les plus agiles et sa meilleure cavalerie. Il franchit les portes Caspiennes. Mais Darius avait déjà cessé de vivre. Bessus, satrape de la Bactriane, l'avait assassiné, et Alexandre sur sa route ne trouva plus qu'un cadavre percé de coups qu'il fit déposer dans le tombeau des rois de Perse avec les honneurs accoutumés. Plus tard Bessus, livré au frère de Darius, expia sa trahison dans d'affreux tourments.

Pour les Macédoniens, la mort de Darius semblait marquer la fin de leurs travaux; mais Alexandre ranima leur ardeur par de magnifiques récompenses, et les entraîna vers l'Hyrcanie. Il y reçut la soumission des plus illustres Perses, et incorpora dans son armée les Grecs qui avaient suivi Darius.

¹ Arrian., lib. III, cap. xix.

Alors aussi les mœurs de l'Orient devinrent les siennes. Il prit le diadème des rois de Perse avec leur robe blanche et leur ceinture; il donna des vêtements de pourpre à ses jeunes favoris. Les femmes et les eunuques du grand roi servirent à ses plaisirs. L'élite de la noblesse persane lui forma une garde commandée par le propre frère de Darius. Au milieu de la tente royale dont cinquante colonnes soutenaient le plafond magnifique¹, s'éleva un trône d'or sur lequel venait s'asseoir Alexandre environné de ses gardes, pour donner ses audiences. L'enceinte extérieure fut occupée par mille Macédoniens et dix mille Perses. Nul, sans être appelé, n'osa plus se présenter devant Alexandre. Autour de tant de gloire commença de régner la terreur.

Cet appareil asiatique affecta péniblement les Macédoniens. Ils se demandaient s'ils n'avaient enduré tant de travaux que pour prendre les mœurs de ceux qu'ils avaient vaincus. Alexandre oubliait trop, disaient-ils, qu'il n'était pas le descendant de Cambyse et de Xerxès, mais le fils de Philippe, et qu'il n'avait entrepris son expédition que pour

¹ Oélian. *Var. hist.*, lib. IX, cap. III.

ajouter l'Asie à la Grèce, et non pour soumettre la Grèce aux coutumes et aux lois de l'Asie.

Alexandre n'ignorait pas ces plaintes et ces censures ; il cherchait à apaiser ses vétérans ; il les comblait de bienfaits. Toutefois, il ne put réussir à étouffer cet esprit d'opposition, qui ne tarda pas à engendrer de criminelles entreprises. Un de ceux qu'il avait admis dans sa familiarité, ayant nom Dimnus, crut avoir à se plaindre de lui gravement. Incapable de maîtriser sa colère, il voulut entraîner dans une conspiration un jeune homme qu'il aimait. Celui-ci conta tout à son frère Cébalinus, qui alla révéler le complot à Philotas en le priant d'en instruire le roi. Fils de Parménion, en grande faveur auprès d'Alexandre, Philotas avait chaque jour plusieurs occasions de l'entretenir : néanmoins il différa de lui donner cet avis important. Inquiet pour lui-même, Cébalinus s'adressa à l'un des serviteurs du roi. Sur-le-champ Alexandre averti fit comparaître devant lui Dimnus, Cébalinus et Philotas. Dimnus, dès qu'il avait été saisi, s'était percé de son épée ; il expira en présence du roi. Cité par Alexandre devant les Macédoniens, suivant la vieille coutume nationale, Philotas ne put

prouver qu'il n'était pas le complice du crime qu'il avait négligé de révéler, et il fut mis à mort ¹.

Mais en apprenant le supplice de son fils, que ferait Parménion ? Deux Arabes et un Macédonien, Polydamas, qui avait pris leur costume, franchirent en onze jours sur des dromadaires l'espace qui séparait le camp de la capitale de la Médie. Parménion commandait alors à Ecbatane. Pendant qu'il lisait une lettre écrite au nom de son fils, il fut frappé par ses propres officiers, auxquels Polydamas avait transmis les ordres d'Alexandre. Ainsi périt le meilleur lieutenant de Philippe, trop redoutable pour qu'on le laissât vivre. Les jeunes conseillers d'Alexandre, Héphæstion, Cratère, s'étaient hâtés d'envelopper le vieux Parménion dans le crime incertain de Philotas.

Autour d'Alexandre et dans son camp, la tendance orientale et la nationalité macédonienne se

¹ Arrian., lib. III, cap. xxvi. — Arrien ne parle ni des tortures ni des aveux de Philotas, et sa sobre exactitude est plus digne de foi que les amplifications de Quinte Curce.

combattaient. Les Perses servaient désormais le vainqueur d'Arbèle comme le légitime successeur de Darius, et les jeunes Macédoniens ne connaissaient d'autre exemple, d'autre règle que le génie et la volonté d'Alexandre. Mais les officiers et les soldats qui n'avaient passé en Asie qu'après avoir longtemps combattu sous Philippe, opposaient souvent les actions du père à celles du fils. Ils ne souffraient pas non plus qu'on rabaissât la vieille gloire de la Macédoine.

Dans un festin qui avait suivi un sacrifice offert aux Dioscures, Clytus fut l'interprète téméraire de ces sentiments. Il interrompit les flatteurs qui comparaient Alexandre aux demi-dieux, aux Dioscures et à Hercule, et comme le vin stimulait encore sa hardiesse naturelle, il s'écria qu'Alexandre n'avait pas accompli ses hauts faits à lui seul, et que la part des Macédoniens était grande dans ses exploits ¹. Pour lui répondre, plusieurs convives se mirent à dénigrer les actions de Philippe. L'approbation qu'Alexandre donnait à leurs dis-

¹ Οὐκ οὐν μόνον γε καταπράξει αὐτὰ, ἀλλὰ τὸ γὰρ πολὺ μέρος Μακεδόνων εἶναι τὰ ἔργα. Arrian., lib. IV, cap. VIII.

cours, fit perdre à Clytus toute mesure : non-seulement il éleva au-dessus de tous les capitaines le vainqueur de Chéronée, mais il prit à partie le roi lui-même; il rappela ce qui s'était passé au passage du Granique, et s'écria avec un geste orgueilleux : « Voilà la main, Alexandre, qui en cette rencontre t'a sauvé ¹. » Ce reproche mit le comble à l'indignation d'Alexandre : retenu par ses amis qui cherchaient à l'apaiser, il se compara à Darius, prisonnier de Bessus et de ses complices, et dit qu'il ne lui restait plus d'un roi que le nom. Ses amis ne purent ou n'osèrent le contenir plus longtemps. Alexandre, ivre de vin et de colère, se jeta sur la lance d'un de ses gardes et en perça Clytus. Le repentir du héros est demeuré célèbre, et on ne saurait en suspecter la sincérité. La pensée d'avoir donné la mort à celui qui lui avait sauvé la vie fut pour Alexandre, pour cette âme si généreuse et si fière, une douloureuse humiliation. Mais tel était désormais le misérable sort du plus grand des hommes : il voulait gouverner le

¹ Αὕτη σε ἡ χεὶρ (φάναι) ὃ Ἀλέξανδρος, ἐν τῷ τότε ἔσωσε. Arrian, lib. IV, cap. VIII.

monde, et ne pouvait plus se gouverner lui-même.

Maître de l'Asie, Alexandre prétendit qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'aux rois de Perse, et qu'on l'adorât. Les Perses trouvaient ce culte naturel et raisonnable, parce que le monarque était à leurs yeux l'image de la divinité. Mais pour les Macédoniens et les Grecs, un pareil hommage n'était qu'une superstition indigne d'un peuple libre. Les philosophes et les sophistes qui avaient accompagné Alexandre, disputaient vivement sur ce point. Anaxarque d'Abdère, confondant à dessein peut-être les honneurs divins avec l'adoration telle que la pratiquaient les Perses, proposa dans un banquet de décerner ces honneurs au roi. Infailliblement, Alexandre serait mis après sa mort au rang des dieux. Pourquoi ne serait-il pas pendant sa vie l'objet du culte qui lui était dû ? Un autre philosophe, Callisthène, disciple et neveu d'Aristote, répondit hardiment à Anaxarque qu'il avait tort de confondre ce qui n'appartenait qu'aux dieux avec les respects qu'on pouvait rendre aux hommes. Les Grecs saluaient les rois, mais ne les adoraient pas. Cette réponse, les applaudissements qu'elle souleva remplirent de colère

l'âme d'Alexandre, qui ne put jamais obtenir des Macédoniens les hommages que les Perses lui prodiguaient.

Un jeune disciple de Callisthène, Hermolaüs, conspira quelque temps après contre Alexandre, avec quelques compagnons de son âge; ils étaient tous pages et écuyers du roi. Quand la conjuration fut découverte, on y impliqua Callisthène. Maître d'Hermolaüs, il avait dû connaître son crime : peut-être l'avait-il conseillé. Cette accusation ne trouva que trop de créance auprès d'Alexandre, qui écrivit à Antipater au sujet de cette affaire : « Les jeunes gens ont été lapidés par les Macédoniens ; quant au sophiste, je le punirai moi-même, ainsi que ceux qui me l'ont envoyé, et ceux qui recueillent dans leurs villes les conspirateurs¹. » On ne douta pas en Grèce que par ces mots Alexandre n'eût voulu désigner Démosthène et Aristote. Le neveu de ce dernier fut mis à mort. Sur le genre de son supplice les contemporains eux-mêmes ne se sont pas accordés².

¹ Plutarch. *Alex.*, t. IV, pag. 125.

² Arrian., lib. IV, cap. XIV.

L'orientalisme d'Alexandre n'était pas une indigne mollesse. De l'Hyrkanie, le conquérant passa chez les Parthes, chez les Mardes, qui n'avaient jamais été envahis¹, chez les Ariens, les Drangiens et les Arachotes. Il n'ajouta ces conquêtes à l'empire des Perses qu'au prix des plus rudes fatigues et des plus dures privations. Il pénétra dans la Bactriane, défit les Scythes établis au delà du Iaxarte et fonda, au pied du Caucase, une autre Alexandrie. Dans la Sogdiane, il courut les plus grands dangers, fut blessé deux fois, et n'amena les peuplades scythes à se soumettre qu'en emportant d'assaut leurs principales forteresses, parmi lesquelles était Cyropolis, qu'on disait fondée par Cyrus. Enfin, après avoir élevé plusieurs villes dans lesquelles il laissa un assez grand nombre de Grecs, il entra dans l'Inde.

C'était une fable accréditée chez les Grecs que l'Inde avait été conquise par Hercule et par Bacchus. Ce dernier surtout avait été représenté par les poètes parcourant la terre avec une armée de bacchantes qui, pleines d'une sainte ivresse,

¹ Arrian., lib. III, cap. xxiv.

chantaient et dansaient au son des instruments, messagères ardentes de la civilisation. Arrien¹ raconte qu'entre le Cophen et l'Indus les habitants d'une ville appelée Nyssa vinrent au-devant d'Alexandre, et lui représentèrent qu'une cité fondée par Bacchus devait être respectée par son glorieux émule. La joie d'Alexandre fut vive de se trouver ainsi sur les traces d'un divin législateur. Il garantit aux habitants de Nyssa leur indépendance, et leur permit de continuer à vivre selon leurs lois, qui constituaient une sorte d'aristocratie. Il offrit à Bacchus de solennels sacrifices sur le mont Méros qui, couvert de lierres et de lauriers, s'élevait au-dessus de la ville. On dit que pendant ces fêtes, plusieurs furent saisis d'un enthousiasme qui révélait la présence du dieu. En terminant ce récit, Arrien ajoute que chacun est libre d'y donner ou d'y refuser créance. Dans ces détails, il est permis de reconnaître la politique d'Alexandre, qui dut ne rien épargner pour persuader à l'orgueil des Grecs et des Macédoniens que la victoire les avait conduits au berceau de leurs plus antiques traditions.

¹ Arrian., lib. V, cap. 1, II, III.

Après avoir jeté un pont sur l'Indus, Alexandre s'avança dans une riche et fertile contrée. Le roi du pays, Taxile, le reçut avec empressement dans Taxila, sa capitale, où des lois sages florissaient ¹. Loin d'imiter Taxile, un autre chef indien, Porus, marcha à la rencontre du conquérant pour l'empêcher de franchir l'Hydaspe. Le passage de ce fleuve montre Alexandre sous l'aspect nouveau d'un temporisateur avisé ².

Campées sur les deux rives, les armées s'observèrent pendant quelques jours. Alexandre trompa Porus par de fausses démonstrations ; il saisit l'avantage d'une nuit orageuse et sombre, et traversa le fleuve, n'emmenant avec lui que cinq mille cavaliers et six mille fantassins. Dès que, avec des barques, il eut transporté cette petite armée sur l'autre rive, il attaqua un premier corps d'Indiens

¹ Strab., lib. XV, cap. 1. Πόλις μεγάλη και εὐνομοτάτη.

² Dans sa remarquable *Histoire militaire des éléphants*, le colonel Armandi apprécie en homme du métier toutes les difficultés qu'Alexandre eut à vaincre, et fait une savante description de la bataille livrée par Porus. Ce n'est pas, tant s'en faut, le seul point de l'histoire ancienne qui se trouve éclairé par la saine et ingénieuse érudition du colonel Armandi.

que commandait le fils de Porns, et le tailla en pièces. Tiré d'une sécurité funeste par la nouvelle de cette défaite et de la mort de son fils, Porus vint offrir le combat à Alexandre, que le reste de ses troupes eut bientôt rejoint. Malgré sa brillante valeur, Porus ne put triompher de la tactique et des savantes combinaisons des Macédoniens qui, à la fin de la journée, avaient enveloppé sur presque tous les points l'armée indienne. Blessé à l'épaule droite, il s'éloigna sur son éléphant du champ de bataille. Enfin il se laissa persuader de se rendre au vainqueur. Averti de l'approche de Porus, Alexandre alla au-devant de lui; il admira sa haute taille, sa beauté, la fierté de son maintien, et lui demanda comment il voulait être traité. « En roi. — Je le ferai pour moi, répondit Alexandre, mais pour toi, que veux-tu que je fasse? — Tout est compris dans le mot que je t'ai dit, » repartit Porus¹. Cette présence d'esprit, cette magnanimité ravirent Alexandre, qui rendit à Porus son royaume en l'agrandissant.

La marche d'Alexandre n'était pas celle d'un dé-

¹ Arrian., lib. V, cap. xix.

vastateur. Sur son passage il multipliait les colonies qui, dans sa pensée, devaient porter jusqu'aux extrémités de l'Orient la civilisation grecque. Il éleva deux villes, Nicée et Bucéphala, donnant à la seconde le nom du noble cheval qui l'avait si longtemps porté. Ce compagnon fidèle était mort de vieillesse. Après l'Hydaspe, Alexandre franchit l'Acésine et l'Hydraote, ne faisant la guerre qu'aux peuples qui refusaient de lui rendre hommage, et il arriva sur les bords de l'Hyphase. On lui avait dit que sur l'autre rive il trouverait le pays le plus fertile, le plus doux des climats, des villes opulentes, d'innombrables éléphants. Cette annonce avait encore irrité son insatiable ardeur.

Mais les Macédoniens, exténués, commençaient à éclater en murmures, et Alexandre ne put paraître ignorer plus longtemps les dispositions de l'armée. Les plus résignés de ses vétérans déplo- raient leur destinée; d'autres, plus hardis, déclaraient qu'ils n'iraient pas plus loin. Pour ranimer les courages et prévenir toute révolte, Alexandre harangua ses soldats. « Il faut, leur dit-il, que je vous persuade de me suivre ou que vous me persuadiez de rebrousser chemin. » Or, le Gange et

l'Océan étaient les limites naturelles de leur expédition et de l'empire qu'ils élevaient. S'arrêteraient-ils avant d'avoir touché ces limites, qu'ils étaient au moment d'atteindre? Un mouvement rétrograde serait une faute qui pourrait tout perdre. Il faut persister et marcher en avant. Quand toute l'Asie sera soumise, chaque soldat recevra une récompense qui dépassera tout ce qu'il peut espérer. Ceux qui voudront retourner en Macédoine, Alexandre les y renverra ou les y ramènera lui-même. Quant à ceux qui resteront, leur sort sera tel qu'il pourra faire envie à ceux qui auront préféré partir.

Un profond silence que personne n'osait rompre, accueillit ces magnifiques promesses. Enfin un des meilleurs officiers de l'armée, Cœnus, fils de Polémocrate, s'enhardit à répondre. Il représenta qu'il était temps de mettre un terme à tant de travaux; qu'il était naturel que le peu de Macédoniens qui survivaient à tant de périls, eussent le désir de revoir leur pays et de montrer à leurs femmes, à leurs enfants les bienfaits dont le roi les comblait. Pourquoi Alexandre n'irait-il pas lui-même revoir sa mère et reprendre le gouvernement

de la Grèce ? Plus tard il pourrait tenter une expédition nouvelle, soit contre ces nations de l'Inde qui touchent à l'Océan, soit contre Carthage et la Libye. Alors il serait suivi par d'autres Macédoniens, par une ardente jeunesse qui voudrait, à son tour, mériter la même gloire et les mêmes récompenses que ses devanciers. Au reste, il n'y avait rien de plus beau que la modération dans la prospérité. Ces paroles de Cœnus et d'autres qu'il sut ajouter, excitèrent dans l'armée un long frémissement. Beaucoup de soldats versèrent des larmes, approbation non équivoque de l'orateur.

Vivement blessé par la franchise militaire du fils de Polémocrate, Alexandre congédia l'assemblée. Il se tint renfermé dans sa tente pendant trois jours, espérant peut-être un changement dans l'esprit des soldats. Enfin, après avoir pris l'avis de ses plus fidèles conseillers, il permit d'annoncer à l'armée qu'elle allait revenir sur ses pas. Cette nouvelle fit éclater une allégresse universelle : on n'entendait partout que pleurs et cris de joie. Un grand nombre de soldats coururent à la tente royale pour souhaiter toutes sortes de prospérités à celui qui exauçait leurs vœux, et ils s'écriaient qu'Alexandre

n'avait pu être vaincu que par ses vétérans¹. Cependant l'Hyphase fut franchi : Alexandre voulut que sur la rive opposée douze autels fussent érigés en l'honneur des douze grands dieux, pour attester que les armes et le génie de la Grèce étaient venus jusque-là.

On doit regretter qu'Alexandre n'ait pu pousser plus loin ses conquêtes, qui étaient pour l'Europe de véritables découvertes. Il fut retenu dans les limites du Pendjâb par le découragement des Macédoniens, par leur lassitude. C'était la partie septentrionale de l'Inde renfermée entre le Gange et l'Indus, et contenant de nombreuses et paisibles populations. Là les lois politiques et civiles, en se confondant avec les dogmes et les rites religieux, semblaient avoir quelque chose de l'éternité. Là l'ordre social était divisé en plusieurs castes. La première se composait d'agriculteurs, la seconde de guerriers, la troisième de marchands, la quatrième des plus nobles et des plus riches qui rendaient la justice et assistaient le roi, la cinquième

¹ Arrian., lib. V, cap. XXIX.... "Οτι πρὸς σφῶν μόνων νικη-
θῆναι ἠνάσχετο.

était celle de ces fameux gymnosophistes qui ne séparaient pas la sagesse de la religion, et qui mettaient leur gloire à périr volontairement au milieu des flammes d'un bûcher ¹.

Pour Alexandre, conquérir était un moyen de savoir. Il descendit l'Indus jusqu'à l'Océan. Sur une flotte composée surtout des bâtiments indiens qui couvraient les rivières du Pendjâb ², il embarqua une partie de ses troupes et il mit le reste de l'armée sous les ordres de Cratère et d'Hépæstion, qui la conduisaient par terre, le premier suivant la rive droite, le second la rive gauche ³. Spectacle nouveau pour ces peuples qui, en interrogeant les plus anciens souvenirs de leurs ancêtres, n'y trouvaient pas l'apparition d'un conquérant. Lorsqu'il

¹ « Namque vita mitioribus populis Indorum multipartita
« degitur. Alii tellurem exercent, militiam alii capessunt,
« merces alii suas evehunt : res publicas optimi ditissimi-
« que temperant, judicia reddunt, regibus adsident. Qui-
« tum genus celebratæ illic, et prope in religionem versa:
« sapientiæ deditum, voluntaria semper morte vitam accenso
« prius rogo finit. » C. Plin., *Hist. natur.*, lib. VI, cap. XIX.

² *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*, par Robertson, note 7.

³ Arrian., lib. VI, cap. II.

rencontrait quelque résistance, Alexandre quittait sa flotte et combattait. Sa soif d'émotions et de périls était encore aussi vive qu'au passage de l'Hellespont.

Peu s'en fallut qu'en attaquant les Malliens, nation plus belliqueuse que les autres, il ne perdît la vie. Au siège d'une de leurs villes, il sauta seul dans la place; les Indiens se précipitèrent pour l'abattre; il soutint leur choc, en tua plusieurs; mais, atteint d'une flèche qui vint le frapper au-dessous du sein, il tomba sur ses genoux, et sans l'arrivée de Peuceste, qui le couvrit de son bouclier, il était achevé par l'ennemi ¹. L'armée eut une horrible angoisse : elle crut quelque temps qu'Alexandre allait mourir. Guéri de sa blessure, l'infatigable envahisseur pénétra dans les États du roi Musican, un des princes les plus puissants de ces contrées, avant que celui-ci eût appris quelque chose de cette redoutable invasion. Musican se soumit d'abord; quelque temps après il se révolta : vaincu et fait prisonnier, il fut mis en croix. Avançant toujours, Alexandre aborda dans

¹Arrian., lib. VI, cap. x.

une île appelée Patalène, qui formait un delta plus grand que celui de l'Égypte ¹, et séparait l'Indus en deux bras. Considérant avec raison la Patalène, comme une excellente station maritime, il y construisit un port et un arsenal. La mer n'était pas loin.

L'océan Indien, sa magnificence, le flux et le reflux, les vaisseaux un moment abandonnés, puis repris par les flots, les splendeurs d'un climat si nouveau pour les Européens remplirent les soldats d'Alexandre de surprise et d'admiration. Leur joie n'était pas moins grande, car ils trouvaient aussi dans ce spectacle extraordinaire le terme de leurs travaux. En quittant l'océan pour rentrer dans l'intérieur de l'Asie, Alexandre donna le commandement de la flotte à Néarque, lui ordonna de parcourir le littoral, de tout explorer, et de le rejoindre en reconnaissant l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate ².

¹ Arrian., lib. VI, cap. xvii.

² Néarque avait écrit une relation de son voyage. Nous ne la connaissons aujourd'hui que par l'extrait qu'en a fait Arrien dans son livre sur l'Inde. Pline (lib. VI, cap. xxvi) a donné une très-rapide analyse du voyage de Néarque, mais il n'a eu sous les yeux, comme le remarque

Pas un moderne n'a eu plus vivement l'ambition et le génie des découvertes.

L'exagération de l'héroïsme fut la principale faiblesse d'Alexandre. Pour retourner en Perse et en Assyrie, il choisit la route la plus difficile; il traversa la Gédrosie, contrée stérile, desséchée par le soleil, où apparaissaient de loin en loin quelques sauvages qui fuyaient à son approche. C'était par ce chemin qu'étaient, disait-on, revenus des Indes Cyrus et Sémiramis. S'il faut en croire Néarque, cité par Arrien¹, Alexandre ne voulut pas rester au-dessous de ses devanciers, et il s'engagea dans la région brûlante où Sémiramis et Cyrus avaient failli périr.

La soif et la faim décimèrent son armée, et Alexandre eut la douleur de voir tomber, sans gloire, dans un désert, les plus vaillants soldats de l'Europe que tant de périls et de fatigues avaient épargnés. Il montra une rare fermeté d'âme en répandant à

Malte-Brun, qu'un extrait fait par le roi Juba du *Journal* d'Onésicrite, qui commandait en second avec Néarque la flotte d'Alexandre.

¹ Arrian., lib. VI, cap. xxiv. En citant Néarque, Arrien remarque que sur ce point son témoignage est isolé.

terre le peu d'eau que des soldats dévoués lui apportèrent dans un casque. Enfin, après un trajet désastreux, on arriva dans la Carmanie, pays fertile et hospitalier. L'armée s'y refit. A ce repos si nécessaire se rattache une tradition suivant laquelle Alexandre et son armée, pour imiter la marche triomphale de Bacchus, auraient passé sept jours dans une continuelle ivresse. Sur des chars traînés par de robustes chevaux et couverts de feuillages, Alexandre et ses officiers, couronnés de fleurs, tenaient table et buvaient. Les soldats, le long du chemin, puisaient le vin à pleine coupe dans des amphores toujours pleines. Des femmes du pays figuraient les Bacchantes. Arrien ¹ remarque que ni Ptolémée, ni Aristobule, ni aucun écrivain digne de foi, ne parlent de ces longues orgies. C'est une de ces méchantes inventions qu'on retrouve trop souvent dans l'histoire des grands hommes.

Par ses conquêtes, par l'envahissement de l'Asie depuis l'Hellespont jusqu'à l'océan Indien, Alexandre avait préparé une grande révolution dans les

¹ Arrian., lib. VI, cap. xxviii.

destinées du monde, mais il n'avait pas fondé d'empire. Qu'allait-il faire désormais ? Conquérir encore ou se mettre à gouverner cet assemblage de pays et d'États ? Son génie l'excitait à des expéditions nouvelles. Il était tourmenté par une soif de l'infini que ses triomphes n'avaient pas apaisée. En revenant des bords de l'Hyphase, Alexandre n'était pas moins ambitieux que lorsque, en Grèce, les victoires de son père le désespéraient. N'avait-il pas versé des larmes à la pensée qu'il y avait des mondes innombrables, et qu'il n'était pas encore le maître d'un seul ¹ ? Ambition surhumaine, signe certain d'une mission extraordinaire.

Obligé de s'arrêter dans sa marche vers le Gange, et de revenir sur ses pas, Alexandre son-

¹ Plutarch. *De animi Tranquill.* t. VII, pag. 827. — C'est ce mot qui inspira à Juvénal ces vers si connus :

Pellæo juveni non sufficit orbis, etc.

Ces vers ne dénotent pas une grande intelligence du rôle d'Alexandre dans l'histoire, non plus que les déclamations de Lucain au début du dixième livre de la Pharsale. Boileau et Jean-Baptiste Rousseau n'ont pas été plus heureux. On dirait qu'il y a certaines choses que les poètes sont destinés à ne pas entendre.

gea aux moyens de reprendre et de continuer sur d'autres points la conquête du monde. Il n'est pas permis de douter des nouveaux projets d'Alexandre, quand on voit que, dans ses mémoires lus après sa mort aux Macédoniens par Perdikkas¹, il avait consigné le dessein de faire construire en Phénicie, en Syrie, dans la Cilicie et dans l'île de Chypre mille navires plus grands que des trirèmes. Il voulait, avec cette flotte, porter la guerre à Carthage, sur les côtes de la Libye, en Espagne et en Sicile. Il aurait pratiqué des routes, creusé des ports, élevé des temples pour rapprocher les populations de l'Europe et de l'Asie. Il anticipait par la pensée, il voulait accomplir à lui seul ce que la civilisation moderne n'a pu encore effectuer aujourd'hui.

Tout en prenant un pareil essor, le génie d'Alexandre savait être pratique, et s'appliquer aux affaires avec une ferme précision. Il examina sévèrement la conduite des satrapes et des gouverneurs pendant son absence. L'administration de plusieurs avait été arbitraire et violente. En voyant

¹ Diod., lib. XVIII, cap. iv.

Alexandre s'engager dans les Indes, ses satrapes avaient cru qu'il y périrait. A son retour les plus coupables furent punis de mort, pour avoir pillé les temples, violé les tombeaux, et tyrannisé les sujets¹. Alexandre n'entendait pas traiter l'Asie en pays conquis : il voulait la gouverner comme un royaume qu'il aurait reçu de ses pères.

Pour unir étroitement les Perses et les Macédoniens, il célébra, dans Suse, son mariage avec la fille aînée de Darius, Barsine, dont la sœur, Drypétis, devint l'épouse d'Héphaestion. Il voulait que ses enfants et ceux d'Héphaestion fussent cousins. Cratère reçut pour femme une nièce de Darius. Perdicas, Ptolémée, Eumène, Nérarque, et beaucoup d'autres généraux macédoniens devinrent les gendres des plus grands seigneurs de la Perse. Il n'y eut pas moins de quatre-vingts mariages, qui furent célébrés le même jour avec la pompe et les usages de l'Asie. Nous ne parlons que des unions illustres, car plus de dix mille Macédoniens imitèrent un aussi éclatant exemple, et reçurent de riches présents de noces².

¹ Arrian., lib. VII, cap. IV.

² *Ibid.*

Désirant associer à ses prospérités tous ceux qui l'avaient suivi, Alexandre fit connaître à l'armée que chacun eût à lui communiquer le chiffre de ses dettes et qu'elles seraient acquittées. Cette annonce éveilla plutôt la défiance qu'un sentiment de gratitude. Beaucoup craignaient qu'Alexandre ne voulût ainsi savoir quels étaient ceux qui dépensaient au delà de leur solde. Quand il apprit ces injurieux soupçons, Alexandre les blâma sévèrement. Il dit tout haut que le roi ne saurait mentir à ses sujets, et que ceux-ci ne devaient attendre du roi que la vérité¹. Par ses ordres des tables furent dressées et couvertes d'argent. On paya sur le vu des titres, sans que les noms des débiteurs et des créanciers fussent prononcés. Alors les Macédoniens crurent à la bonne foi d'Alexandre, et ils lui surent plus de gré d'avoir voulu ignorer leurs dettes que de les avoir payées.

Au moment où Alexandre récompensait ainsi sa vieille armée, il en formait une nouvelle. On vit arriver dans Suse ² trente mille Perses, jeunes, vigoureux, armés et disciplinés à la macédonienne.

¹ Arrian., lib. VII, cap. v.

² Diod., lib. XVII, cap. cxxx.

Leur éducation militaire avait été faite par les nouveaux gouverneurs qu'Alexandre avait mis à la tête des provinces ou des villes qu'il avait fondées. Ils établirent un camp aux portes de la ville, et manœuvrèrent sous les yeux du roi, que leur tenue, leurs exercices contentèrent, et qui les traita avec de grands égards en les saluant d'un nom tout à fait expressif. Alexandre appela ces trente mille Perses, *les successeurs*, ἐπίγονοι, c'est-à-dire les successeurs de ces Macédoniens indisciplinés et ingrats qui l'avaient empêché de pousser jusqu'au Gange, qui ne savaient plus s'associer à ses desseins, à ses destinées, et qui souvent s'oubliaient jusqu'à rire des hommages que lui rendaient les peuples de l'Orient.

A la vue de cette armée nouvelle, les Macédoniens furent exaspérés. Ils sentirent qu'ils n'étaient plus nécessaires, et Alexandre ne tarda pas à leur en donner la preuve. Après avoir quitté Suse, et en arrivant à Opis sur le Tigre, il rassembla les Macédoniens et leur fit connaître qu'il licenciait tous ceux d'entre eux que l'âge ou leurs blessures rendaient désormais peu propres à la guerre : ils pouvaient retourner dans leurs foyers. L'armée ne prit pas cette liberté pour un bienfait, mais pour une

injure, et elle demanda d'être licenciée en masse. Ce n'était plus seulement des murmures, mais des propos insolents et une véritable révolte. Les Macédoniens déclaraient qu'ils ne voulaient plus servir, et que désormais Alexandre pouvait faire la guerre avec son père Ammon. Tels étaient les discours des mutins, lorsque Alexandre qu'entouraient ses capitaines, s'élança de son tribunal, et, désignant lui-même les plus factieux, ordonna qu'on les conduisît sur-le-champ au supplice. Treize d'entre eux furent mis à mort. Après cette exécution, il remonta sur son siège au milieu d'une morne stupeur et harangua l'armée.

Son discours fut pour elle un nouveau châtiment, car il l'accabla de son dédain. Il dit aux Macédoniens qu'ils pouvaient aller où bon leur semblerait, qu'il ne les retenait pas; mais qu'il voulait seulement leur apprendre avant leur départ quels ils avaient été jadis, et quels ils étaient aujourd'hui. Alors il rappela le règne de Philippe; il montra son père tirant les Macédoniens d'une sorte de vie sauvage, pour en faire des habitants des villes, leur donnant des lois et la supériorité sur les barbares qui les environnaient. Par le génie de Phi-

lippe, la Macédoine qu'enrichirent le commerce et l'exploitation des mines, s'était accrue d'une grande partie de la Thrace et d'une longue étendue de côtes. Jadis tributaire de la Grèce, elle en était devenue l'arbitre, et Philippe avait été proclamé général en chef de toutes les forces helléniques, pour marcher contre les Perses. Ici Alexandre, passant des choses faites par son père à celles qu'il avait accomplies lui-même, dit aux Macédoniens qu'il leur avait ouvert l'Hellespont, qu'il avait soumis l'Ionie, l'Éolide, les deux Phrygies, la Lydie, qu'il avait conquis l'Égypte et Cyrène, la Cœlé-Syrie, la Palestine et la Mésopotamie. Babylone, Bactres et Suse, les richesses de la Lydie et de la Perse, les productions et la mer de l'Inde appartenaient aux Macédoniens. Mais que possédait Alexandre ? un diadème et une robe de pourpre. Cependant n'avait-il pas partagé tous leurs périls ? Qui pouvait se vanter d'avoir affronté plus de dangers et de fatigues.

Après une énumération de tous les bienfaits dont il avait comblé ses compagnons d'armes, Alexandre termina par ces paroles : « Je me proposais maintenant d'accorder du repos à ceux d'entre vous qui

ne peuvent plus faire la guerre, en les rendant un objet d'envie pour leurs concitoyens, mais puisque tous vous voulez partir, partez tous. En arrivant dans vos foyers, vous pourrez publier que vous avez abandonné votre roi Alexandre, qui a vaincu les Perses, les Mèdes, les Bactriens, les Saces, qui a subjugué les Uxiens, les Arachotes et les Dranges, qui a conquis le pays des Parthes, des Chorasmiens, et des Hyrcaniens jusqu'à la mer Caspienne, qui a franchi le Caucase, traversé l'Oxus, le Tanaïs, et l'Indus au delà duquel nul autre que Bacchus n'avait pénétré, qui a passé l'Hydaspe, l'Acésine et l'Hydraote, et qui aurait laissé derrière lui l'Hyphase, si vous n'aviez pas refusé de le suivre. Vous pourrez ajouter qu'Alexandre, votre roi, que vous avez abandonné, est entré dans la grande mer par les deux bouches de l'Indus, qu'il a parcouru les déserts de la Gédrosie dans lesquels jusqu'alors aucune armée n'avait paru, soumis sur son passage la Carmanie et le pays des Orites, et qu'enfin de retour par le golfe Persique dans le centre de l'Asie, il y a été laissé par vous à la garde des barbares qu'il avait vaincus. N'y a-t-il pas là de quoi vous mériter l'admira-

tion des hommes et la bienveillance des dieux ?
Partez¹. »

Muets et comme foudroyés, les Macédoniens semblaient attachés au sol. En finissant, Alexandre avait sauté vivement de son tribunal, pour rentrer dans son palais. Les Macédoniens restèrent immobiles, ne sachant plus que dire ni que faire : ils ne voulaient plus partir. Ni dans cette journée, ni le lendemain, Alexandre n'admit personne auprès de lui. Le troisième jour il appela les Perses les plus illustres, il leur distribua les commandements de l'armée, et régla que ceux d'entre eux qu'il reconnaîtrait pour ses cousins, auraient seuls le droit de baiser le roi. Quand les Macédoniens apprirent toutes ces nouveautés, ils ne furent plus maîtres d'eux-mêmes, ils coururent au palais, jettèrent leurs armes, firent retentir l'air de leurs cris, protestant qu'ils étaient prêts à livrer les chefs de la révolte, mais qu'ils ne s'éloigneraient pas, tant qu'Alexandre ne prendrait pas pitié d'eux. Informé de leur présence et de leur repentir, Alexandre se montra, et après avoir considéré quel-

¹ Arrian., lib. VII, cap. ix, x.

que temps leur abattement et leur désespoir, il versa quelques larmes. Alors un vieil officier, Callinès, que distinguaient ses services, lui dit au nom de tous : « O roi, tu vois la douleur des Macédoniens ; ils ont appris que tu as donné le nom de cousin à des Perses qui se trouvent ainsi jouir d'un honneur dont sont privés les Macédoniens. » Mais ce nom, interrompit Alexandre, je vous le donne à tous, et désormais il vous appartient. En même temps il embrassa Callinès et ceux qui l'entouraient. Ivres de joie, les Macédoniens poussèrent de vives acclamations, reprirent leurs armes, entonnèrent des chants de victoire, et retournèrent au camp. Pour célébrer cette réconciliation, Alexandre offrit à ses dieux¹ un sacrifice solennel ; il voulut aussi qu'un festin où prirent place neuf mille convives, réunît les Macédoniens et les Orientaux. Les devins de la Grèce et les mages de la Perse présidèrent aux libations et firent des vœux pour l'union des peuples qui devaient vivre sous le sceptre d'Alexandre.

Cependant le licenciement eut lieu comme il avait été décrété. Les Macédoniens invalides ne refu-

¹ Arrian, lib. VIII, cap. II. . . . Τοῖς Θεοῖς οἷς αὐτῷ νόμος.

sèrent plus leur congé : dix mille hommes environ furent libérés du service. Chacun d'eux reçut un talent avec sa solde, c'est-à-dire environ cinq mille quatre cents francs de notre monnaie. Cratère qu'Alexandre avait toujours trouvé fidèle, était chargé de ramener en Europe ces glorieux vétérans ; il devait aussi succéder à Antipater dans le gouvernement de la Macédoine, de la Thrace, de la Thessalie et dans la direction des affaires de la Grèce. Antipater en même temps recevait l'ordre de conduire en Asie l'élite de la jeunesse macédonienne. De cette façon Alexandre aurait entre ses mains une armée toute nouvelle, pleine d'ardeur, de dévouement et d'ambition.

Au milieu de ses prospérités et de ses projets, il fut frappé d'un coup soudain : il perdit son plus tendre ami, Héphestion. Au comble de tant de gloire, c'était le seul malheur qui pouvait l'atteindre. Fils d'Amyntor de la ville de Pella, Héphestion, qui appartenait à une des plus nobles familles de la Macédoine, et qui, dès son enfance, brilla par sa beauté', fut placé de bonne heure

¹ « Dotibus primo formæ pueritiæque, mox obsequiis, regi percarus. » M. J. Justin., lib. XII, cap. xii.

auprès d'Alexandre dont il devint bientôt le compagnon le plus cher. Dès sa jeunesse, Alexandre trouvait un ami, comme si le destin voulait que rien ne lui manquât pour égaler les anciens héros. Nous l'avons vu se plaisant à parler d'Héphaestion comme d'un autre lui-même; cependant il ne laissait pas de le réprimander quelquefois, et un jour que celui-ci s'était pris de querelle avec Cratère, il lui dit sévèrement : « Quelle est ta force, ta puissance, et que pourrais-tu faire si on t'ôtait Alexandre¹? »

C'est à Ecbatane, où l'armée s'était rendue en passant de la Bagistame dans la Médie, qu'Héphaestion tomba malade. Au sortir d'une orgie, il fut saisi d'une fièvre ardente qui le mit en quelques jours aux portes du tombeau. Alexandre assistait à des jeux, où des jeunes gens se disputaient le prix de la course, quand on vint lui apprendre que le fils d'Amyntor touchait à ses derniers moments. Il quitta le théâtre avec précipitation; mais il arriva trop tard : Héphaestion n'était plus. Accablé par une perte à laquelle il s'attendait si peu,

¹ Plutarch. *De Fort. vel Virt. Alex.*, or. II, t. VII, p. 330.

Alexandre ne pouvait se résoudre à quitter le corps de son ami, il fallut l'en arracher. Pendant trois jours, il ne toucha à aucun mets et ne prit nul soin de sa personne ¹. Après ces marques de désespoir, il ordonna à Perdicas de transporter la dépouille mortelle d'Héphaestion à Babylone, où quelques mois après des obsèques furent célébrées avec une magnificence inouïe. Des écrivains ennemis d'Alexandre ont prétendu qu'il fit mettre en croix Glaucias, médecin d'Héphaestion, et raser les murs d'Ecbatane. Invraisemblables folies, calomnieuses imaginations.

A côté de l'admiration qu'inspirait Alexandre, commençait à se glisser le doute sur la solidité de son bonheur. Tel est le misérable sort de l'humanité que rien n'y brille que pour mourir. Tous les peuples qu'avait attaqués Alexandre, il les avait soumis; il n'avait jamais assiégé de ville sans la prendre, ni livré de bataille sans la gagner. On sentait confusément autour de lui que cette félicité sans mélange devait avoir un terme. Déjà la mort d'Héphaestion avait été comme un premier nuage

¹ Arrian., lib. VII, cap. XIV.

sur cette radieuse destinée. Le front même d'Alexandre s'était obscurci quelque peu, et l'on remarqua que sa tristesse n'avait pas été entièrement dissipée par les fatigues et les périls d'une expédition contre les Cosséens, montagnards de la Médie, qui, comme les autres peuples, furent vaincus.

En s'avancant à petites journées vers Babylone, Alexandre rencontra les députés d'un grand nombre de nations qui venaient lui rendre hommage. L'Afrique avait envoyé des ambassadeurs qui lui apportaient la couronne de l'empire de l'Asie¹. L'Italie était représentée par des envoyés du Brutium, de la Lucanie et de l'Étrurie. On voyait à côté d'eux les députations des Carthaginois, des Éthiopiens, des Scythes de l'Europe, des Celtes et des Ibères. Il y avait là des peuples que les Macédoniens et les Perses rencontraient pour la première fois. Ce concours témoignait jusqu'où le nom du vainqueur d'Arbèle avait pénétré. Tous ces envoyés apportaient des présents, des offres d'alliance, des respects. Tous s'adressaient à Alexandre comme au maître du monde.

¹ Arrian., lib. VII, cap. xv.

Au milieu de ces hommages, Alexandre, faisant une sorte de halte avant de marcher à de nouvelles conquêtes, tourna sur de grands objets l'infatigable activité de son esprit. Curieux de connaître l'étendue de la mer Caspienne, ses côtes et les peuples qui les habitaient, il envoya des constructeurs de vaisseaux dans les forêts de l'Hyrcanie, pour construire de nombreux bâtiments sur la forme des navires grecs. En même temps, il fit creuser à Babylone un vaste port, près duquel devaient s'élever des arsenaux maritimes¹. Il dépêcha en Phénicie et en Syrie Miccalus de Clazomène avec une somme de cinq cents talents pour enrôler tous les hommes de mer qui voudraient prendre du service. La conquête de l'Arabie était au nombre de ses projets.

C'était malgré les avis des mages chaldéens, qu'Alexandre était rentré dans Babylone. Ces prêtres lui avaient annoncé qu'ils avaient trouvé dans les entrailles des victimes le présage de quelque grand malheur. Les philosophes grecs² qui entou-

¹ Arrian., lib. VII, cap. XIX.

² Diod., lib. XVII, cap. CXII.

raient le roi s'étaient moqués de ces prédictions. Anaxarque surtout avait affecté pour la science divinatoire des Chaldéens un profond mépris, et sur la foi de ses discours, Alexandre passa outre. Il ne tarda pas à s'en repentir. La douleur dont l'avait pénétré la mort d'Héphaestion et que tous ses efforts ne pouvaient chasser, le prédisposait à la superstition. Son âme était assaillie par d'étranges terreurs.

Cependant il n'ignorait pas l'intérêt qu'avaient les prêtres chaldéens à l'éloigner de Babylone : ceux-ci craignaient, en effet, que le rétablissement du temple de Bélus, ordonné par Alexandre, ne les obligeât de consacrer aux sacrifices et aux magnificences du culte les richesses que la piété des rois d'Assyrie avait mises dans leurs mains¹. Néanmoins les prédictions de ces Chaldéens l'inquiétaient : leur art, leurs connaissances profondes le remplissaient d'étonnement, et il inclinait à les croire. Il ne pardonnait pas aux philosophes le conseil qu'ils lui avaient donné de rentrer à Babylone ; leur incrédulité raisonneuse lui était devenue insupportable.

¹ Arrian., lib. VII, cap. xvii.

En proie à ces perplexités, Alexandre ordonna plus d'une fois qu'on dressât sa tente hors de Babylone ; il navigua aussi sur l'Euphrate pour échapper à son ennui. Au milieu de ces distractions et de ces courses, quelques incidents, interprétés comme des pronostics funestes, attristèrent son imagination. Un jour qu'Alexandre dirigeait lui-même sa trirème sur l'Euphrate, un grand vent enleva de sa tête le diadème qui, dans sa chute, resta suspendu à un roseau¹. Pour le ressaisir, un matelot se jeta à la nage, et dans la crainte de le mouiller il le mit sur son front en le rapportant. Cette profanation fut punie de mort, sur l'avis des Chaldéens, qui dirent qu'une tête sur laquelle avait été posé le diadème royal devait tomber.

Au milieu d'une revue qu'il passait de troupes asiatiques², Alexandre eut soif et quitta pour quelques instants le siège royal. Tout à coup on vit un inconnu se frayer un passage à travers les eunuques et s'asseoir sur le trône vide. Les eunuques n'osèrent l'en précipiter : la loi des Perses ne le permettait

¹ Arrian., lib. VII, cap. xxii.

² *Ibid.*, cap. xxiv.

pas ; mais ils déchirèrent leurs robes, se frappèrent la poitrine et la face comme épouvantés par quelque grand malheur. Alexandre ordonna d'appliquer à la torture ce misérable, pour savoir si son action se rattachait à quelque complot. On ne put rien tirer de cet homme, sinon qu'il avait fait ce qui lui avait passé par l'esprit, et l'on reconnut sa démence. Ces accidents bizarres étaient considérés comme les signes avant-coureurs de quelque éclatante catastrophe. Alexandre ne craignait pas la mort ; mais il était encore attaché à la vie par l'amour de la gloire. Les projets qu'il roulait dans sa tête, lui ouvraient une nouvelle carrière où il se promettait de surpasser ses propres exploits. Néanmoins il y avait d'autres moments où un amer dégoût de l'existence remplissait son cœur : il avait tout épuisé, et perdu son ami.

Des sacrifices avaient été célébrés avec plus de pompe encore que de coutume pour demander aux Dieux des événements prospères. Les chairs des victimes avaient été distribuées aux soldats. Moins triste, plus confiant dans l'avenir, Alexandre, à table avec ses familiers, avait, en buvant, poussé l'entretien assez avant dans la nuit. Il se disposait à se re-

tirer, quand Médius de Larisse, qui était au premier rang de ses plus fidèles compagnons, le supplia de venir chez lui finir la nuit dans une agréable débauche. Alexandre céda à ses instances, et but non-seulement le reste de la nuit, mais encore le lendemain. La fièvre le prit et ne le quitta plus que dans de courts intervalles. Pendant huit jours, dont le journal de sa vie¹ nous a transmis les circonstances, il lutta contre le mal, présidant aux sacrifices, donnant ses ordres, s'entretenant avec ses capitaines, fixant le départ des troupes et de la flotte, comme s'il était en pleine santé. Une fois il voulut encore se promener sur l'Euphrate; un autre jour il se fit conduire dans les magnifiques jardins situés au

¹ Ce sont les *Éphémérides* d'Alexandre rédigées par Diodote d'Erythres et Eumène de Cardie. On en trouve de trop rares fragments dans Plutarque, dans Arrien, dans Ælien et dans Athénée. Un de ces fragments nous offre un récit de la mort d'Alexandre dont la vérité ne peut être mise en doute. L'empoisonnement et la coupe d'Hercule sont des fables. C'est encore une invention que le mot fameux *au plus digne*, qu'aurait prononcé Alexandre interrogé sur son successeur. Il est avéré que pendant les deux derniers jours il ne parla plus. D'ailleurs qui aurait osé adresser une semblable question à Alexandre?

delà de l'étang. Ses forces l'abandonnèrent et il fallut le transporter au palais. Quand ses généraux parurent devant son lit, il les reconnut encore, mais il ne put plus leur parler. Pendant les deux derniers jours il demeura sans voix. Les soldats crurent qu'on leur cachait sa mort et voulurent le voir. Ils réclamèrent à grands cris l'entrée du palais et défilèrent devant Alexandre, qui leur donna la main à tous en soulevant péniblement la tête. Le même jour les principaux capitaines avaient envoyé Python et Séleucus interroger Sérapis et lui demander s'ils devaient porter Alexandre dans son temple. Le dieu leur répondit qu'ils le laissassent où il était. Le soir Alexandre expira.

En douze ans un homme avait conquis l'Asie, changé les rapports et l'avenir des peuples. Dans le siècle savant et raffiné qui produisit Aristote, il offrit la poétique figure d'un de ces héros des premiers âges dont la reconnaissance des sociétés naissantes avait fait des demi-dieux. Voilà son charme, voilà sa supériorité sur ceux qui, en si petit nombre, peuvent sur d'autres points être considérés comme ses égaux dans l'histoire du genre humain. Semblable à l'harmonie du monde qui résulte de

principes discordants, le génie d'Alexandre dut à l'assemblage des contraires sa grandeur et sa beauté. A côté d'une impétuosité terrible et des passions les plus emportées, vous trouvez des actions marquées du sceau d'une réflexion profonde. Au milieu des élans d'une ambition sans limites comme l'infini, Alexandre avait sur les choses des vues exactes, des notions positives, et descendait aux plus minutieux détails. C'est ainsi que sur les frontières de l'Inde, ayant pris des bœufs magnifiques, il les envoya en Macédoine pour les employer au labour. Après avoir compris et goûté la métaphysique d'Aristote, il voulut être reconnu pour le fils de Jupiter, parce qu'il croyait ardemment à un ordre surnaturel, à une puissance divine dont il était l'invincible instrument. Mais s'il ambitionnait de s'élever au-dessus de l'homme, il en avait le cœur. C'est en pleurant qu'il serra Néarque dans ses bras, lorsque celui-ci vint lui annoncer contre toute attente le salut et le retour de l'armée si hardiment confiée à l'Océan. Il porta dans l'amitié un ardent enthousiasme, et dans sa piété envers sa mère une persévérance que ne lassèrent pas les emportements de la plus altière des femmes. Au plus fort des fu-

reurs et des injustices d'Olympias, il se contentait de dire que sa mère lui faisait payer un peu cher les dix mois qu'il avait passés dans son sein. La bonté fut un des caractères du génie d'Alexandre, qui voulut que, sous son pouvoir, les vaincus ne fussent pas moins heureux que les vainqueurs, et qui se proposait, par ses conquêtes, d'être le médiateur, le civilisateur des nations. Il mourut au milieu de son œuvre, ou plutôt après avoir porté le coup décisif qu'un héros seul pouvait frapper. Il échappa aux misères de toute espèce que la vie traîne après elle en se prolongeant. Aussi son nom est resté dans la mémoire du genre humain avec l'éclat d'une immortelle jeunesse.

Les peuples de l'Asie pleurèrent Alexandre. La Grèce tressaillit d'espérance. Quant aux Macédoniens, pendant que l'armée resta plongée quelques jours dans un morne abattement, une joie secrète et d'impatientes convoitises agitaient les généraux. Après la disparition d'Alexandre, ils s'estimaient plus grands. Mais s'ils n'avaient plus de maître, ils avaient trop d'égaux. Parmi eux mêmes droits, mêmes services, mêmes talents. Cette égalité divisa l'armée, ensanglanta l'Asie, la Macédoine et la Grèce.

La race d'Alexandre fut moissonnée par le glaive. Arrhidée, qu'avait eu Philippe d'une courtisane de Larisse, après avoir régné six ans¹ dans les États héréditaires, tomba sous les coups des Macédoniens soulevés par Olympias, que plus tard le fils d'Antipater, Cassandre, fit mourir. Ce fut aussi par les ordres de Cassandre que fut égorgé le jeune Alexandre, fils de Roxane², au moment où il touchait à sa majorité. Sa mère eut le même sort. Enfin un autre général macédonien, Polysperchon, d'abord fidèle au sang de son maître, se laissa persuader par Cassandre de mettre à mort Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine³. Après cette coupable extinction de la royale descendance, les lieutenants d'Alexandre se couronnèrent de leurs propres mains. Ils osèrent se faire les rois des provinces qu'ils s'étaient partagées. Leurs ambitions s'entrechoquèrent, et de ce conflit belliqueux sortirent des principautés, des dominations nouvelles, parmi lesquelles brillèrent au

¹ M. J. Justin., *Hist.*, lib. XIV, cap. v.

² Diod., lib. XIX, cap. cv.

³ Diod., lib. XX, cap. xxviii.

premier rang les dynasties des Ptolémées et des Séleucides.

Lorsque de Babylone la nouvelle de la mort d'Alexandre arriva dans Athènes, Démade ne voulut pas qu'on y crût. Il prétendait que si elle était vraie, l'odeur d'un tel mort eût déjà rempli toute la terre. Cependant le peuple, échauffé par d'autres harangueurs, semblait disposé dans son allégresse à prendre sur-le-champ quelque mesure décisive. « Athéniens, dit alors Phocion, si Alexandre est mort, il le sera demain, et encore après-demain. Vous pourrez alors délibérer à loisir et plus sûrement. » Démosthène était en exil. Il y avait été condamné pour s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus, infidèle trésorier d'Alexandre, qui avait apporté dans Athènes cinq mille talents dérobés à son maître. Lorsque Démosthène apprit qu'Alexandre avait cessé de vivre, il crut au triomphe de la politique qu'il avait toujours soutenue. Il se joignit aux ambassadeurs qu'Athènes avait envoyés dans les villes grecques, pour les déterminer à un soulèvement général contre les Macédoniens. A sa voix, Sicyone, Argos, Corinthe et quelques autres cités se liguèrent avec les Athé-

niens, et ceux-ci, dans leur reconnaissance, envoyèrent à l'exilé un vaisseau qui le ramena parmi eux¹.

En provoquant la puissance macédonienne, la démocratie d'Athènes, même après quelques succès, devait succomber. Dès qu'Antipater apprit la mort d'Alexandre, il prévint la révolte des Grecs; il manda à Cratère, qui était en Cilicie, de lui envoyer promptement des renforts, et il marcha de la Macédoine en Thessalie, n'ayant sous ses ordres que treize mille hommes d'infanterie et six cents cavaliers. Il espérait que la cavalerie thessalienne combattrait avec lui; mais elle passa aux Athéniens qui s'avançaient à sa rencontre, sous le commandement de Léosthène. Antipater eut le dessous, et hors d'état de tenir plus longtemps la campagne, il s'enferma dans la ville de Lamia². Léosthène en commença le siège et fut tué dans un assaut. Bientôt l'armée grecque abandonna le blocus de la place, afin de faire face à un général macédonien, Léonatus, gouverneur de Phrygie, qui s'était ra-

¹ M. J. Justin. *Hist.*, lib. XIII, cap. v.

² C'est pourquoi cette guerre reçut le nom de guerre Lamiaque.

pidement transporté en Europe pour appuyer Antipater. Dans un combat de cavalerie, les Thessaliens donnèrent encore l'avantage aux Grecs, et Léonatus, vivement poussé dans un marais, y périt. Après ce désastre, qu'elle n'avait pu empêcher, la phalange macédonienne opéra sa retraite sans combattre.

Mais le lendemain les choses prirent un autre tour. Antipater, qui était sorti de Lamia dès qu'il s'était vu débloqué, parut et rallia les troupes de Léonatus. Pendant qu'il restait en observation, il eut la joie de voir arriver Cratère, qui lui amenait de l'Asie six mille fantassins, formidable débris de l'armée d'Alexandre, quatre autres mille hommes recueillis en route, un millier d'archers et de frondeurs perses, et quinze cents chevaux. Cratère ne disputa pas à Antipater le commandement en chef, et les deux généraux vinrent camper sur les bords du Pénée avec une infanterie de quarante mille hommes, trois mille archers et frondeurs, et cinq mille hommes de cavalerie¹. Près de Cranon, ville de la Pélasgiotide, les Grecs acceptèrent la bataille

¹ Diod., lib. XVIII, cap. xvi.

avec un empressement funeste. Là, comme à Chéronée, comme en Asie, la phalange fixa la victoire, et Athènes se vit encore une fois à la merci des Macédoniens.

Antipater, à qui les Grecs demandèrent la paix, consentit à traiter avec eux, mais séparément. Il n'admit pas de négociations communes à tous les coalisés. De cette façon la ligue des Hellènes fut dissoute, et les Athéniens, n'ayant plus d'alliés, furent contraints de se remettre à la discrétion du vainqueur. Il fut stipulé qu'Athènes garderait son territoire et ses richesses, mais qu'elle changerait la forme de son gouvernement, que la démocratie serait abolie, qu'un cens serait établi d'après lequel ceux qui possédaient plus de deux mille drachmes auraient seuls, avec le droit de suffrage, l'administration de la république. On éloigna ainsi des affaires, comme des agitateurs dangereux, ceux qui n'atteignaient pas ce cens, et en même temps on leur offrit des terres en Thrace, s'ils voulaient émigrer¹. Plus de vingt-deux mille hommes s'y résolurent. Au nombre d'environ neuf mille, les

¹ Diod., lib. XVIII, cap. XVIII.

citoyens qui payaient le cens déterminé gardèrent le droit d'administrer leurs affaires suivant les lois de Solon. Seulement Athènes dut recevoir une garnison macédonienne. Phocion, qui avait toujours conseillé la paix et qu'honorait Alexandre, avait été député par les Athéniens afin d'obtenir d'Antipater les conditions les moins dures ; et comme il insistait auprès du Macédonien pour qu'il retranchât du traité la clause de la garnison : « Phocion, lui répondit celui-ci, nous voulons bien te complaire en tout, sauf toutefois en ce qui causerait ta ruine et la nôtre. »

Assurément, pour la ville de Thémistocle l'humiliation était amère ; mais les fautes qui l'avaient amenée ôtaient aux Athéniens le droit de se plaindre. Ils avaient oublié que même après la mort d'Alexandre et au milieu des divisions de ses capitaines, la puissance macédonienne les accablait, et qu'ils ne retrouveraient pas la générosité qui, après Chéronée et la ruine de Thèbes, les avait laissés aussi libres qu'auparavant. Philippe et Alexandre avaient eu la magnanimité du génie et du souverain pouvoir ; leurs lieutenants furent rigoureux et durs comme des hommes qui n'ont

pas l'habitude de la clémence, et la considèrent comme un danger.

Démosthène et ceux qui avaient suivi sa politique, en firent la cruelle expérience. Ils étaient sortis du territoire de la république avant l'arrivée du vainqueur, et chacun avait fui de son côté. Saisis à Égine, dans le temple d'Ajax, où ils avaient cherché un asile, l'orateur Hypéride, Himérée et Aristonicus furent envoyés dans l'Argolide, où était alors Antipater, qui les mit à mort sur-le-champ. Démosthène avait gagné l'île de Calaurie et s'était réfugié dans un sanctuaire consacré à Neptune¹. Bientôt des Thraces, au service d'Antipater, arrivèrent. Insensible aux promesses, aux menaces de celui qui les conduisait, Démosthène se donna la mort en portant à ses lèvres, comme s'il voulait écrire, un stylet imprégné d'un poison subtil. Au moment d'expirer, il fit quelques pas. « O Neptune ! dit-il, je sors encore vivant de ton temple ; mais ton sanctuaire n'en a pas moins été profané par Antipater et les Macédoniens. » En prononçant ces paroles, il tomba mort sur les marches de l'autel.

¹ Plutarch. *Demosth.*, t. IV, pag. 741.

Tragique dénouement d'une orageuse vie. Depuis le premier moment qu'il était entré dans les affaires, Démosthène n'avait vécu qu'au milieu de luttes acharnées, de haines ardentes, d'échecs et de persécutions, expiation douloureuse de trop courts triomphes. Aussi ne manquait-il jamais de détourner de la vie politique les jeunes gens qui le visitaient. Il leur disait que si dès le début on lui eût montré deux chemins, l'un conduisant à l'assemblée du peuple et à la tribune, l'autre à une mort certaine, et qu'il eût pu connaître d'avance tous les maux inséparables d'une carrière publique, les craintes, les envies, les calomnies, les combats, il se fût précipité dans la voie menant à la mort¹. Il s'y jeta plus tard, et par cette fin son nom s'est uni à la nationalité vaincue de la plus illustre cité de la Grèce. D'ailleurs les vices, les torts, les revers de Démosthène étaient aussi ceux des Athéniens; il le savait, et lorsqu'Eschine voulut le faire déclarer indigne d'une couronne civique, il trouva des accents qui soulevèrent d'unanimes acclamations. Athènes s'applaudissait

¹ Plutarch. *Demosth.*, t. IV, pag. 737.

elle-même. La parole avait été l'arme de Démosthène, arme brisée par l'épée macédonienne; mais pour la postérité, après tant de siècles, cette parole est restée aussi vive, aussi pénétrante que lorsqu'elle excitait les Athéniens, et Démosthène est demeuré à jamais le type de l'orateur politique, sans avoir été un grand politique.

Les Athéniens n'avaient pas perdu l'espoir d'obtenir d'Antipater qu'il retirât de Munychium la garnison macédonienne. A défaut de Phocion, qui n'avait pas voulu se charger d'une pareille négociation, ils se tournèrent vers Démade. Celui-ci, ne doutant pas du succès, partit avec son fils pour la Macédoine, où tous les deux devaient trouver une lamentable fin. Il avait eu l'imprudence d'écrire à Perdicas, tout-puissant en Asie, pour le presser de passer en Europe et de venir s'emparer de la Grèce et de la Macédoine qui, disait-il, ne tenaient plus qu'à un fil vieux et pourri : par ces mots il désignait Antipater. Lorsque Démade arriva, cette lettre était tombée entre les mains de Cassandre, que la vieillesse et la maladie de son père laissaient maître du gouvernement. Dans un mouvement de colère furieuse, Cassandre se jeta

sur le fils de Démade et l'égorgea sous les yeux du père qui fut couvert du sang de son enfant; puis, apostrophant Démade éperdu, il l'accabla des reproches les plus injurieux et l'envoya au supplice¹.

Ainsi mourut de la main des Macédoniens un homme qui les avait longtemps servis. De la plus humble origine, Démade avait commencé par être matelot et vendre du poisson. Il se trouva que ce marchand de marée était un brillant orateur. Il devint l'idole du peuple et un personnage dans la république. Au jugement des contemporains, entre autres de Théophraste, si ingénieux et si lettré, les improvisations de Démade avaient souvent plus d'éclat que les harangues méditées de Démosthène. Mais de l'improvisateur comme du comédien rien ne reste pour attester leur génie. Tour à tour comblé des bienfaits de Philippe, d'Alexandre et d'Antipater, Démade n'était pas moins fier d'une opulence dont il ne cachait pas la source que de sa popularité et de son talent. Il dit à son fils le jour où il le maria : « Enfant, lorsque j'épousai ta

¹ Plutarch. *Phocio*, t. IV, pag. 348.

mère, mon voisin ne s'en aperçut pas : aujourd'hui les princes et les rois contribuent aux frais de tes nocés ¹. » Les princes et les rois se chargèrent aussi des funérailles.

Lorsque Antipater eut cessé de vivre, Cassandre ne souscrivit pas aux dispositions de son père, qui n'avait voulu ne lui transmettre qu'un pouvoir subordonné à l'autorité de Polysperchon, déclaré tuteur des enfants d'Alexandre. Avant qu'on pût connaître à Athènes la mort d'Antipater, il donna le commandement de la garnison de Munychium à Nicanor, qui lui était dévoué, puis il passa en Asie pour réclamer l'assistance d'Antigone et de Ptolémée.

La Grèce devint une arène pour les lieutenants d'Alexandre, qui ne se firent pas scrupule d'y susciter des révolutions utiles à leur puissance. Polysperchon, qui prévoyait une longue lutte avec Cassandre et ses alliés, tint un grand conseil ² dans lequel il appela non-seulement tous les généraux, mais les hommes qui, en Macédoine, avaient le plus

¹ Plutarch. *Phocio*, t. IV, pag. 347.

² Diod., lib. XVIII, cap. LV.

d'autorité. Après une délibération approfondie, on résolut d'abolir partout le régime oligarchique établi par Antipater, et de rendre la liberté aux villes de la Grèce. Un décret fut dressé, qui fit connaître aux Grecs qu'ils étaient libres, qu'ils rentraient en possession des droits dont ils jouissaient du temps de Philippe et d'Alexandre; que tous les bannis, sauf les assassins et les sacrilèges, étaient rappelés et reconnus capables de prendre part au gouvernement.

Pour arracher la Grèce aux partisans d'Antipater et de son fils, Polysperchon et ses amis la bouleversèrent. Il y eut dans la plupart des villes des troubles, des meurtres, de violentes dépossessions. Athènes surtout fut déchirée par les deux partis macédoniens qui se la disputaient. Nicanor, ce lieutenant de Cassandre, qui était déjà maître de Munychium, surprit le Pirée, en trompant la bonne foi de Phocion. Au même moment, Alexandre, fils de Polysperchon, entra dans l'Attique à la tête d'une armée. Il s'aboucha avec Nicanor, et à la fin de ces conférences ni Munychium, ni le Pirée ne furent rendus aux Athéniens, mais Phocion fut livré à la vengeance de la démagogie.

Le plus habile général, le meilleur citoyen de la république, l'homme qui avait donné aux Athéniens les plus sages conseils et qui avait administré leurs affaires avec un désintéressement sans défaillance comme sans imitateur, comparut devant une multitude qui l'accueillit avec les cris d'une allégresse féroce. Dans cette assemblée, dominaient les bannis et tous ceux qui avaient recouvré le droit de suffrage; on avait aussi laissé envahir l'enceinte par des étrangers, par des esclaves, par des gens notés d'infamie; même des femmes y avaient pénétré ¹. Lorsque Phocion voulut parler, des clameurs furieuses couvrirent sa voix; elles recommencèrent quand il tenta de nouveau de prendre la parole. « Mais pourquoi, s'écria Phocion, dans un suprême effort, mettre à mort ceux qui sont avec moi, puisqu'ils n'ont forfait en rien? — Parce qu'ils sont tes amis, » lui répondit l'assemblée. On alla aux voix et la mort fut votée à une majorité immense, ou plutôt tous se levèrent comme un seul homme. La plupart se couronnèrent de fleurs pour célébrer un si beau jour. Pho-

¹ Plutarch. *Phocio*, t. IV, pag. 354.

cion mourut avec la même sérénité que Socrate, et Plutarque n'a pas eu tort de rapprocher ces deux noms. Après avoir relevé, par son exemple et ses discours, le courage de ceux qui avaient été condamnés avec lui, il but la ciguë le dernier, sans s'étonner d'avoir le sort ordinaire des grands hommes d'Athènes.

Ainsi la décadence de la république était marquée par de tristes catastrophes. Tel était l'irréversible malheur des temps, que, malgré la diversité de leur conduite et de leur génie, Démosthène, Démade et Phocion arrivaient à se ressembler par la façon tragique dont ils quittaient la vie.

Cependant Cassandre, qui avait reçu d'Antigone trente-cinq vaisseaux et quatre mille soldats, parut en vue du Pirée. Nicanor lui livra le port avec toutes ses fortifications et garda Munychium. Polysperchon tenta d'abord de bloquer Cassandre dans le Pirée, mais il renonça bientôt à ce projet pour aller dans le Péloponèse établir partout le régime démocratique. Crainte ou persuasion, un grand nombre de villes acceptèrent le gouvernement populaire; mais Polysperchon échoua devant la résistance imprévue de Mégalopolis.

Il y avait du côté des Mégaloopolitains un homme de guerre, du nom de Damis, dont l'expérience les sauva. Il leur apprit à éluder le redoutable choc des éléphants que Polysperchon avait amenés avec lui en Europe, et avec lesquels il comptait emporter la place en les poussant sur la brèche¹. Damis avait fait les campagnes d'Asie sous Alexandre. Il déjoua le plan de Polysperchon et ce fut dans l'armée macédonienne que les éléphants portèrent la déroute et la mort. Non-seulement le siège de Mégaloopolis fut levé, mais la plupart des villes grecques traitèrent avec le fils d'Antipater; elles n'avaient plus que du mépris pour Polysperchon, défait et humilié par les Arcadiens.

Athènes elle-même transigea. Entre elle et Cassandre, la paix fut conclue à ces conditions que les Athéniens conserveraient leur ville, leur territoire, leurs revenus, leurs vaisseaux avec tous leurs autres biens, et qu'ils seraient les alliés et les amis de Cassandre². Munychium devait être occupée par

¹ Diod., lib. XVIII, cap. LXXI. — *Histoire militaire des éléphants*, par le colonel Armandi, p. 107-111.

² Diod., lib. XVIII, cap. LXXIV.

Cassandre jusqu'à la fin de la guerre contre Polysperchon. Nul ne pouvait participer au gouvernement de la république, s'il ne payait un cens de dix mines. Enfin, l'administration de la ville serait confiée à un citoyen d'Athènes que Cassandre désignerait.

Un ami de Phocion, qui eût partagé son sort, s'il n'eût pris la fuite à propos, Démétrius de Phalère, fut choisi par Cassandre pour gouverner la république. Élève et ami de Théophraste, il avait passé avec succès de la philosophie aux affaires : bonheur assez rare, comme l'a fait remarquer un homme qui, sur un grand théâtre, associa constamment les lettres à la politique ¹. En raison même des conditions auxquelles il prenait le gouvernement, Démétrius commença par ordonner un recensement exact des habitants de l'Attique ². Il

¹ Cicéron. — Dans le *de Legibus*, lib. III, cap. vi, Cicéron, après avoir parlé de Démétrius de Phalère, ajoute : « Nam » et mediocriter doctos magnos in republica viros, et doctissimos homines non nimis in republica versatos multos » commemorare possumus. Qui vero utraque re excelleret, » ut et doctrinæ studiis, et regenda civitate princeps esset, » quis facile, præter hunc, inveniri potest ? »

² Nous avons déjà indiqué ce recensement. Voy. ch. XIII.

ne s'attacha pas à détruire le régime et les habitudes démocratiques, mais à les améliorer¹. Administrateur vigilant, il augmenta les revenus de la ville et l'embellit de nombreux édifices. Tout était l'objet de sa sollicitude, les infortunes particulières, non moins que les intérêts généraux. Il fit donner trois oboles par jour à des descendants d'Aristide réduits à l'indigence. D'une activité féconde, il partageait son temps entre les soins du gouvernement, la culture des lettres², et des entretiens sérieux ou enjoués avec les principaux citoyens et la jeunesse. Ce pouvoir souverain, si humainement exercé au milieu d'une république, rappelait Périclès : par l'étendue et l'amabilité de son esprit, par son goût pour les plaisirs, Démétrius ressemblait un peu à l'ami d'Aspasie. Malheureusement le nouveau Périclès était un préfet macédonien.

Le sort d'Athènes dépendait désormais de la

¹ Ὅς οὐ μόνον οὐ κατέλυσε τὴν δημοκρατίαν, ἀλλὰ καὶ ἐπηνέοργε. — Strab., lib. IX, cap. 1.

² Démétrius de Phalère avait beaucoup écrit. Diogène Laerce (lib. V) donne l'énumération de ses ouvrages qui sont tous perdus.

fortune et de l'ambition des successeurs d'Alexandre. Elle avait à peine passé dix années paisibles sous le gouvernement de Démétrius de Phalère, qu'elle vit arriver un autre Démétrius, qui, avec plus de deux cents vaisseaux, paraissait à l'improviste devant le Pirée. C'était le fils de cet Antigone qui d'abord avait prêté à Cassandre une flotte et des soldats, mais qui depuis, proclamé roi par les Perses¹, aspirait à l'héritage entier d'Alexandre. Pendant qu'il occupait l'Asie avec des fortunes diverses, en disputant Babylone à Séleucus et l'Égypte à Ptolémée, Antigone avait chargé son fils d'envahir la Grèce sous prétexte de la délivrer. Démétrius fit une sorte d'entrée théâtrale dans le Pirée dont il avait trouvé les barrières ouvertes. A côté de lui, sur le tillac de son vaisseau, un héraut proclama qu'Antigone avait envoyé son fils sous d'heureux auspices pour affranchir les Athéniens, chasser la garnison étrangère, et leur rendre les lois et le gouvernement de leurs ancêtres². Cette annonce remplit le peuple d'ivresse, et l'air retentit de mille cris de joie. Le fils d'Antigone fut

¹ Diod., lib. XIX, cap. XLVIII.

² Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 14.

salué des noms de bienfaiteur et de sauveur. C'était l'autre Démétrius, celui de Phalère, qu'il fallait traiter désormais en ennemi de la république ; le peuple brisa ses statues et l'eût mis en pièces lui-même, si le fils d'Antigone, plein d'estime pour une si haute renommée, n'eût fait conduire à Thèbes avec de grandes marques de respect et sous une forte escorte, l'Athénien illustre qui avait donné dix ans de prospérité à sa patrie, et que nous retrouverons en Égypte.

Fils d'un puissant capitaine, appartenant à une génération moitié asiatique, moitié grecque, née à la fin des triomphes d'Alexandre, d'une beauté qui désespérait les peintres et les sculpteurs, d'une ardeur de courage et de tempérament que n'épuisaient ni les périls, ni les plaisirs, Démétrius ne croyait rien d'inaccessible à son audace, à son ambition. Il était vraiment de l'école d'Alexandre. Athènes, toujours si contraire au conquérant de l'Asie, eut des adorations pour son brillant imitateur. En retournant à toutes les exagérations du régime démocratique¹, elle descendit à des adula-

¹ On a vu que Démétrius de Phalère n'avait pas détruit

tions monstrueuses. Sa servilité dépassa de bien loin les hommages que les Asiatiques rendaient à leurs rois.

Par un décret de la république, Antigone et son fils Démétrius reçurent le nom de dieux sauveurs qui devaient être l'objet d'un culte solennel. Les images des nouveaux dieux devaient être reproduites avec celles des autres divinités sur le voile de Minerve. A l'endroit où Démétrius était descendu de son char, on éleva un autel. Enfin altérant les formes mêmes de leur constitution, les Athéniens à leurs dix tribus¹ en ajoutèrent deux autres, la Démétriade et l'Antigonide; et comme il fallait que chaque tribu fournît cinquante sénateurs, de cinq cents membres le sénat fut porté à six cents.

Les inventions de la flatterie populaire n'étaient point épuisées. Il fut décrété que les Athéniens qui seraient envoyés par le peuple vers Antigone

la constitution de Solon; mais par la révolution qui fut l'ouvrage de l'autre Démétrius, la démagogie redevint toute-puissante comme à l'époque où Phocion fut condamné à boire la ciguë.

¹ Voy. chap. xii.

ou Démétrius, prendraient au lieu du titre d'ambassadeurs celui de théores, nom donné par les villes de la Grèce à ceux qu'elles députaient à Delphes et à Olympie pour sacrifier aux dieux. Le peuple voulut aussi que toutes les fois que Démétrius viendrait à Athènes, il y fût reçu avec les mêmes cérémonies et les mêmes offrandes qu'aux fêtes de Cérès et de Bacchus. Le mois de munychion fut nommé désormais Démétrion, et les jours consacrés à Bacchus ne s'appelèrent plus les Dionysiaques, mais les Démétriaques.

Le jeune prince, objet de cette folle idolâtrie, fut envoyé par son père à la conquête de l'île de Chypre, qu'il fallait enlever à Ptolémée, maître de l'Égypte. L'expédition fut heureuse. Ptolémée et son frère Ménélas, défaits dans deux batailles navales, abandonnèrent Chypre à Démétrius qui eut un moment l'espoir de descendre en vainqueur sur les bords du Nil. Mais il dut se rabattre sur Rhodes, dont il entreprit le siège pour la punir d'avoir préféré l'alliance de Ptolémée à celle d'Antigone. Ce siège dura un an. La Grèce et l'Asie n'admirèrent pas moins l'attaque que la défense. Démétrius employa nombre de machines dont il

était l'inventeur, notamment la fameuse hélépole¹, à laquelle il donna d'immenses proportions. Pour tous ces travaux, il avait un génie naturel. Sans se décourager, les Rhodiens construisirent deux murs d'enceinte, et firent de vaillantes sorties. On se tenait de part et d'autre en échec sans résultats décisifs; aussi il arriva un moment où des deux côtés on désira la paix. On la conclut à ces conditions² que les Rhodiens conserveraient leur indépendance et leurs revenus, qu'ils seraient pour Antigone de fidèles alliés et auxiliaires sauf le cas de guerre contre Ptolémée, qu'enfin ils livreraient cent de leurs citoyens en otage.

Dès qu'il eut fini cette guerre, Démétrius se hâta de faire voile vers la Grèce, qu'il fallait encore une fois disputer à Cassandre. Il contraignit celui-ci d'abandonner le siège d'Athènes, et le chassant de l'Attique, il le poussa jusqu'aux Thermopyles où le fils d'Antipater, poursuivi, vaincu, fut encore affaibli par la défection de six mille Macédoniens. La fortune souriait alors à Démétrius :

¹ Diod., lib. XX, cap. xci. — Grand ingénieur, Démétrius avait été surnommé Πολιορκητής, le preneur de villes.

² *Ibid.*, cap. xcix.

il fut accueilli dans le Péloponèse en libérateur, et une assemblée générale des députés des villes le proclama le chef de toute la Grèce. On le traitait comme Philippe et comme Alexandre.

Athènes s'était trouvée dans un grand embarras. Elle avait cherché les moyens d'enchérir sur ses premières adulations. Elle s'arrêta au parti de déclarer par un décret toutes les volontés du roi Démétrius saintes envers les dieux et justes envers les hommes ¹. Elle décida aussi que Démétrius n'aurait d'autre résidence que l'opisthodomé du Parthénon. Le fils d'Antigone se trouvait de cette façon l'hôte de Minerve.

Si la démagogie athénienne avait pris à tâche d'égarer la raison et de corrompre le cœur de Démétrius, elle réussit au delà de ses désirs. Lâchant la bride à toutes ses passions, Démétrius souilla le temple de Minerve par des débauches où souvent la violence entraît comme un assaisonnement. Non-seulement il prodigua aux Athéniens un mépris mérité, mais il voulut raffiner sur les

¹ Plutarch. *Démétr.*, t. V, p. 42. — Ἐτι δὲ προσεφησίσαντο δεδῶχθαι τῷ δήμῳ τῶν Ἀθηναίων, πᾶν, ὃ τι ὁ βασιλεὺς Δημήτριος καλεῖσθαι, τοῦτο καὶ πρὸς θεοὺς δαίμονας, καὶ πρὸς ἀνθρώπους εἶναι δίκαιον.

témoignages qu'il leur en donna. Les Athéniens apprirent un jour qu'il leur était commandé de fournir dans le plus bref délai une somme de deux cent cinquante talents. Ils se récrièrent sur la dureté de cet impôt imprévu : toutefois ils obéirent. Quand la somme rassemblée fut mise sous les yeux de Démétrius, il la fit porter chez Lamia la courtisane et chez quelques-unes de ses amies. C'était pour leur savon.

Les coutumes religieuses fléchirent devant la fantaisie de Démétrius. Il voulut connaître d'un coup les grands et les petits mystères, et passer à la fois par toutes les initiations. Cette exigence était incompatible avec l'usage antique qui mettait au moins un an d'intervalle entre la connaissance des petits mystères et celle des grands. On s'ingénia pour tourner la difficulté : on était alors dans le mois de munychion ; on en changea le nom pour celui du mois où les petits mystères se célébraient. La cérémonie faite, nouvelle métamorphose. On prit le nom du mois des grands mystères, et de cette manière, en quelques jours, la curiosité de Démétrius fut satisfaite. Il y avait comme une émulation cynique entre la bassesse d'un peuple et l'insolence d'un homme.

Expulsé de la Grèce, Cassandre craignit d'être bientôt inquiété dans la possession de la Macédoine. Il désira s'accommoder avec Antigone, et lui envoya des députés en Asie. Le vieux capitaine répondit avec hauteur qu'il n'y avait pas d'autre accommodement qu'une entière soumission. Cet intenable orgueil inspira sur-le-champ à Cassandre de nouvelles pensées. Il s'unit étroitement avec son voisin Lysimaque qui gouvernait la Thrace, et qui n'était pas un des moindres lieutenants d'Alexandre. Ils concertèrent entre eux d'éclairer Ptolémée et Séleucus sur l'insatiable ambition d'Antigone qui ne cachait plus la prétention de traiter en sujets ses compagnons, ses égaux. Persuadés que Cassandre et Lysimaque disaient vrai, Ptolémée et Séleucus se liguèrent avec eux contre un camarade qui ne voulait rien partager.

La querelle se vida en Phrygie, près d'Ipsus, bourgade qui donna son nom à la bataille. Ptolémée traversa la Phénicie et la Cœlésyrie; Lysimaque vint des côtes de l'Hellespont; Séleucus descendit de la haute Asie, et leurs troupes réunies formèrent une armée de soixante-quatre mille hommes d'infanterie et de six mille cinq cents

chevaux. Les rois coalisés avaient en outre quatre cents éléphants et cent vingt chars armés de faux ¹. Antigone n'avait d'autre allié que son fils, qui s'était hâté de quitter la Grèce pour le joindre; mais ses forces ne laissaient pas d'être respectables, car il avait rassemblé soixante mille fantassins, six mille cavaliers et soixante-quinze éléphants.

Dès le commencement de l'action, Démétrius chargea la cavalerie ennemie avec une telle impétuosité qu'il en rompit tous les escadrons, et les mit en déroute. Mais il s'acharna trop longtemps à les poursuivre, et lorsqu'il revint sur le champ de bataille, il ne put donner la main à son infanterie autour de laquelle les éléphants de l'ennemi formaient comme une enceinte impénétrable. Séleucus avait enveloppé de tous côtés Antigone sans le charger trop vivement : il s'étudia plutôt à tourner les troupes du vieux capitaine, à les effrayer pour les déterminer à la fuite ou à une défection. En effet, une grande partie de l'infanterie d'Antigone l'abandonna et passa dans les rangs de l'armée des

¹ Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 50. — *Histoire militaire des éléphants*, par le colonel Armandi, pag. 65-68.

rois. Longtemps Antigone resta ferme, regardant à l'entour, attendant son fils, sa dernière espérance; mais Démétrius ne put percer jusqu'à lui, et, renfermé dans un cercle qui devenait de moment en moment plus meurtrier, couvert de blessures, criblé de traits, Antigone tomba. Jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, il avait gardé la témérité de la jeunesse. Il avait dit qu'il dissiperait la ligue formée contre lui aussi facilement qu'on disperse avec une pierre une volée de petits oiseaux. Il périt par cette illusion. Il aurait dû mieux connaître d'anciens frères d'armes qu'il avait longtemps pratiqués.

A toute bride, Démétrius s'enfuit d'une seule traite jusqu'à Éphèse, et il s'embarqua pour la Grèce, impatient d'arriver à Athènes dans laquelle il avait mis son espoir. A la hauteur des Cyclades, il rencontra des envoyés de la république qui lui signifièrent de ne pas débarquer au Pirée. Le peuple avait décrété qu'aucun des rois ne serait reçu dans les murs d'Athènes. Cette ingratitude remplit Démétrius d'étonnement et de fureur; mais il aurait dû prévoir que les Athéniens l'avaient trop flatté pour ne pas le trahir.

Une ouverture imprévue rétablit ses affaires. Séleucus lui demanda en mariage sa fille Stratonice. Démétrius se hâta de la lui amener, et si quelque temps après cette union, il se brouilla avec son gendre, il n'en resta pas moins le maître de la Cilicie et de plusieurs villes importantes de l'Asie. Il revint en Grèce avec une flotte nombreuse qu'une violente tempête maltraita fort; il se refit dans le Péloponèse, et alla mettre le siège devant cette Athènes qui n'avait pas voulu le recevoir. Bloquée étroitement, affamée pendant plusieurs mois, Athènes dut se rendre à sa merci. Quand Démétrius entra au théâtre qu'il avait entouré de soldats, le peuple trembla; mais il sentit, dès les premiers mots, que le vainqueur ne serait pas implacable. Démétrius adressa presque de tendres reproches aux Athéniens; il ordonna des distributions de blé, et plaça les magistrats les plus populaires à la tête du gouvernement. Seulement il établit une garnison dans le Muséum¹. Il traitait les Athéniens non en ennemis, mais en enfants révoltés auxquels il donnait un frein contre leurs propres folies.

¹ Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 63.

Par un nouveau changement dans sa fortune, Démétrius, vers le même temps, perdit Cypre et la Cilicie, dont s'emparèrent Lysimaque et Ptolémée, et conquit la Macédoine sur les deux fils de Cassandre, armés l'un contre l'autre. Reconnu roi par les Macédoniens, arbitre souverain dans Athènes, Démétrius voulut que rien dans la Grèce et les pays limitrophes ne pût se soustraire à sa domination. Il attaqua les Béotiens, prit Thèbes, et marcha contre un roi qui, appartenant aussi à l'école d'Alexandre, en descendait même par Achille. C'était Pyrrhus qui régnait sur l'Épire. Entre cet Éacide et Démétrius, la même ambition, le même esprit d'aventure, les mêmes talents militaires créaient une inévitable rivalité. Les Macédoniens qui les virent tous les deux à l'œuvre, disaient que Pyrrhus était la vive image d'Alexandre, tandis que Démétrius ne faisait qu'en jouer le rôle à la manière d'un comédien. Après des succès divers, les deux rois firent la paix.

Les Étoliens, contre lesquels aussi se tourna Démétrius, occupèrent un moment les passages qui conduisaient à Delphes. C'était l'époque des fêtes d'Apollon. Alors, par une innovation sans

exemple, Démétrius voulut que les jeux pythiques fussent célébrés à Athènes, disant qu'il convenait d'honorer Apollon dans la ville dont il était le dieu tutélaire et le fondateur¹. Pour témoigner leur reconnaissance, les Athéniens traitèrent Démétrius comme une divinité. Ils lui offrirent des couronnes, firent des libations, brûlèrent des parfums sur son passage.

Au milieu d'une pompe magnifique des chœurs chantèrent un hymne², où il était dit que les autres dieux étaient éloignés, ou insensibles et sourds. « Mais toi, nous te contemplons, présent parmi nous, non comme un dieu de pierre et de bois, mais comme un véritable dieu. Aussi nous te chérissons : exauce-nous, procure-nous la paix..... Délivre-nous de l'Étolien qui, retranché sur son rocher, comme jadis le sphinx, se jette sur nous... » C'est ainsi que la démocratie athénienne abaissait l'Olympe entier devant Démétrius.

Le fils d'Antigone ne songeait à rien moins qu'à

¹ Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 76.

² Athénée (lib. VI) le cite d'après Duris de Samos, qui l'avait intercalé dans le XXII^e livre de ses histoires. Nous en choisissons quelques traits.

reconquérir tout ce que son père avait possédé en Asie. Le bruit de ses préparatifs, de la réunion d'une armée formidable et d'une flotte de cinq cents vaisseaux parvint aux vainqueurs d'Ipsus. Ils se hâtèrent d'envoyer à Pyrrhus des ambassadeurs pour lui remontrer que la paix qu'il avait conclue ne le liait pas, puisque Démétrius en profitait pour porter partout la guerre. Ils l'incitaient à descendre en Macédoine. Pyrrhus était facile à persuader quand on offrait une proie à son ambition. Il entra en Macédoine pendant que Lysimaque y pénétrait du côté de la Thrace, et que Ptolémée arrivait des bords du Nil dans les mers de la Grèce avec de nombreux vaisseaux.

Démétrius, pour avoir voulu remonter à la puissance où s'était élevé son père, se trouva, comme lui, accablé par une coalition. Il perdit en quelques mois la Macédoine et ne conserva plus en Grèce qu'une petite armée et quelques amis. On le vit alors vivre et paraître en public comme un particulier, sans la pompe qui environne les rois. Les Athéniens le délaissèrent encore une fois et révoquèrent tous les décrets rendus en l'honneur de sa divinité.

Les trahisons d'Athènes excitaient toujours dans l'âme de Démétrius une indignation un peu naïve chez un politique que ne devaient pas étonner les inconstances de la démagogie. A moitié désarmé, il voulut néanmoins, avec le débris de sa puissance, tirer vengeance de cette défection nouvelle. Athènes fut étroitement bloquée. Pour apaiser Démétrius elle lui députa un philosophe, le Thébain Cratès, qui, après la ruine de sa patrie, était devenu disciple de Diogène. Il avait connu Alexandre. Il trouva auprès de Démétrius des paroles persuasives et sut mêler à ses prières de sages avis. Démétrius pardonna encore une fois à ces Athéniens pour lesquels il avait dans le cœur une invincible faiblesse, et rassemblant tout ce qui lui restait de soldats et de ressources, il fit voile vers l'Asie. Il ne devait plus revoir la Grèce.

Si Antigone, disposant de forces considérables, n'avait pu résister aux rois coalisés, que pouvait espérer Démétrius, qui passait en Asie avec onze mille fantassins et quelques cavaliers? On se le demandait même dans sa petite armée. Pendant qu'il campait en Phrygie près du Lycus, un soldat

écrivit sur sa tente, avec un léger changement, ces premiers vers d'OEdipe à Colone :

Τέκνον τυφλοῦ γέροντος Ἀντιγόνου, τίνας
Χώρους ἀφίγμεθα¹ ;

« O fils du vieux et aveugle Antigone, dans quel pays sommes-nous venus ? » Cette plaisanterie littéraire apprit à Démétrius ce qu'autour de lui on pensait de sa fortune, et ses soldats ne se trompaient pas, car il n'essuya plus que des revers.

La famine et les maladies lui enlevèrent la moitié de ses troupes, et il se rendit à Séleucus. Quelque temps après il s'échappa pour recommencer la guerre ; enfin il fut contraint de se remettre à la discrétion du vainqueur. Séleucus, s'il eût suivi sa première pensée, eût appelé Démétrius auprès de lui pour le traiter en roi. Mais sur l'avis de quelques conseillers, il réprima ce mouvement magnanime, assigna pour séjour au fils d'Antigone la Chersonèse de Syrie², ne le vit pas, pourvut à ses

¹ Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 89. Le soldat avait écrit Ἀντιγόνου au lieu de Ἀντιγόνη.

² C'était le nom d'une ville dont un fleuve et quelques marais faisaient une presqu'île.

besoins, même à ses plaisirs, et ne lui refusa que la liberté.

Dans les premiers moments on vit Démétrius porter avec patience sa mauvaise fortune, et demander à des courses à cheval ainsi qu'à la chasse de salutaires distractions. Mais peu à peu l'indolence le gagna : la table et le jeu occupèrent la meilleure partie de son temps. Aussi, après trois ans de captivité, la paresse et l'intempérance déterminèrent une maladie qui l'emporta. Quand il avait compris qu'il était irréparablement vaincu, Démétrius n'avait pas songé à se tuer, mais à bien vivre. C'était un disciple d'Aristippe, un contemporain d'Épicure¹. Peut-être avait-il encore plus d'ardeur naturelle pour la volupté que pour l'ambition. Par l'éclat de ses qualités et de ses vices, par le contraste de ses prospérités et de ses revers, Démétrius fut un des représentants les plus fameux de la génération dissolue et aventureuse qui suivit le règne d'Alexandre.

Après les deux Démétrius, celui de Phalère et le

¹ Épicure était dans Athènes lorsque Démétrius l'affama. Pendant le siège, au rapport de Plutarque, il nourrit ses disciples d'une provision de fèves qu'il partagea avec eux.

preneur de villes, Athènes n'eut plus que des maîtres obscurs que l'histoire a ignorés. Nous ne trouvons que deux siècles plus tard le nom d'un Aristion qui l'opprimait, quand Sylla vint l'assiéger. Pour se consoler de sa déchéance politique, Athènes eut les arts et les lettres ; toutefois elle dut partager avec Alexandrie l'honneur de représenter le génie littéraire de l'hellénisme.

Sparte, dans sa chute, n'eut pas ces nobles dédommagements. Les descendants de ces Doriens illustres, qui jadis avaient été comme la fleur de la race hellénique, ne formaient plus qu'une minorité impuissante, misérable, et cette détresse était l'œuvre même de la constitution et des lois¹. Il arriva un moment où il ne restait pas plus de sept cents Spartiates, dont cent avaient à peine conservé leurs héritages ; les autres vivaient dans une indigence qui les avilissait. Un jeune Héraclide, le roi Agis, quatrième du nom, essaya de remonter violemment vers le passé, par l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres. Cette entreprise chimérique et coupable avorta. Néanmoins celui

¹ Voy. chap. VIII.

qui la conquêt y mettait de la bonne foi et du désintéressement; il offrait à l'État son patrimoine avec les richesses de sa mère et de son aïeule. « J'ai voulu imiter Lycurgue, » dit-il aux éphores qui le firent mourir¹. Singulier aveuglement de prétendre, après trois siècles, rétablir une espèce de communisme héroïque qui, même au milieu des anciens Doriens, n'avait pu subsister quelque temps qu'avec les plus grands efforts.

Cependant cette régénération impossible devait tenter encore l'ambition d'un autre roi. Cléomène, de la branche aînée des Héraclides, avait épousé la veuve d'Agis, et cette femme l'entretenait souvent des projets de son premier mari. Jeune, impétueux, animé pour l'antique vertu de Lacédémone d'un enthousiasme qu'avaient encore fortifié les leçons d'un stoïcien², Cléomène estima que le moyen le plus sûr d'une réforme des mœurs et de la constitution était la guerre. La conquête avait fondé Sparte : la victoire pouvait seule y ramener l'antique esprit des Doriens.

¹ Plutarch. *Agis*, t. IV, pag. 527.

² Spherus, disciple de Zénon de Cittium.

En ce temps Aratus de Sicyone, tout-puissant en Achaïe, avait entrepris de former une ligue générale de tous les peuples du Péloponèse. Sparte avait dédaigné d'y entrer. Ce refus amena la guerre que désirait Cléomène. Presque toujours victorieux, celui-ci, qui s'était entouré de troupes étrangères, acquit assez de puissance pour changer violemment l'État. Il surprit les éphores, les fit mourir, supprima leur magistrature, détruisit le sénat, décréta un nouveau partage des terres, et, pour suppléer au petit nombre des Spartiates, admit à la répartition du sol un grand nombre d'habitants des contrées voisines. Les anciennes institutions furent remises en vigueur; l'antique discipline reparut dans l'éducation de la jeunesse et pour la vie en commun. Ce retour aux mœurs du passé sembla rendre un moment à Sparte sa suprématie sur le Péloponèse.

La durée de cette révolution dépendait d'une bataille. Humilié, défait, Aratus qui, pendant plus de vingt ans, avait gouverné l'Achaïe, ne put supporter de voir un jeune homme comme Cléomène se jeter à la traverse de sa puissance, et il eut la déloyale pensée d'appeler les Macédoniens. Ainsi la

vieille nationalité des Grecs se déchirait elle-même, et, par un entraînement fatal, s'offrait au joug des successeurs de Philippe et d'Alexandre.

Aratus, qui avait longtemps combattu le roi Antigone, lui livra la Grèce, en se couronnant de fleurs pour le recevoir. Le petit-fils de Démétrius le preneur de villes, Antigone, surnommé *Doson*¹, s'empara de Tégée, livra au pillage Orchomène et Mantinée, et resserra Cléomène dans la Laconie. Sans s'intimider, celui-ci vendit aux ilotes leur affranchissement, et avec le prix de leur liberté solda des troupes étrangères. Il ravagea l'Argolide qu'Antigone ne défendit pas, aimant mieux s'avancer sur Sparte. Pour la couvrir, Cléomène posta son armée sur deux monts, l'Éva et l'Olympe, au pied desquels coulait le fleuve OËnus. La position prise dans ce défilé était forte ; néanmoins elle fut emportée par Antigone. Les soldats de Cléomène montrèrent de la bravoure, mais ils ne purent résister au choc redoutable de la phalange macédonienne, dont la violente impulsion renversa tout.

¹ On l'avait surnommé *Doson*, à cause de sa réputation de promettre beaucoup et de ne donner guère.

Cléomène s'enfuit à Sparte avec quelques cavaliers, et, la nuit venue, prit la route du port de Gythium, où il s'embarqua pour Alexandrie¹. Comme Démétrius de Phalère, il cherchait un refuge en Égypte.

Sparte, qui avait refusé de s'associer aux expéditions et à la gloire de Philippe et d'Alexandre, vit entrer en maître dans ses murs un de leurs successeurs. La douceur d'Antigone ne put cacher aux Spartiates la profondeur d'une chute dont ils ne se relevèrent plus. Après la mort de Cléomène, qui succomba dans la folle entreprise d'appeler le peuple d'Alexandrie à la liberté, la race des Héraclides s'éteignit. Vinrent alors des chefs obscurs, des *ἀναρχοί*, sans passé et sans avenir, dont un seul, par le raffinement de ses cruautés, a mis son nom dans l'histoire. Nabis n'eut d'autre politique que l'extermination des Spartiates jusqu'au dernier. Il pensait qu'il n'aurait pas dans Sparte un complet pouvoir tant qu'il y resterait un descendant des Doriens. Le bannissement, les spoliations ne lui suf-

¹ Polyb., lib. II, cap. LXIX. — La bataille perdue par Cléomène est connue sous le nom de bataille de Sellasie.

firent pas : il poursuivit les Spartiates jusque dans les retraites qu'ils avaient choisies. Des Crétois¹, qu'il tenait à sa solde, se répandaient dans les villes, pénétraient jusque dans les temples, et frappaient les exilés.

Les Achéens profitèrent de la faiblesse où cette sanglante anarchie avait réduit Sparte, pour l'incorporer dans leur ligue. C'est en ce sens qu'il faut entendre l'abrogation des lois de Lycurgue, attribuée à Philopœmen, homme de l'Arcadie, qui n'abaissa pas moins Lacédémone que jadis le Thébain Épaminondas. C'est sous le poids des haines du Péloponèse que Lacédémone succomba. Quant à sa vieille constitution, depuis longtemps elle était sans vie, et Lycortas dit avec raison à l'envoyé de Rome, Appius, que les Achéens n'avaient pu ôter à Sparte des lois qu'elle n'avait plus².

¹ Polyb., lib. XIII, cap. vi.

² Quod ad leges ademptas attinet, ego antiquas Lacedæmoniis leges tyrannos ademisse arbitror : nos non suas ademisse, quas non habebant, sed nostras leges dedisse ; ne male consuluisse civitati, quum concilii nostri eam fecerimus, et nobis miscuerimus, ut corpus unum et concilium totius Peloponnesi esset. T. Livii lib. XXXIX, cap. xxxvii.

Philopœmen, qui consumma la ruine de Sparte, eut une fin violente. Pris par les Messéniens, en guerre avec la ligue achéenne, il fut obligé de boire le poison qui lui fut présenté. Avant de mourir, il demanda si Lycortas, son collègue dans le commandement, avait pu s'échapper. Quand on lui eut répondu que Lycortas était sain et sauf, il dit qu'alors tout allait bien, et d'un trait vida la coupe. La Grèce républicaine comprit qu'elle perdait dans Philopœmen le dernier de ses grands hommes ; aussi elle rendit à sa mémoire des honneurs presque divins. Philopœmen aimait la guerre avec passion ; il en cherchait les images dans Homère, et les leçons dans les historiens d'Alexandre. Habile capitaine, il se distinguait surtout par la connaissance approfondie du terrain où il devait combattre, et il créa une cavalerie qui assura aux Achéens une supériorité constante sur leurs ennemis. Sa sagesse dans le gouvernement, sa fidélité à garder sa parole lui avaient conquis sur les cœurs une autorité durable. Avec toutes ces qualités, Philopœmen ne sauva pas l'indépendance de la Grèce, et il ne put que donner le triste spectacle, trop souvent offert par l'histoire, de l'impuissance de la vertu.

Le Péloponèse était rempli de meurtres et de divisions. En face de la ligue achéenne, qui s'était vantée de défendre la liberté des villes grecques, et qui l'avait trahie en appelant les Macédoniens, se dressèrent les Éoliens, auxquels se joignirent les Éléens et les Spartiates. Pendant plusieurs années on combattit sans autre résultat qu'un affaiblissement commun. Chaque jour aggravait l'impuissance politique de la Grèce, qui n'avait plus les forces d'une confédération républicaine et n'acquiesrait pas celles d'une monarchie. Pour n'avoir pas voulu former avec la Macédoine un grand État, elle devint province romaine.

Mais le génie de la Grèce, au moment où les formes de son antique liberté tombaient en ruine, se répandait partout. Subjuguée par Alexandre, l'Asie se mit à lire les poèmes d'Homère qui faisaient les délices du conquérant, et les enfants des Perses, des Gédrosiens et des peuples de la Susiane chantèrent les tragédies d'Euripide et de Sophocle ¹. Les dieux de la Grèce furent adorés

¹ Plutarch. *De fort. vel virt. Alex. or.* 1, t. VII, pag. 300.

jusque sur le Caucase, et ses institutions civilisèrent les nations barbares de la haute Asie.

Pour qu'après de tels commencements l'Orient fût tout à fait soumis au génie grec, il fallut que la forte race des généraux d'Alexandre établit sur certains points des gouvernements héréditaires, de durables dynasties. Jamais la Macédoine n'avait produit une génération comparable à celle des lieutenants de Philippe et de son fils. Plusieurs de ces capitaines étaient de l'étoffe des grands rois. Au premier rang brillait Séleucus qui, maître de Babylone, conquit successivement tous les pays situés entre l'Euphrate et l'Indus. Il poussa même jusqu'à ce dernier fleuve, allant plus loin qu'Alexandre, comme nous l'avons remarqué dès le début de cette histoire¹. Un prince indien, Sandrocottus, avait soulevé les indigènes et chassé les gouverneurs macédoniens². Séleucus arriva sur les bords de l'Indus avec le projet de ressaisir toutes les conquêtes d'Alexandre, mais il changea de pensée à la vue des forces que Sandrocottus

¹ Voy. chap. II.

² M. J. Justin. *Hist.*, lib. XV, cap. IV.

avait rassemblées et des obstacles de tout genre que lui opposait le pays. Un traité de paix lui parut préférable à une guerre incertaine pendant laquelle, peut-être, ses rivaux lui eussent enlevé ses meilleures provinces.

Véritable fondateur d'empire, Séleucus bâtit des villes dont la croissance rapide affermit pour des siècles en Syrie la civilisation grecque. Au confluent du Tigre et de l'Euphrate s'éleva Séleucie, qui ne tarda pas à éclipser Babylone, et même lui prit son nom; car on l'appela la Babylonienne. A l'étendue et au dessin de ses murailles, on eût dit un aigle déployant ses ailes ¹. Séleucus construisit encore une autre cité à laquelle il donna le nom de son père ou de son fils; il y appela tous les Grecs répandus en Asie. C'était la célèbre Antioche où plus tard les passions et les croyances devaient soulever tant de tempêtes. Les usages, les lois, les mœurs de la Grèce fleurirent encore dans d'autres villes rebâties ou tout à fait nouvelles. L'hellénisme se développa en Syrie avec

¹ Situm vero mœnium, aquilæ pendentis alas. — C. Plin. *Hist. nat.*, lib. VI, cap. xxx.

non moins de rapidité que de vigueur. Il y fut ardent, dominateur, voluptueux. C'était comme une autre Grèce au cœur de l'Asie. Ainsi aux portes d'Antioche les bois délicieux de Daphné, où s'élevaient les temples d'Apollon et de Diane ¹, rappelaient les traditions et les plaisirs de l'ancienne patrie.

Dans la Cappadoce, dans la Bithynie, dans la Mysie, les princes grecs s'étudièrent à faire prospérer les lettres et les arts. Tarse, Smyrne, Césarée eurent de savantes écoles. Eumène et Attale qui gouvernèrent Pergame, se piquèrent d'égaler la munificence des Ptolémées. Attale avait appelé auprès de lui le philosophe Lacydes, disciple et successeur d'Arcésilas; mais Lacydes ne voulut pas quitter Athènes, disant qu'il valait mieux contempler de loin le portrait des rois ². En apprenant ce refus, Attale ordonna qu'on fit pour le philosophe l'acquisition d'un jardin dans l'Académie, qui prit le nom du possesseur et s'appela le Lacydium. A Pergame, une bibliothèque

¹ Strab., lib. XVI, cap. 11.

² Diog. Laert., lib. IV, cap. VIII, § 5.

dont les richesses s'accrurent pendant près de deux siècles, l'étude approfondie d'Homère, une protection généreuse étendue sur les savants pour lesquels fut construit le *Nicephorium* ¹, la magnificence des monuments, associèrent un petit royaume de l'Asie Mineure à l'éclat de la civilisation grecque.

Quand Démétrius de Phalère, obligé d'abandonner Athènes, se rendit en Égypte, il y trouva un des meilleurs lieutenants d'Alexandre, un habile émule de Séleucus, Ptolémée Soter, occupé de la tâche difficile de plier un peuple vieux et illustre à une domination et à des mœurs étrangères. Implanter l'hellénisme au milieu de l'Égypte en respectant les usages et la religion de cette terre africaine, ouvrir des écoles aux lettres, à la philosophie et en même temps restaurer les anciens temples, récompenser les savants et les poètes en honorant toujours les prêtres d'Isis ², telle fut l'œuvre que pendant deux siècles poursuivirent avec succès les Ptolémées. Le chef de la dynastie,

¹ Strab., lib. XIII, cap. iv.

² Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, pag. 336-337.

le fils des Lagus prêta une oreille docile aux avis de Démétrius de Phalère. Celui-ci lui conseilla d'acheter et de méditer les livres qui traitent de la science du gouvernement, parce qu'il y trouverait ce que les meilleurs amis des rois n'osent leur dire¹. L'Athénien et le capitaine macédonien jetèrent ensemble les fondements des deux grandes institutions littéraires d'Alexandrie, le musée et la bibliothèque, qui pour la première fois firent de la science, dans la société antique, une sorte de puissance sociale. A Athènes et dans le reste de la Grèce, hormis Sparte, la parole avait dominé : dans Alexandrie le livre commença de régner.

Ce fut un développement inépuisable, infini de la pensée sur tous les sujets, dans tous les sens. L'histoire, la critique littéraire, les sciences naturelles, la médecine, l'astronomie, les mathématiques devinrent l'objet d'études souvent fécondes. Il y eut un âge nouveau de la poésie grecque, une pléiade alexandrine où brilla surtout Théocrite, que Syracuse prêta pendant plusieurs années à l'Égypte. Toutefois le monde ne revit pas la beauté si har-

¹ Plutarch. *Apophtheg.*, t. VI, pag. 717.

monieuse et si pure des œuvres de Sophocle et de Phidias.

Mais au milieu de l'irréremédiable décadence de l'art, l'esprit grec accomplissait son évolution. Sorti de l'Orient, il y revenait : le cycle était consommé. Comme il arrive toujours dans l'histoire, cette fin fut le commencement d'une nouvelle et grande époque dans les destinées du genre humain. L'hellénisme subtil et raffiné entreprit de renouveler le sens des plus antiques traditions. Ce conflit des idées grecques avec les croyances orientales occupa plusieurs siècles. Sur quelques points le choc fut violent, sur d'autres, il y eut une lente pénétration entre ces éléments divers. L'hellénisme déploya toutes ses ressources, il invoqua la triple autorité de Pythagore, de Platon et d'Aristote; il voulut tout concilier avec Ammonius; il fut polémique avec Celse et Porphyre, enthousiaste avec Proclus et Plotin; mais il dut à la fin céder à l'ascendant du monothéisme hébraïque qui donna au monde la douce et vivifiante lumière du christianisme.

ÉPILOGUE.

A l'extrémité méridionale de la péninsule italique, on trouve une ville du nom de Cotrone, dont l'aspect est triste, le port désert, la population misérable. Trois mille habitants y vivent pauvres et malades au milieu d'eaux stagnantes ¹. Aux mêmes lieux, dans les jours antiques, s'étendait une opulente cité, la célèbre Crotone, qui fut fondée par des Achéens. Son climat était doux, fertile, riant, et la salubrité en était devenue proverbiale ². Aussi la vigueur de ses athlètes lui assura de nombreux triomphes aux jeux olympiques, et l'on disait que le dernier des Crotoniates était le premier des Grecs.

¹ *Séjour d'un officier français en Calabre*, 1820, pag. 163.

² Strab., lib. VI, cap. 1.

Un siècle après sa fondation, Crotone était assez puissante pour aspirer à dominer sur les autres villes grecques de l'Italie. Dans ce dessein, elle se ligua avec Métaponte et Sybaris, mit en campagne une nombreuse armée, et la ville de Siris, prise d'assaut par les confédérés, vit au mépris du droit d'asile l'élite de sa jeunesse égorgée au pied de la statue de Minerve. Comme pour expier ce sacrilège, Crotone fut quelque temps la proie de la peste et de l'anarchie. Délivrée de ces deux fléaux, elle déclara la guerre aux Locriens pour les punir d'avoir secouru Siris. Lorsque les deux armées furent en présence, s'il faut en croire des traditions merveilleuses, les Locriens qui n'étaient que quinze mille contre cent vingt mille Crotoniates, sortirent triomphants de ce combat inégal : leur désespoir en fit des victorieux¹.

Humiliée de sa défaite et dégoûtée désormais des hasards de la guerre, Crotone ne voulut plus connaître que le luxe et les plaisirs. Il est vraisemblable qu'à cette époque, elle avait un régime dé-

¹ « Nec alia causa victoriæ fuit, quam quod desperaverunt. » M. Justin., lib. XX, cap. III.

mocratique qui ne mettait aucun frein aux volontés et aux passions du peuple. La mollesse et la volupté régnèrent : les femmes portaient des étoffes d'or et s'abandonnaient à tous les dérèglements. Au milieu de cette licence, on vit débarquer à Crotona un étranger sur les traits duquel brillait une douce majesté. Samos était sa patrie; on parlait de ses longs voyages; quelques disciples dévoués l'accompagnaient.

Pour nous tenir le plus près de la vérité, en cherchant à reproduire l'image de Pythagore, de sa doctrine et de son entreprise, nous nous garderons de puiser aux sources altérées du néo-platonisme. En lutte avec la foi nouvelle du genre humain, l'hellénisme, voulant se fortifier de toute l'autorité des traditions orientales, évoqua, pour ainsi parler, Pythagore, et l'érigea en hiérophante, en révélateur. Il faut écarter ces représentations fallacieuses. Toutefois, même en ne consultant que les premières traditions, on trouve dans Pythagore des signes particuliers qui le distinguent des législateurs politiques. Ceux-ci, la plupart du temps, étaient nés au milieu de la société qu'ils réformèrent; ils en redressaient les usages, ils en expri-

maient le génie. Pythagore nous apparaît, autant que nous pouvons le discerner, avec un esprit plus universel. Il aspire à la vérité suprême, à la vertu parfaite. Il annonce que la sagesse peut seule conduire au bonheur, à la paix.

A Crotone, Pythagore, après avoir fait naître la curiosité, excita l'enthousiasme. Dans le temple d'Apollon, il enseignait aux jeunes gens le respect des dieux et des parents, la tempérance et le courage. Il leur disait que l'assoupissement de l'esprit est le frère de la mort, et qu'il fallait se proposer de grandes choses, mais sans les annoncer et les promettre. Il ajoutait qu'il n'y avait rien de plus périlleux que de tenir dans la vie plusieurs chemins. Il acquit aussi un grand empire sur l'esprit des femmes. Il les rassemblait dans le temple de Junon pour leur conseiller la modestie, la simplicité. Il leur inspira l'horreur de l'adultère, et la résolution d'être désormais chastes et fidèles. A sa voix, les femmes de Crotone renoncèrent aux vêtements magnifiques, à tous les raffinements du luxe, et pour que la religion ne restât pas un prétexte à de vaines prodigalités, elles n'offrirent plus aux dieux que des ouvrages travaillés de leurs propres mains.

Une vaste doctrine servait de fondement à cette puissance morale qu'exerçait Pythagore. Pour ne mettre en relief que quelques traits, car nous n'avons point ici à nous engager, à la suite d'Aristote¹, dans les sinuosités de la théorie pythagoricienne, le sage de Samos enseignait que l'unité, la monade, était le principe de toutes choses, et que de la monade émanait la dyade infinie soumise à l'unité, comme l'effet à la cause². De l'union de la monade et de la dyade, sortait la triade, nombre divin, et quand à la triade s'ajoutait la monade, il en résultait la tétrade, le plus mystérieux et le plus sacré des nombres, la tétrade qui embrassait et expliquait tout, Dieu, la matière et l'homme.

Pythagore divisait l'âme en trois parties : l'esprit, la raison, la passion. Tous les animaux avaient l'esprit et la passion, mais l'homme seul possédait la raison. Le monde était un animal sphérique, il était une harmonie, *κόσμος*, dont Dieu était l'âme. Émanation de cette âme universelle, l'âme hu-

¹ C'est dans les écrits d'Aristote, notamment dans sa *Mé-taphysique*, qu'il faut chercher la véritable philosophie de Pythagore, en dehors de l'alliage du néo-platonisme.

² Diog. Laert., lib. VIII, cap. 1, § 19.

maine passait incessamment d'un corps dans un autre. Pythagore avait le souvenir de ses propres métamorphoses : il avait d'abord paru parmi les hommes sous la forme et le nom d'OËthalide, fils de Mercure ; puis il avait été Euphorbe, en troisième lieu, Hermotime, et enfin un pêcheur de Délos, ayant nom Pyrrhus. Il se rappelait exactement ce que son âme avait fait et pensé dans ces migrations successives. L'âme de chaque homme devait dompter les passions, se purifier, et par la connaissance de la vérité, devenir semblable à Dieu. Pythagore avait coutume de dire que les dieux avaient fait aux hommes deux beaux présents, la vérité et la bienfaisance ; il ajoutait que les dieux eux-mêmes n'avaient rien de plus précieux ¹.

Cette morale si pure, au fond de laquelle on pressentait un dogmatisme mystérieux, assura bientôt à Pythagore une telle autorité qu'on le pressa de se mêler du gouvernement. Il donna des conseils au sénat qui était composé de mille citoyens ². Il

¹ *Ælian., Var. hist., lib. XII, cap. LIX.*

² « Enixo Crotoniatæ studio ab eo petierunt, ut senatum

recommanda l'union qui était le meilleur rempart contre la tyrannie; le maintien de l'égalité qui, disait-il, n'engendrait pas la guerre; le respect de la justice et de la foi jurée dans les rapports avec les États voisins, car la bonne réputation d'une république la rendait plus respectable et plus forte. Il insista sur la nécessité de réformer l'éducation : il fit sentir combien était peu raisonnable la conduite de ces pères qui, après avoir pris grand soin de leurs enfants dans le premier âge, les abandonnent à eux-mêmes et les laissent maîtres de leur conduite au moment où se déchaînent les passions. Convaincus de la sagesse de ses paroles, les magistrats et les sénateurs confièrent à Pythagore la réforme de l'État et des mœurs.

A l'école de l'Égypte, le philosophe de Samos non-seulement avait puisé ce panthéisme idéaliste qu'il exprimait surtout par des nombres, mais il avait appris l'art d'inculquer une doctrine aux hommes si fortement qu'elle les pénétrât tout entiers, devînt la règle de leur vie, et comme une forme indestructible de leur intelligence. Il avait

« ipsorum qui mille hominum numero constabat, consiliis
« suis uti pateretur. » — Val. Max., lib. VIII, cap. xv.

vu le sacerdoce égyptien, sa hiérarchie, ses prêtres dont un ordre immuable avait gradué les attributions et les offices ¹; de plus il avait observé comment la théocratie exprimait la pensée par des images, des figures et des énigmes. Disciple original et supérieur de la sagesse égyptienne, Pythagore conçut d'élever la philosophie à la dignité de la religion, et son école à la puissance d'une société politique. Il employa pour y réussir la discipline et le symbolisme.

De toutes les villes grecques de l'Italie, les jeunes gens affluaient pour entendre ses leçons; mais ils n'y étaient pas facilement admis. Pythagore disait que « toute espèce de bois n'était pas propre à faire un Mercure. » Il étudiait la physionomie ² de ceux qui venaient s'offrir, leur caractère, leurs

¹ *Religions de l'antiquité*, par Creuzer et Guignaut, t. I, deuxième partie, pag. 792.

² La science de la physionomie n'est pas moderne. « Jam « a principio adolescentes, qui sese ad discendum obtulerant, ἐπιστοιγισμένοι. Id verbum significat, mores naturas- « que hominum conjectatione quadam de oris et vultus « ingenio deque totius corporis filo atque habitu sciscitari. » Aul. Gell. *Noct. Atticæ.*, lib. I, cap. ix.

habitudes. Lorsque après d'assez longs délais qui avaient soumis sa constance à une première épreuve, un jeune homme obtenait de commencer son noviciat, il revêtait une tunique blanche. Le costume était uniforme pour tous les membres de l'école, à quelque degré qu'ils fussent initiés. Le novice écoutait tout ce qui se disait autour de lui sans ouvrir la bouche, pas même pour demander un éclaircissement, une explication ; il s'instruisait dans un silence qui ne pouvait durer moins de deux ans. Muet et méditatif apprentissage où l'âme se formait à la contemplation de la vérité, sans les stériles débats et les luttes vaniteuses de la rhétorique.

Il n'y avait pas de discussion, ou s'il s'en élevait quelqu'une, elle se terminait par l'invocation de l'autorité du maître, et par ce mot célèbre : *Il l'a dit*, αὐτὸς ἔφα. Dans l'école, il y avait deux degrés. Au-dessus des écoutants, ἀκουστικοί, étaient ceux qui avaient acquis le droit de parler, d'écrire, de faire connaître leurs pensées. On les appelait μαθηματικοί, parce que dans un long silence ils avaient appris les sciences et les arts. On donnait aussi le nom de φυσικοί à ceux que l'étendue de

leurs connaissances et la vigueur de leur esprit faisaient pénétrer dans les principes de la nature ¹. Outre ces degrés apparents, l'école avait encore des secrets impénétrables : elle était mystérieuse comme un autre temple d'Isis.

La vie extérieure était la même pour tous. Le matin, dès qu'ils avaient secoué le sommeil, les disciples de Pythagore demandaient le calme de l'âme aux sons graves et doux de la lyre, et ils entraient dans les temples pour adorer les dieux. Ils y méditaient quelque temps; puis ils se livraient à des exercices gymnastiques, après lesquels ils prenaient un repas frugal. Pour les uns, venait alors le temps des affaires publiques; pour les autres, celui des études et des occupations particulières. Le soir, on se retrouvait; on se promenait ensemble; on s'asseyait à des tables où le vin paraissait quelquefois. Une courte exhortation rappelait les devoirs de la vie et les règles de l'école. La méditation recommençait alors : chacun s'examinait et se demandait compte à lui-même de ses actions et de ses pensées. Enfin cette journée, con-

¹ Aul. Gell. *Noct. Atticæ.*, lib. I, cap. ix.

sacrée à la pratique du bien, à la recherche de la vérité, se terminait comme elle avait commencé, par la musique, par l'harmonie. Les accords de la lyre, au moment où le corps se disposait à prendre un repos nécessaire, calmaient, par une sorte d'enchantement, les mouvements désordonnés de l'âme ¹.

L'école formait une véritable communauté : nul n'y entraît sans y apporter son patrimoine ². Entre les disciples de Pythagore, il y avait une solidarité fraternelle. Plus tard, en dehors de la première communauté, ceux qui possédaient quelque bien, le partageaient avec les plus pauvres ³. Clinias de Tarente apprit que Prorus, le Cyrénéen, était par un revers subit tombé dans la détresse; sur-le-champ il partit d'Italie pour Cyrène avec une forte somme, et rétablit les affaires de Prorus. Il ne l'avait jamais vu, mais il savait que c'était un membre de l'école.

¹ Plutarch. *de Isid. et Osir.*, t. VIII, pag. 508. « Pythagoras perturbationes animi lyra componebat. » L. A. Senec., *de Ira.*, lib. III, cap. ix.

² Aul. Gell. *Noct. Atticæ.*, lib. I, cap. ix.

³ Diod. *Frag.*, lib. X.

Entre les mains de Pythagore, la philosophie eut la puissance mystérieuse de la religion. Inculquant sa doctrine par des symboles, le maître frappait l'imagination; il ouvrait à la pensée une carrière infinie que chaque disciple parcourait suivant la mesure de ses forces. Le même symbole n'offrait à l'un qu'une vérité pratique, tandis qu'à sa lueur un autre s'engageait dans les dernières profondeurs de la spéculation. Cette duplicité du sens, attestée par la diversité des commentaires ¹, provenait d'une image, voile plus ou moins transparent d'une grande idée. En face de cette image, l'intelligence pouvait remonter jusqu'aux premiers principes de la doctrine.

Telle était la puissante association par laquelle Pythagore dominait dans presque toutes les villes grecques de l'Italie ². A Crotone, où son influence était encore plus considérable qu'ailleurs, il détourna le sénat et le peuple de livrer cinq cents

¹ *Religions de l'antiquité*, par Creuzer et Guignaut, t. I, pag. 52.

² « In qua plurimis et opulentissimis urbibus effectus « suorum studiorum approbavit. » — Val. Max., lib. VIII, cap. VII.

bannis de Sybaris, qui s'étaient présentés devant eux en suppliants ¹. La guerre fut déclarée entre Crotone et Sybaris. La supériorité du nombre était du côté de Sybaris; mais Crotone possédait une mâle et valeureuse jeunesse, que menait au combat l'athlète Milon, six fois vainqueur aux jeux olympiques. Dans cette lutte, les Crotoniates eurent le dessus. Usant sans pitié de la victoire, selon le droit des gens des sociétés antiques, ils ruinèrent Sybaris et en emportèrent chez eux les opulentes dépouilles.

Cependant la société pythagoricienne, qui formait une sorte de congrégation religieuse et philosophique, ne pouvait pas toujours échapper à l'envie, aux soupçons. Les disciples de Pythagore montraient un grand respect pour les dieux et pour le culte populaire; mais n'avaient-ils pas sur les choses divines des doctrines secrètes par lesquelles ils se séparaient de la foule avec un silencieux orgueil? Pythagore et ses adeptes professaient l'obéissance aux lois et n'attaquaient pas ouvertement la démocratie dans les villes où elle

¹ Diod., lib. XII, cap. ix.

régnait : néanmoins on soupçonnait qu'ils inclinaient au régime aristocratique. D'ailleurs on remarquait qu'ils constituaient eux-mêmes une sorte d'aristocratie qui se croyait supérieure par ses lumières au peuple et aux magistrats.

C'est ainsi qu'à l'admiration, sentiment qui toujours se lasse vite, succédèrent des défiances jalouses, des inimitiés menaçantes. Un des principaux citoyens de Crotone, nommé Cylon, fier de ses richesses et de son crédit, avait eu le désir de devenir pythagoricien ¹. Mais, au sein de l'école, on avait craint son humeur difficile et sa remuante ambition : on l'avait écarté. Dès lors il trama la perte de ceux qui l'avaient humilié par un refus. Cylon accusa les pythagoriciens de s'ériger en tyrans de la république, de contrarier les volontés du peuple, d'être les ennemis de l'égalité. Bientôt un parti formidable se déclara contre l'école, non-seulement à Crotone, mais dans toutes les villes où elle comptait des adeptes. La haine n'eut pas moins d'ardeur qu'autrefois l'enthousiasme. Un jour le peuple de Crotone mit le feu à la maison

¹ Diod. *Fragm.*, lib. X.

où se trouvait Pythagore avec ses disciples : c'était la demeure de l'athlète Milon. La plupart périrent dans l'embrasement. Seul avec Lysis¹ et Archytas, Pythagore put échapper aux flammes. Où porta-t-il ses pas? où mourut-il? Suivant les uns, il fut tué près de Crotone; selon d'autres, il atteignit Tarente, d'où il se rendit à Métaponte; là, pour se soustraire aux fureurs de la multitude, il se réfugia dans le temple des Muses où, suivant une tradition, la faim le consuma au bout de quarante jours².

Contre l'école, le soulèvement fut général. Quand les autres villes apprirent ce qui s'était passé à Crotone, elles proscrivirent à leur tour les pythagoriciens. Polybe atteste, après plusieurs siècles, la commotion profonde que produisit dans les cités grecques de l'Italie cette persécution où les meilleurs citoyens furent enveloppés³. L'anarchie fut quelque temps maîtresse, et les Grecs durent inter-

¹ Bentley a démontré que ce Lysis ne pouvait être celui qui fut le précepteur d'Épaminondas.

² Diog., Laert., lib. VIII, cap. 1, § 21.

³ Ὡς ἂν τῶν πρώτων ἀνδρῶν ἐξ ἑκάστης πόλεως οὕτω παραλόγως διαφθαρέντων. — Polyb. *Hist.*, lib. II, cap. xxxix.

venir au milieu de toutes ces factions. L'historien de Mégalopolis a remarqué, non sans plaisir, que les Achéens furent surtout acceptés pour arbitres : ils donnèrent à l'Italie plusieurs de leurs institutions. Crotone, Sybaris qui se relevait de ses désastres, et Caulonia, formèrent une sorte de confédération ; elles élevèrent un temple à Jupiter *Homorius*. Non loin du temple, un édifice fut construit pour qu'on y délibérât sur les affaires communes ¹.

Malgré les obscurités et les exagérations accumulées autour du nom de Pythagore, il est permis d'affirmer qu'environ cinq siècles avant l'ère chrétienne², une société philosophique et religieuse, empruntant à l'Égypte ses doctrines et son organisation, s'établit dans cette partie de l'Italie que colonisèrent les Hellènes, et qui s'appela la Grande Grèce. Ce fait laissa dans les esprits une impression assez forte pour que longtemps après, on voulût voir dans les lois de quelques villes une appli-

¹ Polyb. *Hist.*, lib. II, cap. xxxix.

² L'époque de la naissance de Pythagore est un des points les plus débattus de la chronologie ancienne. Chacun des savants qui ont voulu éclaircir la question depuis Lloyd jusqu'à Fréret et Meiners, a apporté une date différente.

cation de la doctrine pythagoricienne. S'il faut en croire Diodore¹, le Locrien Zaleucus fut un disciple du sage de Samos. Sénèque pensait avec Posidonius que Zaleucus et Charondas avaient appris les principes de la justice dans le silencieux sanctuaire de la célèbre école². Diogène Laerce, qui a rassemblé confusément toutes les traditions, parle de Pythagore comme du maître de plusieurs hommes qui s'illustrèrent en Italie, notamment de Zaleucus et de Charondas³. Ainsi on s'accordait à reconnaître entre les idées de Pythagore et les lois de quelques villes italiques une ressemblance qui trahissait une parenté.

Néanmoins il n'est pas possible, en pesant les témoignages d'Aristote et de Polybe, de croire que Zaleucus ait été disciple de Pythagore. Zaleucus appartient à une époque plus lointaine. Non loin du promontoire Zéphirium, Locres fut fondée, vers le VIII^e siècle avant l'ère chrétienne, par un ramas

¹ Diod., lib. XII, cap. xx.

² « Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi non in foro, « nec in consultorum atrio, sed in Pythagoræ tacito illo sanctoque secessu didicerunt jura.... » L. Ann. Senec. Epistol. xc.

³ Diog. Laert., lib. VIII, cap. 1, § 15.

de fugitifs qui arrivèrent en Italie de tous les points de la Grèce. Cette origine, qu'Aristote avait indiquée, n'était pas démentie par les Locriens eux-mêmes, comme nous l'apprend Polybe, qui avait fait chez eux plusieurs voyages et leur avait rendu des services importants¹.

Du milieu d'un mélange assez impur s'éleva un législateur qui sut donner à Locres des institutions fortes, des lois religieuses et morales, sanctionnées par des peines sévères. Une aristocratie composée de cent familles² gouvernait la république, et c'était dans ces familles que le premier magistrat, le *cosmopole*, était choisi. Le sénat, composé de mille membres, était particulièrement chargé du maintien des lois, et il est probable que la noblesse et le peuple se réunissaient dans des assemblées générales³. Pendant deux siècles, les lois de Zaleucus furent observées exactement : les Locriens repoussèrent les nouveautés. On dit qu'ils punirent avec rigueur un homme qui, au retour d'un long voyage,

¹ Polyb., *Histor.*, lib. XII, cap. v.

² *Ibid.*

³ Sainte-Croix, *Mémoires des inscriptions et belles-lettres*, t. XLII.

demanda ce qu'il y avait de nouveau. C'était offenser les lois que de supposer qu'elles pouvaient être changées.

Le préambule de ces lois est célèbre, et Cicéron a remarqué que Platon s'était proposé de l'imiter¹. Le législateur qui entreprenait de civiliser des hommes violents et incultes, ressemblait au maître qui s'adresse à la raison d'un enfant. Il leur donnait non-seulement des lois, mais des préceptes et des conseils. Il leur recommandait de faire le bien et de craindre la justice divine. « Il faut d'abord, enseignait Zaleucus², que tous ceux qui habitent la ville et le territoire reconnaissent l'existence des dieux, et qu'à la vue du ciel et de l'univers, ils en admirent l'ordre et l'harmonie. Ce n'est pas l'œuvre de l'homme ou du hasard. Il faut donc honorer et adorer les dieux comme les auteurs de tous les biens qui nous arrivent. Que chacun maîtrise son âme, la purifie, en écarte tout mal, car Dieu ne se trouve pas honoré par les prières des méchants, et ne se laisse pas toucher, comme les misérables

¹ *De Legib.*, lib. II, cap. vi.

² Stobæi Serm. *De Legib. et Morib.*

mortels, par de magnifiques cérémonies ou de somptueuses offrandes. La vertu et la pratique du bien peuvent seules lui plaire. Aussi chacun doit s'efforcer d'être bon et de devenir par ses actions cher aux dieux. Il faut plus craindre ce qui mène à l'ignominie que ce qui conduit à la pauvreté, et il faut considérer comme le meilleur citoyen celui qui aime mieux perdre ses richesses que d'offenser la justice.

« A ceux que ces paroles ne persuaderaient pas et dont l'âme se tournerait vers l'injustice, il est annoncé ceci : Citoyens, femmes et habitants, tous doivent se souvenir qu'il est des dieux qui punissent les méchants, et ils doivent avoir devant les yeux le moment où chacun touchera aux bornes de la vie. Alors le repentir s'empare de ceux qui vont mourir¹; ils se souviennent de leurs actions coupables, et ils voudraient n'avoir jamais rien fait que de juste. Chacun doit donc toujours agir comme s'il était à cette heure suprême, car de cette façon, il observera toujours la justice et les lois.

« Si quelqu'un se sentait obsédé par un mau-

¹ Πᾶσι γὰρ ἐμπίπτει μεταμέλεια τοῖς μελλούσι τελευτῆν. Stobæi Serm. *De Legib. et Morib.*

vais génie qui voudrait l'entraîner au mal, qu'il visite les temples des dieux, qu'il embrasse leurs autels, qu'il cherche dans leurs sanctuaires un refuge contre l'injustice qui exerce sur le cœur de l'homme une si impitoyable tyrannie, et qu'il supplie les dieux de l'en délivrer. Qu'il se rende assidu auprès des hommes célèbres par leur sagesse et leur vertu; qu'il écoute leurs discours sur la vie heureuse et sur le châtiment des méchants, afin qu'il soit détourné des œuvres injustes¹. »

Après ces conseils, dont le religieux caractère semble comme un obscur pressentiment de la sagesse du christianisme, Zaleucus insista sur l'amour que chaque citoyen devait à la patrie. C'était une impiété de l'abandonner pour aller vivre sur une terre étrangère. On ne s'étonnera pas que le législateur d'un État naissant ait fait un crime de l'émigration et l'ait menacée de peines sévères. Les haines implacables entre citoyens étaient considérées comme une sorte d'attentat, car elles exposaient la république à de grands périls. Dans ses

¹ ἵνα ἀποτρέπηται τῶν ἀδίκων ἔργων. Stobæi Serm. *De Leg. et Morib.*

inimitiés politiques, le bon citoyen ne devait jamais oublier qu'elles devaient se terminer plus tard par une réconciliation¹. Fidèle à la pensée des législateurs et des institutions helléniques qui se proposaient toujours de maintenir l'égalité des biens, Zaleucus défendit aux propriétaires de vendre leurs patrimoines, quand leur détresse n'était pas constatée². Il réglementa, s'il faut en croire la tradition, avec beaucoup de sagesse les contrats et tout ce qui appartenait à la vie civile.

Locres fut des colonies de la Grèce une des mieux policées. C'est le témoignage qu'en rend Platon³, quand il regrette qu'elle ait succombé sous la puissance de Syracuse. L'histoire des relations de Locres avec la métropole de la Sicile est tragique. Denys l'Ancien, qui aspirait à dominer dans les villes grecques de l'Italie⁴, épousa une fille de l'aristocratie locrienne, et ce mariage attira sur Locres de grands malheurs⁵. En effet, Denys le

¹ Diod., lib. XII, cap. xx.

² Arist. *Polit.*, lib. II, cap. iv.

³ *De Legib.*, lib. I.

⁴ Voy. ch. xiv, *Syracuse*.

⁵ Arist. *Polit.*, lib. V, cap. vi.

Jeune, chassé de Syracuse, abusa de l'hospitalité que lui donnèrent les Locriens, comme à un parent, à un allié. On vit bien que sa tyrannie n'avait fait que changer de théâtre. Après s'être emparé de la citadelle, il crut pouvoir violer toutes les lois impunément. Ni la sainteté du nœud conjugal, ni la chasteté des vierges ne furent respectées. L'exil, le meurtre et la confiscation lui livrèrent les biens des citoyens les plus riches¹.

La vengeance fut peut-être plus horrible encore que ces forfaits, car après six ans de patience, les Locriens, se saisissant de la femme et des filles de Denys, qui avait pris la fuite, les firent passer des plus indignes outrages aux plus cruelles tortures. Le corps de ces malheureuses femmes fut déchiré par des pointes de fer, par des aiguilles qui pénétraient dans les ongles et dans tous les membres. Quand la mort eut mis fin à ces affreux tourments, les os furent pilés dans un mortier, et le peuple se distribua les lambeaux de chair avec des imprécations contre ceux qui n'en mangeraient pas². Hi-

¹ M. J. Justin., lib. XXI, cap. II.

² Athen. *Deipnosoph.*, lib. XII, sect. LVIII.

deuses représailles qui trahissaient dans les mœurs de ce peuple, célèbre par ses lois, une irréparable décadence.

A côté du nom de Zaleucus nous trouvons dans les traditions antiques celui de Charondas, qui en est comme inséparable. Ici le doute et l'obscurité recommencent non sur les institutions et les lois, mais sur l'homme qui les créa. Néanmoins, entre Diodore qui fait de Charondas un citoyen de Thurium, donnant des lois à sa ville¹, et Aristote, qui nous montre dans une époque plus reculée Charondas, originaire de Catane, devenant le législateur non-seulement de sa patrie, mais des autres villes chalcidiennes de l'Italie et de la Sicile², on ne saurait longtemps hésiter. Toutes ces villes, qui avaient une origine commune, puisque les Chalcidiens descendaient des Ioniens, se soumirent naturellement aux mêmes lois, et c'est ainsi qu'on peut s'expliquer que Charondas ait été appelé le législateur de Thurium, sans y être né, sans y avoir vécu.

Il y eut donc, autant qu'il est permis de le con-

¹ Diod., lib. XII, cap. II.

² Arist. *Polit.*, lib. II, cap. IX.

jecturer, une législation commune à plusieurs villes et dont l'uniformité n'était pas détruite par quelques différences dans l'application. A ces lois comme à celles de Zaleucus était attaché un préambule où l'on commençait par rappeler qu'il fallait tout rapporter aux dieux, qui étaient la cause de toutes choses¹. Or, pour se trouver d'accord avec la Divinité, il fallait pratiquer la justice et la vertu. On les pratiquera d'autant mieux qu'on fuira le commerce des méchants notés d'infamie par la république. Après ces préceptes venaient des conseils sur l'exercice de l'hospitalité, sur le respect dû aux vieillards et aux magistrats.

On devait aussi, disait le législateur, combler d'honneurs et d'éloges le riche qui secourait le pauvre comme s'il était son fils, et qui prenait ainsi soin d'un défenseur de la commune patrie. Tous les citoyens étaient mis sous la surveillance les uns des autres. C'était une pieuse action de dénoncer même ses proches, car pour chaque citoyen rien ne pouvait être plus proche et plus cher que la patrie. Et personne ne devait haïr son dénonciateur : car

¹ Stobæi Serm. *De Legib. et Morib.*

c'était se rendre coupable d'un nouveau crime, d'ingratitude envers le médecin qui voulait vous guérir de la plus funeste des maladies, de l'injustice. Celui-là était vraiment digne de blâme dont la maison surpassait en magnificence les temples des dieux. Rien de ce qui appartenait aux particuliers ne devait effacer en richesse et en grandeur les monuments publics. Chaque citoyen devait aimer la femme qu'il avait épousée selon les lois, et en avoir des enfants : il ne devait pas égarer ailleurs les dons de la nature et la semence de l'espèce humaine¹. La femme légitime devait garder à son époux une chaste fidélité et ne pas avoir de commerce impie avec d'autres hommes, autrement elle encourrait la colère des démons vengeurs qui chassent des maisons les épouses adultères, et chargent leurs têtes de haines fatales.

Tels étaient les principaux préceptes du législateur, et pour qu'ils fussent connus de tous, on les récitait dans les fêtes après les hymnes en l'honneur des dieux. Plusieurs traits, comme la délation, déclarée obligatoire, montrent que ces lois étaient

¹ Ἡ γὰρ φύσις τεκνοποιίας ἐνεκεν οὐκ ἀκολασίας ἐποίησε τὴν σποράν. Stob., *ibid.*

faites pour des sociétés naissantes, où tout était sacrifié à l'intérêt impitoyable de la communauté.

Il est vrai que dans les lois de Charondas telles que les rapporte Diodore, nous trouvons le correctif d'un châtement infamant pour le délateur convaincu de calomnie¹. Le coupable était promené par la ville, ayant sur la tête une couronne de tamarin, couronne dérisoire qui le désignait à tous comme le plus méchant des hommes. Pour échapper à cette honte plusieurs se donnèrent la mort. A Thurium tout citoyen qui, ayant des enfants, passait à de secondes noces, était noté d'infamie, c'est-à-dire qu'il ne pouvait exercer aucune magistrature. Le législateur craignait toujours, dans ces petits territoires, l'excès de la population, et en même temps il cherchait à entretenir dans la communauté une sorte d'égalité morale. Aussi avait-il voulu que tous les enfants reçussent la même instruction littéraire : l'État rémunérait les maîtres. Le lâche qui désertait son poste n'était pas puni de mort, mais il était exposé pendant trois jours sur la place publique en habits de

¹ Diod., lib. XII, cap. XII.

femme ¹. Cette peine produisait une impression profonde, et elle avait cet autre avantage, de ne pas priver la patrie d'hommes qui, plus tard, pouvaient retrouver le courage et l'honneur.

Dans les colonies grecques de l'Italie, l'office du législateur était peut-être plus facile que dans la Grèce elle-même. Tous ces hommes que leurs passions, leurs crimes ou le destin avaient poussés loin de leur patrie, et qui, pour s'en faire une nouvelle, s'étaient réunis des points les plus divers sur un sol étranger, désiraient ardemment la prospérité de la colonie naissante, et si, de leur sein, s'élevait un homme supérieur, extraordinaire, ils lui obéissaient avec docilité. Sans opposition le législateur se trouvait investi d'une puissance souveraine, il gouvernait l'homme tout entier, il le transformait. Fortifiant par l'étude des grands exemples et des institutions célèbres les inspirations de son propre génie, il choisissait parmi les lois et les disciplines dont la pratique avait déjà prouvé la force, les plus sages et les meilleures, et il les appropriait habilement aux convenances

¹ Diod., lib. XII, cap. XVI.

et aux intérêts de la cité qu'il fondait. Zaleucus fit aux lois de la Crète, de Sparte et d'Athènes de judicieux emprunts.

En arrêtant leurs regards sur la Grèce, les législateurs des villes italiques remarquèrent aussi les défauts et les travers des Hellènes, leur inconstance et leur mobilité. Afin de s'en garantir, afin d'assurer aux lois qu'ils faisaient une longue durée, il était naturel qu'ils voulussent en rendre la réforme périlleuse pour ceux qui voudraient l'entreprendre. S'il y a une exagération suspecte dans la tradition suivant laquelle on étranglait le novateur dont l'avis n'était pas adopté, et dans cette autre qui nous représente Charondas se perçant de son épée pour se punir d'avoir lui-même enfreint une de ses lois en paraissant armé dans l'assemblée du peuple, du moins on ne peut révoquer en doute la ferme intention du législateur de défendre son ouvrage contre la légèreté, contre la continuelle inquiétude qui avait été pour la Grèce la cause de tant de commotions.

C'était même au milieu de ces révolutions intérieures que la Grèce avait rejeté hors de son sein un grand nombre de ses enfants. Des Achéens, des

Doriens, des Ioniens étaient venus établir à l'extrémité méridionale de l'Italie, comme une autre Grèce avec la diversité de ses races et de ses institutions. Alors s'éleva la doriennne Tarente que la sagesse de sa constitution primitive ne sauva pas plus tard d'une corruption qui demeura célèbre¹. Nous avons parlé de Crotone et de Sybaris fondées par les Achéens. Cumes dut sa naissance à des Ioniens, et plus tard elle-même rebâtit Naples, qui portait auparavant le nom de Parthénope.

L'intelligence et l'art de la Grèce s'épanouirent dans ces villes qui eurent des historiens, des poètes et des statuaires. On s'accorde à croire aujourd'hui que l'illustre Zeuxis vit le jour à Héraclée, cette fille de Tarente. Entre la Grande Grèce et la Sicile, dont la civilisation avait tant d'opulence², les relations et les jalousies étaient perpétuelles; mais la Sicile plus puissante opprima presque toujours sa rivale. Plusieurs fois les villes grecques de l'Italie cherchèrent à établir entre elles une sorte de confédération³. Toujours cette tenta-

¹ *Imbelle Tarentum*. Q. Hor. *Epist.*, lib. I, epist. vii.

² Voy. ch. xiv, *Syracuse*.

³ Diod., lib. XIV, cap. xci.

tive échoua. Cependant non loin de ces cités si faibles, et presque au milieu de leurs richesses croissait quelque chose de vigoureux et d'obscur, un peuple pauvre et inconnu qui devait faire, de la soumission de la Grande Grèce, comme la première étape de la conquête de l'univers.

Le moment est venu d'embrasser d'un dernier regard le monde grec où l'homme se montra si fécond et si brillant. Créateur comme il appartient à l'humanité de l'être, c'est-à-dire avec les éléments qui lui sont fournis par la nature des choses, le génie grec tira des croyances et des notions asiatiques, surtout égyptiennes, une religion qui par un point touchait aux premiers efforts, aux premières découvertes de la science, et par l'autre atteignit les suprêmes beautés et les derniers prodiges de l'art. Pendant que la science à la fois spéculative et pratique mêlait ses conceptions et ses procédés aux dogmes et aux rites religieux, l'art s'éleva des grossières et colossales figures de l'Égypte à la plus parfaite image du corps humain; il lui donna des proportions si justes, une expression si sublime que l'ouvrage sorti des mains de l'homme parut un convenable

exemplaire de la Divinité. C'est que le statuaire s'inspirait non-seulement de l'étude exacte de la nature, mais aussi des allégories, des traditions et des fables qui faisaient le fond des communes croyances. Il ne voulait pas en taillant le marbre, en découpant l'or et l'ivoire, rester au-dessous de l'attente des peuples et de l'imagination des poètes. Cette émulation de la sculpture et de la poésie produisit un culte qui éleva la raison de l'homme, mais qui aussi enflamma ses sens. La pente fut rapide; l'adoration intellectuelle du beau dégénéra, et il n'y eut sorte de voluptés que la Grèce corrompue ne voulût essayer et assouvir.

La pensée chez les Hellènes fut dès le début hardie et systématique. En face de la nature, elle chercha les principes des choses. Thalès prit l'eau pour principe, Anaximène l'air, Héraclite le feu; à ces trois éléments Empédocle ajouta la terre; Anaxagore supposa une infinité de principes auxquels il donna pour origine première la suprême intelligence. Nous venons de voir Pythagore et son école confondant les principes des êtres avec les principes mathématiques, faire du nombre l'essence de toutes choses. Lorsque Platon et Aristote

parurent, ils ne succédèrent pas seulement à Socrate, ce martyr de la philosophie morale, mais à une élite d'ingénieux penseurs qui déjà avaient tout agité. C'est au milieu de théories accumulées dans un temps assez court, qu'ils développèrent leur puissance d'invention métaphysique.

L'imagination portée dans la philosophie distingua surtout Platon, tandis que la critique appliquée à toutes choses fut le principal caractère du génie d'Aristote. C'étaient l'idéal dans tout son éclat et le jugement dans toute sa force. En donnant à ses dialogues une immortelle vie, Platon réunit les plus attrayants contrastes; il se montra tour à tour observateur fin et délié, utopiste dogmatique¹, métaphysicien profond, poète étincelant, émule de Pindare non moins que d'Aristophane. Sans doute Platon aimait la vérité; mais il l'aimait surtout sous la forme du beau, d'une éloquente allégorie, d'une poétique tradition. On le surprend parfois à accueillir des théories contradictoires avec une impartialité qui touche à

¹ Voy. la *Philosophie du Droit*, t. II, l. IV, chap. 1^{re}. Les philosophes, *Platon*.

l'indifférence, et dans ce majestueux philosophe, qui s'approcha le plus possible des sources de la sagesse orientale, on sent la prédominance du tempérament athénien et littéraire.

Tel ne fut pas le maître d'Alexandre que l'amour d'une vérité une et rigoureuse possédait invinciblement. Les faits et la raison des faits, voilà ce qu'Aristote chercha partout avec une infatigable exactitude, dans la métaphysique, dans la science politique¹, dans la morale, dans la critique littéraire, dans l'histoire naturelle. Il fut le législateur de la raison, le plus profond théoricien politique qu'aient eu les anciens, et le fondateur de l'anatomie comparée. Par une admirable convenance Aristote reculait les bornes et augmentait les forces de l'esprit humain, au moment où Alexandre répandait la civilisation grecque jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Après ces grands hommes il faut descendre. Épicure et Zénon durent surtout leur célébrité au caractère exclusif de leur théorie. Le premier pro-

¹ La *Philosophie du Droit*, l. VI, chap. 11, *Aristote*. — Voy. aussi l'appendice du premier volume de cette histoire.

fessa le plaisir, le second le devoir. Chacun courut à leur école suivant ses penchants, et la philosophie ainsi partagée eut presque l'autorité d'une religion. Les deux sectes s'accrurent, et de la Grèce leur puissance passa dans Rome. César, au moment où il se proposait de porter la main sur la république, tenait pour Épicure, si vigoureusement interprété par Lucrèce, et le stoïcisme eut pour disciples Sénèque et Thraséas. Plus tard, un esclave et deux empereurs, Épictète et les Antonins apportèrent à la doctrine du Portique, non-seulement le tribut de leurs pensées et de leurs maximes, mais la sanction de leurs vertus. Noble compensation des erreurs et des mensonges débités au nom de la philosophie par de cupides sophistes qui, après avoir défiguré la vérité, réclamaient leur salaire.

Ce qui dura le moins dans le monde grec, ce fut la cité, l'État. Les constitutions politiques dont nous avons exposé les origines, l'esprit et les vicissitudes, étaient fondées, la plupart sur la conquête et toutes sur l'esclavage. Les violences de la conquête survivaient dans les distinctions de race, dans les classifications et les partis qui divisaient

ces petites républiques. De là des troubles sans cesse renaissants, des bannissements, des meurtres, des spoliations. Dans ces catastrophes, l'État perdait souvent l'élite de sa jeunesse et ses meilleurs citoyens.

Mais la plus grande inégalité [crée par la conquête était l'esclavage, institution contemporaine des premiers jours de la vie sociale, et que les philosophes ne songeaient pas à censurer. L'esclavage ne choquait pas leur raison, tant il était une condition acceptée, une manière d'être naturelle d'une partie du genre humain. Inévitablement, les esclaves exercèrent sur le sort des cités grecques une influence funeste. Quand la paix et l'ordre régnaient, les esclaves apportaient, par leur travail, aux riches qui en disposaient comme de leur bien et de leur chose, des forces, des ressources, une opulence dont souvent abusaient ceux-ci, soit en se livrant à une voluptueuse oisiveté, soit en opprimant les pauvres citoyens. Si l'esprit de faction se déchaînait, il n'était pas rare que les esclaves devinssent les ennemis de leurs maîtres et de formidables auxiliaires de la démagogie. Quelquefois même, à la faveur d'une révolution, ils envahis-

saient la cité, c'est-à-dire qu'ils usurpaient le droit de suffrage. Il y avait des esclaves dans l'assemblée du peuple qui condamna Phocion¹.

Que l'État, en Grèce, fût aristocratique ou démocratique, d'origine dorienne ou ionienne, il était aux yeux de tous la justice même, la règle de toutes choses, le but de toutes les actions. Dans l'État, l'homme s'absorbait pour en recevoir les idées, les principes et les passions qui devaient le faire mouvoir. « Les législateurs, lisons-nous dans un fragment de l'antiquité², se sont proposé d'établir l'égalité parmi les hommes, et de rendre impossibles à chaque citoyen les excès de la mollesse et de la volupté. C'est pourquoi ils ont fait briller à tous les yeux l'image des vertus. Ils ont aussi composé des lois, sur les contrats, les obligations, et sur tout ce qui est nécessaire à la communauté politique; ils ont même réglé les vêtements, et tous les autres détails de la vie, afin que pour tous la vie fût uniforme. » Le chemin qui conduisait à cette uniformité était une éducation générale embrassant l'âme et le corps, une discipline tyranni-

¹ Voy. chap. xvi.

² Athen. *Deipnosoph.*, lib. XII, sect. Lxv.

que, maîtrisant l'homme jusqu'au tombeau. Ainsi la raison, la justice, le développement de l'intelligence comme l'exercice des forces physiques, les habitudes intimes et domestiques non moins que les devoirs du citoyen, tout découlait, tout dépendait de l'État.

Alors il paraissait naturel et convenable qu'à certaines époques l'État pût tout entreprendre et tout changer. Le partage des terres, l'abolition des dettes étaient des moyens légitimes entre les mains de l'État pour arriver au bien général avec lequel il se confondait.

Dans cette constitution de la cité antique que devenait la liberté humaine? L'homme n'était plus qu'un rouage de cet organisme si rigoureusement coordonné. Cette justice de l'État, cette *δίκη*, qui faisait le partage de toutes choses, la loi, νόμος, régnait d'une manière absolue : elle étouffait dans l'homme le sentiment du droit et de la liberté. Le droit, tel que les modernes le connaissent, cette expression immortelle de la personnalité humaine, cette sanction de la pensée, cette forme essentielle de la raison, resta comme enseveli dans les profondeurs de l'âme.

La personnalité humaine se fit jour par un autre endroit, par le génie, par l'originalité des grands hommes. Il arriva que dans ces cités dont les constitutions portaient encore les traces de la hiérarchie et du despotisme de l'Orient, l'héroïsme et l'esprit grecs surent conquérir la liberté, la puissance refusées par les lois. Ni la tyrannie des institutions, ni l'aveuglement et la méchanceté du peuple n'empêchèrent le génie d'éclater. Les obstacles devinrent plutôt des aiguillons.

Plus Thémistocle trouva la démocratie d'Athènes imprévoyante, jalouse d'un pouvoir qu'elle était incapable de manier, et non moins frivole qu'ingrate, plus il s'affermir dans ses hardis desseins et ses qualités merveilleuses, plus son génie prit de souplesse et son âme de grandeur. Les travers et les passions des Athéniens furent plutôt pour Périclès des points d'appui que des entraves. Il gouverna le peuple pendant vingt ans avec une incomparable majesté, méprisant ses murmures, le ramenant toujours à l'obéissance par l'autorité de sa parole, l'éclat de ses actes, et par le charme des loisirs qu'il lui faisait. Les Thébains cherchèrent quelquefois à humilier Épaminondas en lui assignant de

petits emplois, en lui préférant pour la conduite de leur armée des hommes médiocres : à ces ineptes injustices, Épaminondas opposait un front calme et serein, et l'inébranlable résolution de faire des Thébains, en dépit d'eux-mêmes, le premier peuple de la Grèce. La véritable force de l'esprit et de l'âme aime la lutte et trouve un aliment dans la nécessité même de triompher d'une résistance opiniâtre. Ce ne fut pas un des moindres attraits pour l'ambition d'Alexandre que d'avoir à vaincre la Grèce elle-même avant d'aller la venger en Asie. Il se sentait avec un orgueilleux plaisir comprenant les intérêts et le rôle de la race hellénique, mieux que Sparte et Athènes ; aussi son ardeur s'en accrut et sa gloire en grandit.

L'excellence politique de la Grèce n'est donc pas dans ses constitutions et ses lois, mais dans quelques hommes ; elle est dans Thémistocle, elle est dans Alexandre, types accomplis, éternel honneur de la race humaine.

Quant au génie général de la nation hellénique, nous en avons dit, dès le début¹, les qualités et les

¹ Chap. I et III.

défauts. Ajoutons que l'esprit grec se distinguait plus par l'étendue que par l'invention. La flexibilité dans l'étendue en était le principal caractère : don précieux qui permettait aux Grecs d'embrasser toutes les faces de la science et de la pensée, comme tous les aspects de la vie, et de ne pas s'emprisonner, ainsi que font trop les modernes, dans une seule fonction ou dans une aptitude unique.

Mais, généralement, la gravité manquait aux Grecs. Dans leur conduite, dans leurs discours, dans leurs écrits, on sentait quelque chose de léger, de futile et de vain, qui souvent engendrait le mensonge. Les Égyptiens les appelaient des enfants, les Romains ne parlaient pas sans dédain de la *Græca calliditas*¹, et les Juifs triomphaient tant de l'ignorance vaniteuse des Grecs sur les premiers temps du monde, que de l'impuissance de leurs législateurs, comparés à Moïse qui ne se contentait pas de donner des préceptes, mais savait se faire obéir².

Justes reproches qui ne détruisent pas la gloire

¹ T. Livii lib. XLII, cap. XLVII.

² Flav. Joseph. *Contra Ap.*, lib. I, cap. I et II; lib. II, cap. VI.

de la Grèce. Si la Grèce ne s'est pas élevée à toute la vérité, elle nous a fait connaître le beau; elle nous en a donné la contemplation et la délectable jouissance. Dans la vie du genre humain, elle a été le peuple médiateur entre l'Europe et l'Orient. Des flancs de l'Asie elle a tiré tous les rudiments de la civilisation; elle les a façonnés; elle les a revêtus d'une lumière dont tous les peuples ont reçu les rayons. Puisse-t-elle, puisque de nos jours elle s'est ranimée, trouver un avenir heureux ! Puisse cette tardive indépendance n'être pas sans honneur ! Mais si un destin sévère ne lui épargnait pas les malheurs dont il accable des peuples plus jeunes et plus puissants, qu'elle se console par la magnificence de ses souvenirs. Au milieu des âges qui s'écoulent et des révolutions qui se succèdent, le génie grec demeure l'artiste par excellence, le poète de l'humanité.

NOTES

NOTES.

L'histoire a des noms grands entre tous que l'Orient ne réclame pas moins que l'Occident. Tels sont ceux d'Alexandre, de Charlemagne, de Napoléon. Il y a une tradition qui veut que Charlemagne ait visité Jérusalem. La Syrie et l'Égypte ont sur Napoléon des légendes dont le nombre peut s'augmenter encore.

Au sujet d'Alexandre, il y avait des raisons particulières pour que l'Orient en fit l'histoire. L'orgueil national des Perses a pris l'initiative de ces récits ou plutôt de ces inventions souvent contradictoires, qui sont l'œuvre de plusieurs générations d'écrivains. Nous n'en pouvons mieux donner une idée qu'en empruntant deux notices à la savante *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. La première de ces notices concerne Darius ; la seconde , Alexandre.

NOTICE SUR DARA.

DARA, nom persan qui est plutôt appellatif que propre ; car Dara en langue persanne signifie un souverain, d'où vient que Saadi dans son *Bostan* parlant de Dieu, dit qu'il

est bien-faisant, liberal, et pourvoyant aux necessitez d'un chacun : qu'il est le Dara ou le souverain des hommes, et le Dana, c'est-à-dire celui qui les gouverne avec une tres-profonde sagesse, par laquelle il penetre les secrets les plus cachez.

Cependant ce nom est donné particulierement au fils de Darab fils de Bahaman, que l'on trouve souvent nommé encore Darab le jeune, neuvième et dernier roy de Perse de la race ou dynastie des Caianides.

Ce monarque n'avoit pas les qualitez de son pere ; car il étoit severe, violent et cruel, ce qui lui attira la haine des peuples, et même des plus grands de sa cour, qui écrivirent à Alexandre, pour l'exhorter d'entreprendre la conquête de la Perse.

Ce soulèvement des Persans fit qu'Alexandre qui avoit déjà succédé à Philippe son pere dans le royaume des Grecs, refusa d'abord d'envoyer le tribut ordinaire que les Grecs payoient tous les ans aux roys de Perse, qui consistoit en mille beizat ou œufs d'or dont il est parlé dans la vie de Darab fils de Bahaman ; de sorte que Dara ayant envoyé un ambassadeur vers lui pour ce tribut, il lui fit cette réponse : L'oyseau qui pondoit ces œufs s'est envolé en l'autre monde.

Ce refus, joint à la raillerie, fit que Dara assembla une tres-puissante armée pour reduire Alexandre à son devoir ; et celui-ci de son côté se mit aussi en état non seulement de le recevoir, mais aussi d'aller au devant de lui jusqu'en Perse, pour lui livrer bataille. Le choque des deux armées fut terrible : mais l'avantage demeura tout entier du côté d'Alexandre ; car Dara se retirant de la mêlée dans ses pavillons, ne fut pas plutôt arrivé pour prendre du repos, que deux de ses principaux officiers natifs de la ville de Hamadan lui passerent leurs épées au travers du corps, et prirent la fuite vers le camp du vainqueur.

Alexandre ayant appris ce qui s'étoit passé, courut aussitôt à la tente de Dara qui étoit sur le point de rendre les derniers soupirs : il lui prit la tête et la mit sur ses genoux, pleurant une si triste aventure. Dara ouvrit un peu les yeux, et se voyant entre les mains de son ennemi, poussa un grand soupir : mais Alexandre lui protesta avec de si grands sermens, qu'il n'avoit aucune part à sa mort, qu'il demeura persuadé que sa protestation étoit sincère, et employa ce qui luy restoit de vie pour lui recommander la vengeance de sa mort. Il accorda même à Alexandre sa fille nommée Rousehenk ou Roxane en mariage, et le pria de ne point mettre les gouvernemens de Perse entre les mains des Grecs. Dara après avoir dit ces dernières paroles, et qu'Alexandre lui eut promis de les exécuter, passa en l'autre vie ayant accompli quatorze ans de son regne. *Khon-demir.*

Le Tarikh Montekheb dit que ce prince aliena de soy l'esprit et l'amour de ses sujets par sa cruauté, ce qui fit que quelques-uns des siens le mirent en pièces à coups d'épées dans sa propre tente, et appellerent Alexandre fils de Philippe, pour le placer sur le trône.

Le Lebtarikh ajoute qu'Alexandre pour satisfaire à la parole qu'il avoit donnée à Dara, établit d'abord des Persans pour commander dans la Perse, et que ce sont ces princes que les historiens appellent Molouk Thaovaif, les roys du pays ou des familles : mais que peu après il vouloit changer ces gouverneurs persans, et leur en substituer de grecs, si Aristote son premier vizir et ministre d'État ne l'eût empêché de le faire : car ce philosophe lui conseilla de conserver tous ceux qui étoient de la famille royale de Perse dans toutes les principales charges de l'État.

Le même auteur dit que Dara est le fondateur de la ville de Perse nommée Abeherab, et que de son temps les Grecs qui possédoient plusieurs États dans l'Iran, c'est-à-dire en Asie,

avoient souvent des differends avec les roys de Perse sur le sujet du tribut qu'ils étoient obligez de leur payer.

Ce Dara est le Darius Codomanus des Grecs, que quelques historiens de la Perse prétendent avoir été le frere d'Alexandre le Grand.

NOTICE SUR ALEXANDRE.

ESCANDER, ou ISCANDER. *Alexandre*. Le Lebtarikh, le Tarrikh Montekheb, Khondemir, et tous les autres historiens orientaux disent qu'il y a eu deux Alexandres, tous deux surnommez Dhûlcarneip, c'est-à-dire, aux deux cornes. L'origine de ce surnom vient des deux cornes du monde, c'est à sçavoir l'Orient et l'Occident, comme les Orientaux les appellent, que ces deux conquerans ont subjugué.

Le premier et le plus ancien de ces deux Alexandres, est celui que l'on tient avoir construit la muraille épaisse qui renferme les nations septentrionales dans les confins du nord, et qui les empêche de faire irruption dans les pays plus méridionaux de l'Asie. C'est cette muraille qui est ordinairement nommée le rempart de Jagiougé et de Magiougé, c'est-à-dire, de Gog et de Magog pour parler selon les Hébreux.

C'est aussi ce premier Alexandre duquel on dit qu'il ne put jamais trouver la fontaine de vie, apres l'avoir cherchée long-tems inutilement dans la region tenebreuse, c'est-à-dire, inconnue de l'Orient, que Khedher fut le seul qui la trouva, et qui en bût : ce qui le rendit immortel.

Le second Alexandre qui est le nôtre, que les Orientaux appellent Roumi, c'est-à-dire, le Grec, est communément appelé *Ben Filicos*, fils de Philippe, quoy qu'effectivement il fut fils de Darab fils de Bahaman, c'est-à-dire de Darius qui avoit épousé la fille de Philippe de Macédoine, et qui la

renvoya à son pere, quoy qu'elle fût déjà grosse de luy, à cause de la puanteur de sa bouche qu'il ne pouvoit souffrir. Cette fille de Philippe accoucha d'un fils de Darius, dans la maison de son pere, qui fit élever l'enfant comme s'il eût été son propre fils; c'est pourquoy le surnom de fils de Philippe luy demeura.

Alexandre était selon cette tradition des Perses, frère de Dara qui est le dernier Darius, surnommé Codomanus, fils du premier Darius d'une autre femme que la mere d'Alexandre. Ce prince ayant appris de qui il étoit véritablement fils, et que la couronne de Perse lui appartenoit comme à l'ainé, entreprit après la mort de Philippe, de faire la guerre à Dara son frere : il le défit en plusieurs rencontres; et apres l'avoir tué en bataille rangée, il se rendit maître absolu de la Perse, où il régna en qualité de dixième roy de la race des Kaianides.

Il regna quatorze ans depuis la mort de Philippe, et mourut dans la ville de Scheherezour en Assyrie, apres avoir partagé ses États entre quatre-vingt-dix de ses principaux capitaines, dont le premier se nommoit Lagus, c'est Ptolomée, fils de Lagus.

Eskenderous son fils, autrement appelé Artous ou Ardous, c'est Aridaeus que les Grecs disent avoir été son frere, n'eut point de part dans cette succession; car il s'attacha entierement à l'étude de la philosophie sous la discipline d'Aristote, qui avoit été maître de son pere.

Le Tarikh Montekheb remarque plus particulièrement qu'Alexandre un peu avant sa mort partagea les provinces de la Perse entre les enfans des princes qu'il avoit dépouillés, et qu'il les leur donna à foy et hommage, Sangiac tharikilhé, dit-il, comme le sultan des Turcs donne des Sangiaks, et des Timars, c'est-à-dire des bannieres et des commandes, à condition que ceux qui en sont pourvus, entretiennent un tel nombre de soldats à son service; mais que ces princes

après la mort d'Alexandre, de tributaires ou feudataires qu'ils étoient, se rendirent absolus et souverains : ce sont ces princes que les Arabes et les Persans qualifient dans leurs histoires et chroniques du nom de *Molouk al thaovaif*, les roys des nations ou familles qui font une dynastie particulière dans la suite des roys de Perse.

Le même auteur appelle Alexandre le Grand Escander Dhoulcarnein Al Thani Al Jounani, Alexandre aux deux cornes, le second du nom, et le Grec, où il faut remarquer que les Orientaux qui parlent plus correctement, appellent les anciens Grecs Jounáu, Joniens, du mot hebreu Javan, et les modernes, Roumi, mot qui signifie proprement Romains, parce que les Grecs étoient sujets des Romains, et que l'empire des Romains avoit été transféré chez eux.

Le *Lebtarikh* dit qu'Alexandre le Grec bâtit les villes d'Alexandrie en Egypte, de Damas en Syrie, de Herat, qui est l'Ariat des anciens en Khorassan, Samarkande dans la province de Mavaranahar, c'est-à-dire, de de-là la rivière, qui est l'Oxus, et que son corps fut porté après sa mort en Alexandrie dans un cercueil d'or, que sa mere fit changer en un autre fait de marbre d'Egypte.

Hafez raconte dans son *Baharistan* qu'Alexandre ayant pris une place forte, donna ordre que l'on la saccagât : quelques grands de sa cour luy dirent qu'il y avoit dans cette place un fort grand philosophe qui méritoit bien d'être écouté, Alexandre commanda aussi-tôt qu'il fut appelé ; mais l'ayant trouvé de fort mauvaise mine, il le méprisa, et dit à ceux qui le luy avoient présenté : Voilà une étrange figure d'homme ! Le philosophe indigné de ce mépris, récita hardiment à ce prince ces vers qu'il composa sur le champ.

Prince dépourvu de courtoisie et de civilité, vous avez tort de me mépriser sur ma mauvaise mine.

Le corps de l'homme n'est qu'un fourreau, dans lequel l'âme est mise, comme une épée.

C'est de cette épée qu'il faut faire état, et non pas du fourreau.

Il ajouta à ces vers les paroles qui suivent : L'on peut dire d'un homme qui n'est doué d'aucune vertu, que son corps ne luy sert que de prison ; car son âme se trouve réduite en un lieu si étroit et si étroit, que toute autre prison seroit pour lui une campagne ouverte, en comparaison de celle-là. Celui qui est chargé de vices, a toujours cent soueis qui le tourmentent. Il ne faut ni prévôt ni archers pour le mettre aux fers, ni pour lui donner la gêne : car la même peau qui couvre son corps, est pour lui une prison perpétuelle.

Ce même philosophe luy dit ensuite qu'il n'étoit pas raisonnable d'envier aux autres les biens que Dieu, et la nature leur avoient donnez : l'envieux est toujours en colere, et querelle, pour ainsi dire, continuellement son createur ; il trouve mauvais tout ce qu'il donne aux autres, et voudroit toujours avoir ce qui n'est pas fait pour luy. La coutume ordinaire de l'envieux est de résister toujours aux ordres de celui qui gouverne le monde avec tant de sagesse. Aussi sa bouche qui murmure toujours contre la Providence, ne mérite autre chose que d'être remplie de terre. Il se plaint sur tout ce qu'il voit dans les mains d'autrui, disant continuellement : Quelle raison y a-t-il que celui-ci ait plutôt cela que moy ? Le discours de ce philosophe plut si fort à Alexandre, qu'il luy donna la permission de le poursuivre, et témoigna vouloir bien recevoir ses avis. Il continua donc son discours, en cette maniere : Les sages usent libéralement de leurs biens, et en font part pendant leur vie à leurs amis : mais les avares sont si fols, qu'ils amassent des richesses pour leurs ennemis.

Puis entrant plus avant dans ce qui le regardoit plus particulièrement, il luy dit : Les railleries et les injures, que les

grands font aux petits, ternissent le lustre de leur grandeur, diminuent le respect que l'on a pour eux, et leur attirent enfin le mépris. Un poëte dit : Si vous vous divertissez aux dépens d'un pauvre misérable, je crains fort que cette manière si hautaine ne vous fasse perdre quelque chose de la grandeur que vous affectez. Ne vous moquez jamais d'un homme de basse fortune ; car en le faisant , vous perdrez toujours quelque chose du respect qui vous est dû.

Celui qui s'accoutume à frapper celui qui ne peut pas luy résister, mourra à la fin sous les coups des plus foibles, et celui qui se sert de son épée, sans pitié, tombera enfin sous l'épée des gens qui n'auront point de pitié.

Alexandre ayant ouy de si belles choses de la bouche de ce philosophe, pardonna en sa considération à la ville qu'il vouloit ruiner, et le renvoya comblé de faveurs, et de tres-riches presens. Les historiens grecs et latins rapportent quelque chose d'assez semblable, touchant Alexandre, qu'ils disent avoir épargné la ville de Thebes, en considération de Pindare.

Les Orientaux eurent en plusieurs endroits de leurs ouvrages des actions et des paroles memorables de ce monarque, lequel n'est pas moins connu parmi eux que parmi nous.

Le Nighiaristan rapporte que l'on luy presenta un jour un chef de rebelles pieds et mains liez, comme un homme destiné au dernier supplice; Alexandre le fit mettre en liberté, et luy pardonna au grand étonnement de tous ceux qui furent presens à cette action : un de ses favoris prit la hardiesse de luy dire : Si j'avois été en votre place, seigneur, je n'aurois point usé de clemence envers cet homme; et il luy répondit aussi-tôt : Parce que je ne suis pas en la vôtre, je luy ay pardonné, et il ajouta ensuite ces paroles : Je pardonne volontiers à mes ennemis, parce que je trouve

un plaisir beaucoup plus grand dans la clemence que dans la vengeance.

Hafez rapporte dans son Baharistan qu'Alexandre ayant ôté à un de ses officiers une charge considerable, luy en avoit donné une autre de peu de consequence pour l'éprouver : Cet officier s'étant un jour présenté devant luy, il luy demanda comment il s'accomodoit de ce second office qu'il luy avoit donné, l'officier luy répondit fort sagement : Ce n'est ni l'office, ni la charge qui rendent celui qui la possède, considerable : mais c'est celui qui en est pourvu qui la releve, et qui luy fait honneur. Chaque charge pour petite qu'elle soit, demande un homme sage et qui aime la justice pour l'exercer. Alexandre fut si satisfait de la modestie et du bon sens de cet officier, qu'il luy rendit sa premiere charge avec élog.

Le même auteur rapporte qu'Alexandre étant un jour interrogé, comment il avoit pû en si peu de temps, et dans un âge si peu avancé, conquerir tant de pays, et établir une si grande monarchie, il leur répondit en ces termes : C'est en traitant si-bien mes ennemis, que je les ay obligés à devenir mes amis ; et en caressant si soigneusement mes amis, qu'ils se sont attachez inviolablement à mon service.

Cette réponse donna sujet à un poëte persan de parler ainsi à son prince : Voulez-vous que votre empire devienne aussi grand, et aussi fleurissant que celui d'Alexandre, pratiquez les vertus d'Alexandre. Faites-vous des amis de vos ennemis mêmes, et rendez vos amis toujours plus affectionnez à votre personne, en leur faisant du bien.

Khondemir rapporte dans la vie d'Alexandre qu'un homme sçavant, mais tout déchiré, et en tres-mauvais ordre, luy ayant présenté une requête parfaitement bien écrite, et conçue en des termes fort choisis, ce prince comparant cet écrit avec l'habit et l'état du suppliant, luy dit : Si vous

aviez eu autant de soin de vous présenter devant moy en un état decent et honnête, que vous en avez pris à écrire votre requête, j'aurois été plus satisfait. Le suppliant luy répondit aussi-tôt : Votre esclave a reçu de la nature quelque avantage pour parler, et pour écrire; mais vous, grand monarque, qui êtes si vanté pour votre magnificence et liberalité, vous en avez un tres-grand au-dessus de moy, en ce qui regarde la distribution et la qualité des habits. Alexandre fut si content de cette repartie ingenieuse, qu'il luy fit aussi-tôt donner un habit de tres-grand prix.

Le même auteur nous dit encore que ce prince voyant sa dernière heure venue, écrivit ces deux vers à sa mere pour la consoler.

Votre fils après avoir conté quelques momens de vie, est livré à la mort :

Il a passé comme un éclair, et laisse seulement après luy, la matiere de beaucoup discourir.

L'auteur du Rabi alakiâr rapporte les actions et les paroles suivantes d'Alexandre : Alexandre étant interrogé pourquoy il honoroit plus son maître que son pere, répondit : Mon pere m'a fait descendre du ciel en terre, et mon maître m'a fait monter de la terre au ciel.

Il disoit : Heureux celui qui ne nous connoît point, et que nous ne connoissons point; car si nous connoissons quelqu'un, cela ne luy sert qu'à prolonger la journée de son travail, et luy diminuer son sommeil.

Alexandre étoit sujet à la colere, et il avertissoit ses amis du peril qu'il y a d'accoster les princes, lorsqu'ils sont irritez; car si la mer, disoit-il, donne à peine de la seureté à ceux qui navigent pendant son calme, que sera-ce, quand les vents l'agitent et soulèvent ses flots.

Motannabi dit sur ce sujet : Le prince est une mer où il

faut pêcher des perles quand elle est paisible, et s'en garder quand elle est orageuse.

Le même prince dit un jour à un de ses ministres qui l'avoit long-tems servi : Je ne suis point satisfait de vous ; car je suis homme , et je sçais que comme tel je suis sujet à l'erreur, et à l'oubly ; cependant vous ne m'avertissez jamais d'aucun de mes défauts : si vous ne vous appercevez pas plus que moy de mes fautes, c'est ignorance ; si vous vous en appercevez , et que vous me les cachiez, c'est trahison.

Les Orientaux arabes, persans, et turcs ont fait plusieurs ouvrages sur la vie et sur les conquêtes d'Alexandre le Grand ; mais ce sont tous plutôt des romans que des histoires. Nezami, Hatefi, et Ahmedi en ont composé en vers persans sous le nom d'Iskender Nameh, et d'Aineh Iskenderi. Il y a aussi un gros ouvrage en vers turcs qui est à peu près la traduction de celui de Nezami.

Dahaloui est aussi l'auteur d'un Aineh Iskender en vers persans ; ce titre signifie le miroir d'Alexandre le Grand : mais cet ouvrage est plus moral et politique qu'historique.

Les chrétiens de l'Orient ne sont pas moins fabuleux sur le sujet d'Alexandre, que les musulmans : il n'y a qu'à voir ce qu'en disent Abulfarage, et Ebn Batrik , qui le font fils de Nectamhus roy d'Egypte, lequel ayant été chassé de son royaume par Artaxerxes Ochus, se déguisa en astrologue, et coucha avec Olympias femme de Philippe roy de Macedoine.

Ajoutez encore à cette fable celle du muid de graine de sesame que Darius envoya à Alexandre pour luy faire connoître le nombre infini de ses soldats, et le sac de graine de senevé, dont Alexandre fit present à Darius pour luy apprendre la valeur des siens.

Ebn Batrik rapporte aussi les éloges funebres que les philosophes firent autour du cercueil d'or rempli de miel où étoit son corps, dans la ville d'Alexandrie, et Abulfarage

raconte la maniere dont il consola sa mere, un peu avant sa mort, en luy mandant de convier à un banquet solennel qu'elle devoit faire, tons ceux qui auroient vécu sans aucune affliction.

Ce dernier auteur cependant est plus exact sur la durée de son regne; car il ne le fait que de six ans avant la défaite de Darius, et de six autres années, après son entrée en Babylone, ce qui se rapporte assez bien à ce que les auteurs grecs et latins écrivent, puisque tous unanimement ne luy donnent que douze années de regne.

Le même Abulfarage écrit, qu'Alexandre défit en bataille trente roys, et bâtit douze villes, à quatre desquelles il donna son nom.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

005800619

TABLE

DU TOME SECOND.

	Pages
CHAPITRE XIV. — Syracuse.....	4
CHAP. XV. — Déclin des républiques. — La monarchie macédonienne s'élève. — Philippe	104
CHAP. XVI. — Alexandre. — La Grèce s'efface comme puissance politique. — Propagation de son génie.	167
ÉPILOGUE.....	324
NOTES.....	365

